

# L'APÔTRE



LE LAC THIRLMERE  
EN ANGLETERRE

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

NOVEMBRE 1929

PAGES	TEXTE	
97 — Une gaffe.....		THOMAS POULIN
99 — L'abandonné.....		P. VENANCE GUICHARD, O. F. M. ( <i>L'Echo de Chefoo</i> )
103 — Le Pin blanc.....		FRÈRE MARIE-VICTORIN ( <i>Almanach de l'A. S. C.</i> )
107 — La mère et la mort.....		JACQUES PÉRICARD ( <i>Conte pour mes petits enfants</i> )
110 — Un revenant.....		
113 — Éphémérides canadiennes.....		
117 — Le supplice d'une Iroquoise chrétienne en 1646.....		( <i>Relation des Jésuites, 1646</i> )
118 — La machine humaine : La Malariathérapie.....		LE VIEUX DOCTEUR
120 — Tout le passé.....		JEANNE LE FRANC
120 — Boîte aux lettres.....		JEANNE LE FRANC
121 — Un ange du ciel à sa mère sur la terre. ( <i>poésie</i> ).....		
122 — La protégée du Monastère.....		FRAGILE
125 — Pour s'amuser.....		
126 — Les livres.....		
126 — La bourse ou la vie.....		
129 — Les Croisés ( <i>feuilleton</i> ).....		A. DEVOILLE

### ILLUSTRATIONS

102 — Vue générale du Bic, sur le Saint-Laurent.....
113 — Vue de la Crèche St-Vincent de Paul, Chemin Ste-Foy, Québec.
114 — Les fêtes de Valleyfield.....
115 — Feu Mgr V.-A. Huard.....
115 — Le T. Hon. Ramsay MacDonald au Canada.....
116 — S. G. Mgr O.-E. Mathieu, en oraison.....
119 — Les fêtes de Valleyfield : S. Ex. Mgr Cassulo et Lady Wellington.
128 — Le Monastère des Trappistes, à Mistassini.....

---

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

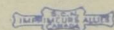
---

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, NOVEMBRE 1929

N° 3

## Une gaffe

**D**ANS le monde du travail canadien il s'est passé, ces dernières semaines, un événement qui a fait beaucoup parler et qui mérite d'être souligné.

La Fédération américaine du Travail tenait son congrès annuel à Toronto. A la demande des sociétés d'employés de tramways, elle eut à s'occuper du cas des syndicats catholiques de Québec. Il faut dire que ces sociétés américaines avaient entrepris au commencement de la présente année de détruire le syndicat catholique du tramway de Québec. Elles avaient même cru que, pour atteindre leur fin, rien n'était plus facile que de briser le contrat collectif signé entre la compagnie et le syndicat catholique.

Elles en furent pour leurs grands frais, mais ne voulurent pas se compter pour battues. Au Congrès de la Fédération américaine, elles plaidèrent leur cause et furent approuvées.

Une résolution fut adoptée qui engage l'Exécutif de la Fédération américaine à entreprendre des démarches pour convaincre notre Episcopat catholique qu'il a eu tort de demander la fondation de syndicats catholiques et qu'il a tort d'encourager aujourd'hui ces syndicats. On a même décidé de prier les évêques américains d'intervenir pour faire cesser le syndicalisme catholique chez nous.

On prétend que nos syndicats sont des machines nationalistes et inefficaces, qu'ils tiennent les ouvriers dans une situation déplorable, qu'ils sont des instruments de division, etc.

\* \* \*

Évidemment, ces Américains ne savent mettre de bornes à leurs prétentions. Ils ignorent

que même si la frontière qui sépare les États-Unis du Canada n'est pas fortifiée, elle est tout de même une frontière ; que le Canada n'est pas une partie des États-Unis.

Ils ignorent que les Canadiens ont aussi bien le droit que les Américains de sauvegarder leurs intérêts particuliers de la manière qu'ils le jugent bon.

A part le Mexique il n'existe pas un seul pays autre que le Canada, où le travail national se laisse mener par le travail étranger. Alors, si nos ouvriers catholiques ne veulent pas de ce régime étranger, ils ne sont donc pas isolés dans le monde.

D'ailleurs, on ne peut les accuser de diviser les forces ouvrières. Historiquement parlant, la plupart des syndicats catholiques d'aujourd'hui étaient déjà autrefois des syndicats nationaux qui voulaient conduire eux-mêmes leurs affaires. Ils sont devenus catholiques à la demande de l'Église, en acceptant la doctrine sociale catholique et la présence d'un aumônier.

D'autres syndicats sont venus s'ajouter aux premiers, mais on peut affirmer que la plupart d'entre eux ne seraient pas allés à l'Internationale américaine.

Dans la vie, pour que les choses marchent mieux il y a certaines divisions à faire. Prenons par exemple la paroisse. Elle doit être unie, mais qui osera prétendre que pour atteindre cette fin il faudra loger toute la population sous le même toit. La division se fait selon les familles, et c'est ainsi que l'on trouve la plus grande somme d'union.

Pourquoi en serait-il autrement des familles ouvrières et pourquoi refuserait-on à la famille ouvrière catholique canadienne de se loger à sa propre enseigne ?

Lorsque des intérêts communs sont en jeu il est toujours facile de faire les cartels qu'il faut pour assurer le front uni nécessaire. C'est ainsi que chez nous il existe un cartel entre toutes les organisations ouvrières de la province au sujet de la Loi des accidents du Travail.

\* \* \*

Quant à savoir si nous agissons bien en fondant pour les ouvriers catholiques des syndicats catholiques, il suffit de s'en rapporter aux documents pontificaux. "Les catholiques, disait Léon XIII le 6 janvier 1895 dans une lettre aux Evêques des États-Unis, doivent s'associer de préférence à des catholiques, à moins que la nécessité ne les contraigne à agir différemment. C'est là un point très important pour la sauvegarde de la foi."

Et la Sacrée Congrégation du Concile vient à son tour de dire :

"L'Église veut que les Associations syndicales suscitées par des catholiques pour des catholiques se constituent entre catholiques, sans toutefois méconnaître que les nécessités particulières puissent obliger à agir différemment."

Ces nécessités particulières peuvent exister aux États-Unis et dans certaines provinces canadiennes. De fait, nous croyons bien qu'elles existent et qu'il est très difficile, la population étant si mêlée, d'y fonder des syndicats exclusivement catholiques.

Existent-elles au même degré chez nous ces difficultés particulières? Les Autorités religieuses de la province ont décidé que non et ont demandé la formation de syndicats catholiques.

On ne prétendra pas que les Autorités religieuses de la province ne connaissent pas mieux la situation locale que les chefs ouvriers américains.

\* \* \*

D'ailleurs, ces Autorités religieuses n'ont pas commis d'erreur, car nos syndicats catholiques sont réellement efficaces. S'ils n'ont pas encore le nombre ils ont sûrement l'influence morale prépondérante. C'est à eux et non à d'autres que l'on doit les mesures législatives adoptées en ces dernières années. C'est à eux que l'on doit l'adoption d'une échelle de justes

salaires par le Gouvernement provincial, par la Ville de Québec. C'est à eux que l'on doit le relèvement général du salaire ouvrier apporté par la préférence au travail sur les contrats religieux. Les Institutions religieuses ont à cette occasion apporté un précieux concours, et déclenché chez nous un mouvement tendant à l'adoption un peu partout d'un salaire viable.

Nos syndicats catholiques ne sont nationalistes qu'en tant qu'ils sont canadiens. Ils peuvent demain s'étendre à toutes les provinces du Canada s'ils y trouvent des conditions favorables d'établissement.

Nous n'aurions pas plus raison de nous en défaire qu'il serait sage de détruire l'Union catholique des cultivateurs, l'Association catholique de la Jeunesse, les Voyageurs catholiques de Commerce, etc.

La Fédération américaine du Travail, en congrès à Toronto, s'est couverte de ridicule en se mêlant des choses qui ne la regardent pas, et surtout en voulant faire la leçon, elle neutre, à nos Evêques catholiques.

Thomas POULIN.

## EXAMEN DE MUSIQUE

"Elève Babylas, veuillez me citer un instrument à cordes.

"Les cloches, Monsieur."

## UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

**MME. M. SUMMERS**

a/s Vanderhoof & Co.

R28F

**BOITE 50**

**WINDSOR, ONT.**

*En vente chez les meilleurs pharmaciens*

## L'abandonné



LE mois de novembre, touche à sa fin. La nature s'est enveloppée d'un voile de tristesse : les feuilles jaunies se détachent de la branche et d'un vol léger viennent recouvrir la terre d'un joli tapis d'or. Les fleurs ont disparu et la lumière semble moins vive et moins pure qu'à l'ordinaire. On est au déclin du jour. Le soleil descend vers l'horizon et sous ses rayons obliques la campagne se nuance des teintes les plus diverses. Un ciel violacé, obscurci par de gros nuages semble peser sur des montagnes de couleur grise, qui, avec leurs entassements de roc pareils à des colonnes, des tours et des coupoles se déploient en une interminable muraille de forteresse. Au bas, la mer s'agite et ses eaux se plombent sous les reflets du couchant. Un sentier rocailleux et solitaire se déroule en plis sinueux, comme un gigantesque serpent, le long des flancs de ces montagnes, jusqu'à ce qu'il rejoigne le grand chemin qui conduit à la ville de Mouping. Mais à deux kilomètres environ de cette route, le sentier entre dans une gorge étroite et finit par arriver à une sorte d'immense plateau dénudé, entouré de hautes roches et couvert ici et là de buissons épineux.

Par cette soirée de novembre, un groupe lamentable s'avance dans cette gorge resserrée de la montagne : ce sont trois voyageurs, un homme, une femme et un enfant. Ils marchent d'un pas pressé. L'homme est borgne : c'est un gaillard, aux larges épaules recouvertes d'une longue robe bleue rapiécée et en loques, serrée à la taille par une ceinture de toile blanche, et par dessous cet étrange habit on voit sortir deux chaussons troués qui donnent asile à des pieds noirs de poussière. Son œil bridé roule avec vivacité sous des sourcils embroussaillés, sa figure est ridée comme un vieux pruneau et sa longue barbiche blanche donne à ses traits un air de répulsion et de cruauté. Il porte en bandoulière une guitare chinoise, et sa main est armée d'un solide gourdin. À côté de lui, marche une pauvre d'une cinquantaine d'années, son visage, aussi repoussant que celui de son compagnon, est marqué profondément de la petite vérole et porte les traces évidentes de la misère et du vice. Un lourd paquet est en équilibre sur sa tête, et à chacun de ses pas, on entend comme un bruit de ferraille : c'est sans doute les ustensiles de ménage qu'elle transporte ainsi.

À dix mètres en arrière de ce couple bizarre, trotte un petit garçon de sept ans à peine. Vêtu d'une veste sans manches et d'un pantalon qui s'arrête aux genoux, il semble tout à fait malheureux. Sur ses faibles épaules est posée une perche de bambou à laquelle sont suspendus deux paniers remplis de mercerie. Cette

charge est fatigante et ses pieds nus trébuchent à chaque pas sur les cailloux du chemin. La sueur baigne son front et n'en pouvant plus, il s'arrête et s'écrie :

— Maman ! Maman ! Aie pitié de moi !... je suis à bout de forces... reposons-nous ! !

À ces mots, le borgne se retourne, le menace de son bâton en disant :

— Avance !... petite vermine... ou sinon je vais te caresser les côtes avec mon gourdin.

La mégère ne répond rien, elle se contente de hausser les épaules, en le foudroyant d'un regard plein de haine. Et au lieu de s'arrêter, ils pressent le pas en riant comme deux démons.

Bientôt la nuit arrive, une nuit noire. De temps à autre dans le ciel, brutalement déchiré par les coups de bélier du vent, la lune apparaît triomphante et éclaire cruellement les sommets abrupts de la chaîne de montagne. Mais comme d'énormes rideaux noirs, des nuages épais voilent aussitôt cette douce clarté. L'atmosphère devient lourde : on la dirait saturée d'électricité... et soudain l'orage éclate dans toute sa fureur. Les roulements saccadés du tonnerre se répercutent d'échos en échos, et le ciel sillonné d'éclairs ressemble bientôt à un champ de bataille obscurci par la fumée, au milieu duquel des arabesques de feu mettent par instants des lueurs d'incendies.

Cinglés par la pluie, fouettés par le vent, les pauvres voyageurs hâtent le pas.

Après un quart d'heure de marche, ils s'arrêtent brusquement. Une vaste plateforme apparaît devant eux, entourée de hautes falaises et parsemée çà et là d'arbustes et de buissons. Dans un coin entre deux rocs s'ouvre une large excavation, c'est une caverne qui sert d'abri aux montagnards et aux chevriers.

L'homme entre le premier ; il sort de sa poche un briquet et à force de frapper en fait jaillir une étincelle. Il allume une bougie dont la flamme vacille et tremble au milieu de ce trou noir et profond. Bientôt les yeux s'habituent à cette demi-obscurité et distinguent les objets environnants. La grotte est spacieuse, son plafond se recourbe en dôme irrégulier et des stalactites soudées par la lente infiltration d'eaux calcaires forment de merveilleuses décorations. À gauche, un amas de feuilles sèches sert sans doute de couche aux passants sans foyer, et à droite, près de deux grosses pierres, un fagot de brindilles est prêt à se changer en flammes et à réchauffer des membres engourdis... et c'est bien le cas pour le misérable "trio" qui vient de prendre possession de ce lieu de refuge.

La femme s'empresse de faire du feu, pendant que le borgne essaie d'allumer une vieille pipe bourrée de mauvais tabac et que l'enfant harassé de fatigue, sanglote dans un coin.

Peu de temps après, la mégère tire d'un bissac quelques morceaux de pain de maïs,

des fruits et une petite fiole d'eau-de-vie. Elle s'approche de son mari, lui donne du pain et quelques pommes, puis jette à son fils quelques croûtons desséchés.

— Oh ! maman, donne-moi un fruit, implore l'enfant au milieu de ses sanglots...

Un violent soufflet fut la réponse de la mère : "Mange ton pain sec, s'écrie-t-elle en fureur... pas un mot... couche-toi et dors..."

Ensuite, le mari et la femme, après avoir vidé le flacon d'eau-de-vie, restent à causer auprès du feu. Leur entretien est orageux, parfois la mégère supplie, parfois le borgne laisse échapper d'horribles imprécations avec des gestes de menace. L'homme est le beau-père de l'enfant ; depuis longtemps, il veut se débarrasser de cette bouche inutile à nourrir, et en ce moment, il comploté avec sa femme le moyen de fuir et d'abandonner cette chétive créature.

— Dans une heure, ajoute-t-il, le gosse sera en plein sommeil... nous partirons sans bruit.

— Et la mère sans entrailles répond à voix basse : C'est bien, nous partirons...

Une heure après, deux ombres se lèvent, franchissent le seuil de la caverne et tout doucement continuent à descendre dans la vallée au milieu de la bourrasque, salués par les cris des oiseaux de nuit qui voltigent dans les roches et dans les sapins.

L'aurore commence à paraître ; elle jette sur la terre un sourire d'un bleu rose qui a le don de réveiller la nature. Après avoir secoué les quelques étoiles qui restent encore accrochées à sa coiffure de nuit, ses doigts gracieux peignent de pourpre et d'or et les monts et la plaine.

Au fond de la grotte, l'enfant est toujours étendu sur sa couche de feuilles. Il a la tête lourde, les mains brûlantes, la bouche sèche, de grands frissons lui passent par tout le corps. Il gémit, et tout en dormant, il balbutie des mots sans suite.

Tout à coup, un rayon de soleil traversant un des trous du plafond de la caverne, vient, de sa flèche d'or, caresser la figure du pauvre, et sous cette chaude effluve, il se réveille et se mettant debout, regarde autour de lui : il ne voit plus personne. Il s'avance au-dehors, là non plus il n'aperçoit rien. Alors, une peur indicible s'empare de tout son être, il se met à courir sur la plate-forme en criant ces mots :

— Maman ! . . . . Maman ! . . . .

Mais l'écho seul lui répond au loin dans la montagne solitaire. Bientôt, il remarque par terre des traces de pas, il les reconnaît et, consolé par cette vue, il se précipite en courant vers le fond de la vallée.

Dans sa course, il ne remarque pas une grosse pierre plantée au milieu du sentier ; il butte contre elle et son petit corps est projeté sur le

côté ; il pousse un cri et roule en bas jusqu'au milieu d'un ravin.

La secousse est trop forte, aussi il demeure étendu sans connaissance auprès d'un ruisseau alimenté par les pluies récentes et qui court en jasant sur les blancs galets...

A la même heure, tout près de cet endroit, chemine un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure souriante et sympathique, éclairée par deux yeux nettement fendus sous l'arc des sourcils et qui brillent parfois de l'éclat de l'acier, et parfois reflètent la douceur des lacs paisibles. Il porte à la main une petite valise et gravit d'un pas sûr les flancs de la montagne. C'est un Catéchiste du Missionnaire se rendant dans une chrétienté voisine.

Le cri de détresse poussé par l'enfant l'a fait tressaillir, et son ouïe fine a surpris l'insaisissable frôlement d'un corps dévalant la pente et le bruit sourd de sa chute dans le ravin.

Il s'arrête anxieux, cherchant à percevoir un appel, des gémissements... mais un lugubre silence succède à cet accident.

Quittant aussitôt le sentier, il se glisse à travers les broussailles et les chênes nains et après quelques minutes d'efforts, il arrive au bord du précipice. Il s'allonge sur le sol et avance la tête au-dessus de l'abîme. Tout d'abord, il ne voit rien, car le fond est obscur ; mais bientôt, il distingue une petite forme couchée au milieu des brindilles et des feuilles et tout auprès d'un ruisseau.

— C'est un enfant, se dit-il... Ah ! le pauvre petit... pourvu que j'arrive à temps pour le sauver... Et s'accrochant aux branches des arbustes, aux troncs des pins il entreprend une descente difficile et laborieuse.

Enfin le voilà au milieu du ravin : il s'agenouille craintivement près du malheureux.— Est-il encore vivant ? se demande-t-il.— Il cherche la place du cœur et un sourire se joue sur ses lèvres, car il sent sous ses doigts des battements réguliers. Il soulève ses bras et ses jambes... rien de cassé, ajoute-t-il, c'est un veinard, il s'en est tiré à bon compte. Ensuite, il sort de sa valise une tasse d'étain et va la remplir au ruisseau qui coule proche à travers les pierres et les ronces. Il revient et en asperge la figure du blessé. Sous cette averse fraîche, les paupières de ce dernier tressaillent et un frisson secoue ses membres. Peu à peu, les yeux s'ouvrent et un regard où se peint encore l'horreur de l'affreuse chute vient croiser celui du Catéchiste compatissant... puis il se souvient, se redresse et dit ces mots...

— Maman ! ! . . . Maman ! ! où es-tu ? . . . et s'adressant à son sauveur, il ajoute : "Mes parents sont partis et m'ont abandonné ! ! . . .

L'effort qu'il vient de faire l'a anéanti et ses yeux où brille déjà le sinistre flambeau de la

fièvre se referment, et de nouveau, il retombe dans son inconscience.

Le Catéchiste cherche au milieu des roches une anfractuosité pour y glisser sa valise, et sans plus attendre, il enveloppe l'enfant dans une couverture, le prend dans ses bras et chargé de ce faible fardeau, il atteint bientôt la grande route.

Une heure, après il arrive au faubourg de l'Est de Mouping et franchit le seuil de la Mission Catholique.

Le Père missionnaire est là, dans une salle, entouré d'une dizaine de bambins auxquels il fait réciter une leçon de catéchisme.

— Que m'apportes-tu là ? dit-il au chrétien... quelle bonne trouvaille as-tu fait ?...

— Heureuse trouvaille, en effet, Père, que la divine Providence m'a fait rencontrer en chemin. C'est un tendre agneau sans mère que j'ai trouvé sans connaissance et presque mort au milieu d'un ravin, et je l'ai amené pour qu'on prenne soin de lui.

Et tout en déposant son fardeau sur un K'ang (lit chinois) qui se trouve à côté, il narre en quelques mots les péripéties de son voyage ; ensuite il ouvre la couverture et fait voir le petit héros.

Aussitôt tous les bambins se pressent auprès du lit et des cris de surprise et de pitié fusent de toutes les lèvres, en voyant ce pauvre au visage pâle et défait, au corps d'une maigreur extrême et qui porte encore les meurtrissures des coups qu'il a reçus.

On lui donne un cordial qui le ranime presque subitement. L'enfant tout étonné regarde ceux qui l'entourent, le Père à la longue barbe lui fait bien un peu peur, mais sa timidité ne peut tenir devant un excellent bol de millet et en souriant à tous, il commence à manger.

Lorsque sa faim est apaisée, il nous raconte sa misérable vie, l'abandon de ses parents pendant la nuit, ses peines et ses souffrances, et enfin il nous remercie d'avoir eu pitié de lui.

— Ne crains rien, mon enfant, lui dit le missionnaire, nous aurons soin de toi et nous te donnerons une autre famille.

Et appelant un des bambins, il lui glisse ces mots à l'oreille.

— Va me chercher Wang Maliya !! —

Dix minutes après, une matrone aux cheveux déjà gris, à la démarche modeste, au visage triste, se présente devant le missionnaire.

— Bonjour Père, vous m'avez fait appeler, interroge-t-elle.

— Mais oui, et voyez comme la Providence est bonne. Dieu vient de rappeler au ciel votre fils bien-aimé ; depuis un mois, la blessure de votre cœur n'est point cicatrisée, et ne se cicatrisera sans doute jamais. Mais au milieu de cette cruelle épreuve, le Seigneur daigne y faire luire un rayon de sa divine miséricorde.

Voyez cet enfant, des parents sans entrailles viennent de l'abandonner et mon catéchiste l'a trouvé dans la montagne évanoui au milieu des pierres et des broussailles. Voulez-vous l'adopter ? il vous rappellera votre mignon petit Pierre...

Pendant que le missionnaire parlait, Madame Wang s'était approchée du lit, et le pauvre d'un geste affectueux avait noué ses petits bras autour de son cou, en disant : "Maman !! Maman !!"

— Ta mère !... mon pauvre chéri !... Oui appelle-moi ta mère, répond la généreuse veuve... une mère t'a abandonné... mais une autre t'adopte aujourd'hui... Dieu m'a pris un fils... sa bonté infinie vient de m'en rendre un autre... que son saint Nom soit à jamais béni ! ! !

Cinq ans se sont écoulés. Nous sommes en décembre : une forte brise s'élève dans la plaine, une brise qui devient bientôt un vent impétueux grondant avec fureur et par violentes rafales. Puis la neige commence à tomber.

Il est sept heures du soir. Dans une des coquettes maisons du Faubourg de l'Est, tout le monde vient de se réunir dans la grande salle. Il y a là, en effet, Madame Wang, son fils adoptif, le petit Li, un domestique et une vieille servante. Le jeune garçon jette de temps en temps un regard chargé d'affection sur sa bonne maman d'adoption. Et il a raison, car la pieuse veuve s'est acquitté avec succès de sa tâche d'éducation. Tout d'abord, l'enfant s'est montré rebelle à tout enseignement, la conduite mauvaise de ses parents, les pernicieux exemples qu'il a eus chaque jour devant les yeux, ont éveillé de son âme des passions précoces. Cependant, Mme Wang sans autre science que celle de la religion, a su trouver le chemin du cœur du petit Li. Ses prières quotidiennes ont fait descendre dans son âme, la rosée vivifiante de la grâce divine ; sa charité, sa patience ont préparé les voies, et la bénédiction de Dieu est venue seconder ses efforts. Peu à peu, les vices ont été extirpés et la vertu a pris racine et s'est développée en lui comme une plante spontanée. Il a reçu le baptême et fait sa première communion avec une ferveur angélique. Maintenant, "Siao Li" âgé de 12 ans, fréquente l'école du faubourg et sa gentillesse, son intelligence lui ont vite gagné tous les cœurs.

Il est sept heures. On va se mettre à table, lorsque les jappements du chien de garde se font entendre. Le domestique sort dans la cour et revient aussitôt :

— C'est une pauvre, dit-il, qui se tient près de la porte d'entrée : elle implore la charité.

— Si tu le permets, mère, s'écrie l'enfant, je vais lui porter quelques sapèques et un morceau de pain.

La veuve lui sourit et d'un signe de tête acquiesce à sa demande.

Le jeune garçon sort dans la cour, mais la vue de la mendicante lui arrache un cri de surprise et d'effroi.

— Maman !! Pauvre maman, dit-il à haute voix. En effet, il vient de reconnaître sous ces misérables haillons sa mère qui, autrefois, l'a tant fait souffrir... mais combien celle-ci est changée : vieille, maigre à faire peur, pâle, décharnée, le dos voûté et se traînant à peine, elle apparaît comme l'image même de la misère.

Au cri poussé par l'adolescent, tout le monde accourt. La mendicante veut s'enfuir, car elle a reconnu son enfant, mais "Siao Li" l'arrête et lui prenant les deux mains, l'entraîne tout doucement vers la maison.

Mme Wang en quelques mots, est mise au courant de l'aventure. Elle s'empresse autour de la mendicante et lui donne à manger, mais celle-ci, suffoquée par le remords et par l'émotion refuse toute nourriture et demande à se reposer. On la conduit dans la chambre voisine. Une fois couchée, elle se met à grelotter; une forte fièvre se déclare et le médecin, appelé en toute hâte, déclare qu'elle est atteinte

d'une pneumonie double et n'a plus que quelques heures à vivre.

Mme Wang tout en la soignant, lui parle de la religion chrétienne, lui explique les principales vérités de notre doctrine et en terminant lui dit ces mots : Votre fils est chrétien, voulez-vous un jour le revoir au ciel?—Oh ! oui, c'est mon plus vif désir.—Eh ! bien croyez aux paroles de vie que vous venez d'entendre et recevez le Baptême.—J'y crois... et ouvrez-moi les portes de ce lieu béni où j'attendrai mon petit Li.

Le Père, qui est heureusement à la Résidence, vient lui-même faire couler sur son front l'eau sainte du Baptême. La pauvre moribonde est bien près de sa fin : la main dans celle de son enfant, elle lui dit à voix basse ces douces paroles : "Pardonne-moi, mon fils, tout le mal que t'a causé mon cruel abandon... et peu après, son âme purifiée s'en va vers le Dieu des miséricordes.

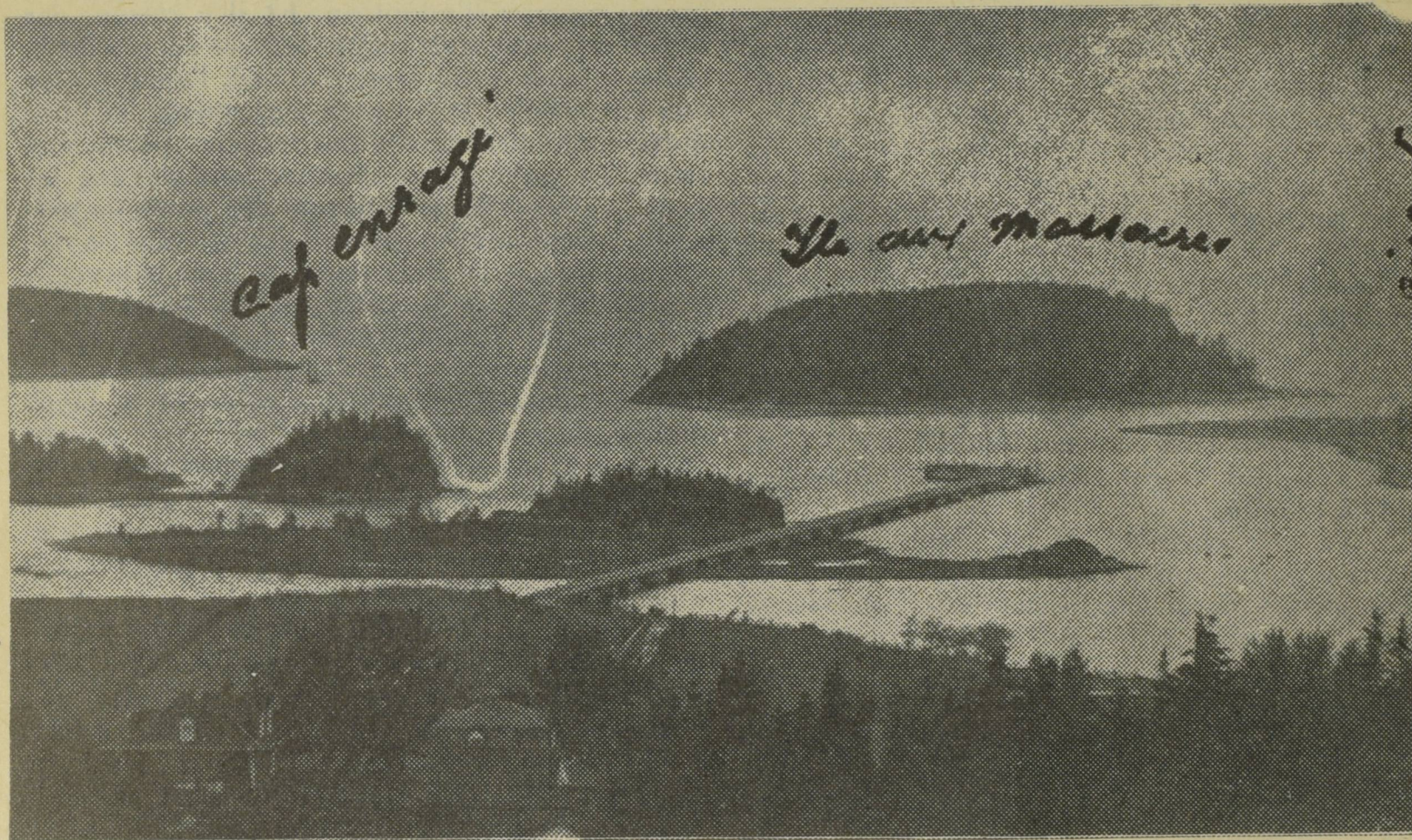
Celle qui avait vécu loin des choses de la foi quittait la terre, environnée de toute les grâces dont la religion comble ses enfants.

Dieu et l'Eglise ne voulaient plus voir que son douloureux repentir et sa sincère conversion.

P. Venance GUICHARD,  
o. f. m.

(L'Echo de Chefoo)

Miss. Apost.



VUE GÉNÉRALE DU BIC, sur le Saint-Laurent.

Au centre se trouve l'île aux Massacres, à gauche, le Cap Enragé, et à droite, le Bicquet.  
Au premier plan le quai du Bic.



## Le Pin blanc

**L**ES âges ont passé, et d'autres âges. Un clair matin, des canots de haut bord sont apparus sur le grand fleuve, le grand fleuve qui roulait dans sa force.

Une flamme blanche tendait la drisse. A la proue et dans les cordages, des hommes pâles regardaient, émerveillés, les têtes ciselées des Pins monter et s'enchâsser dans la dentelle bleue du ciel.

Gaspé. La hache. Le vieux Pin qui s'écroule sur sa large blessure. La Croix qui s'élève, face à la mer, et qui saigne de tous ses nœuds.

L'île aux Coudres. L'autel rustique fait de pièces accolées et d'où monte l'amer encens de la résine. Le sang du Christ qui bénit la terre nouvelle.

Stadaconé. La mélodie des haches que répète le cap sauvage. Les grands Pins qui tombent, pantelants, au long des rocs. L'Abitation et ses chevrons de Pin qui se joignent dans le ciel en un geste de prière.

Ainsi a préludé l'agonie du Pin blanc. Depuis lors, sur ses flancs robustes, la hache s'est acharnée. Les vieillards ont d'abord livré leurs aubiers centenaires à la membrure des vaisseaux, à la charpente des maisons. Puis un jour, épisode d'une lutte sans merci entre le Soldat Corse et la Reine des Mers, tout un peuple, la hache sur l'épaule, s'est enfoncé dans la forêt pour la grande tuerie. Durant un long siècle, dès que le soleil du printemps avait descélé les glaces des rivières, les cadavres d'arbres, amputés, écorchés, ont descendu les rapides bouillonnants, heurtant leur tête à tous les rocs, tourbillonnant dans toutes les cascades pour, après une course désordonnée, atteindre enfin le fleuve tranquille et prendre le chemin de la vieille Europe.

Ainsi, les dernières phases de l'histoire du Pin blanc, phases tragiques, s'engrènent à la jeunesse d'un petit peuple venu d'hier dans la vallée du Saint-Laurent. Durant un siècle, la mort du Pin a été sa vie. Mais ils ont disparu pour jamais les grands peuplements, silencieux comme des temples, qui faisaient l'orgueil de la Laurentie. A leur place, des prés verts, des moissons riches, des hameaux blancs et des clochers, et aussi des villes noires, des bourgs lépreux sur qui traîne le crêpe lacéré des fumées. Le Pin, cependant, reste encore un élément de beauté : dans la forêt d'érable ou de bouleau, au milieu des pâturages, dans le voisinage paisible des maisons, aussi bien que dans les vallons secrets

de la montagne et sur le cadre granitique du miroir des lacs.

L'hiver, il garde, le Pin, sous le manteau de neige, le privilège de la verdure immarcescible. Au printemps, quand partout le flambeau de la Vie s'agite, lui aussi tressaille sous le grand coup de sève ; et du bout de ses rameaux sombres s'érigent, d'un vert tout neuf, les lignes parallèles des pousses nouvelles. Les masses de pollen secouent dans l'air des millions de grains d'or, invisibles aéronefs qui flottent alors partout sur la Laurentie, expression tumultueuse de la puissance génésique du Pin.

Pendant que la mâle vigueur de l'arbre s'effuse ainsi dans la lumière, sur les branches élevées surgissent, groupés, dressés, minuscules et roses, les jeunes cônes où se blottit le mystère virginal des ovules. Une infime élite des messagers d'amour, portés par les vents dégourdis du printemps, atteindra les lèvres tendres des cônes nubiles et fécondera les germes serrés entre les écailles dures. Les autres, en légions de légions, sont pour les ébats et l'industrie des abeilles, pour la joie et l'ivresse de l'atmosphère.

A l'automne, le cône, vêtu d'une cotte d'écaille juvénile et purpurine, porte dans ses flancs la promesse encore inavouée de la moisson de graines. Il n'a guère qu'un pouce de longueur quand l'hiver vient, et les vents rudes, et la neige folle. Et puis c'est le printemps encore, le renouveau. Tout reverdit, et le cône rubescent se met à l'unisson : il s'allonge, s'alourdit et graduellement s'incline vers la terre. En juillet de cette seconde saison, les cônes sont adultes, ont trois, six, dix pouces de longueur. Comme des visages, ils ont bruni sous la caresse prolongée du soleil, et chacune de leurs écailles porte à son aisselle deux graines ailées prêtes à entreprendre le périlleux voyage de la vie.

\*  
\* \*

Septembre. Le cône, si rigide en apparence, obéit à des ordres secrets, à une invisible baguette, se ferme à l'humidité et s'ouvre à la sécheresse. Cette alternance, petit à petit, libère les graines mûres qui, dès la fin d'octobre, ont chu sur le sol. Bientôt la petite maison vide tombe à son tour sur le coussin de feuilles mortes. Parfois cependant le cône encore intact devient la proie des écureuils pillards qui s'entendent à merveille à le désarticuler et à extraire les graines.

Mais ce voleur charmant, qui n'a d'autre but immédiat que de remplir sa cache et de pourvoir à ses besoins, aide inconsciemment la nature à disséminer le Pin. Le pauvre écureuil, souventefois devient, à l'entrée de l'hiver, la proie de plus fort que lui ; son trésor abandonné se répand à l'orée du bois, au milieu de la

clairière, ou dans la haie le long des champs. Bientôt alors montent au soleil les robustes plantules qui, nées à peine, ouvrent à la vie, en tous sens, leurs fines branches, ne demandant qu'un peu de lumière, un peu de rosée, et la paix du sable roux pour rallumer encore sur les horizons laurentiens la gloire finissante du Pin blanc, le roi de tous !

## II

La vie de l'arbre, la vie du Pin ! La geste de conquête, de lutte, de mort, de vie triomphante que la nature impose à tous les êtres possédés de la flamme de la vie !

Écoutez : Sur le flanc de la Laurentide sauvage, fortement raciné dans une blessure de la pierre, un Pin somptueux se penchait sur la vallée creusée au-dessous de lui. Il était si vieux, le Pin, qu'il avait oublié le nombre des étés et des hivers passés sur sa tête, et le mystère de sa naissance.

Le soleil succédant à l'orage, et l'orage au soleil, chaque année, lorsque les autres arbres, souffletés par les bises d'automne, jetaient leurs feuilles à tous les coins de l'horizon, le géant, croyant sa fin venue, concentrait le génie de son espèce dans les longs cônes bruns qui s'en allaient eux aussi, cueillis par les rafales, rouler en bas, au loin, dans la vallée. Et il se trouva qu'après un siècle, deux siècles de semence prodigue, cet ondulement figé de cimes, le long de la rivière torrentueuse, c'étaient ses enfants à lui et les enfants de ses enfants.

Juste en contre-bas du rocher moutonné où se penchait l'Ancien, une corniche de granit se parait des joyaux polychromes de la montagne. L'ancolie écarlate y balançait ses fleurs compliquées, et les saxifrages couleur de neige et les campanules couleur de ciel passaient la tête au travers des tapis gris perle du lichen des caribous.

Pourquoi, se disait le prolifique semencier, cet espace perdu pour la noble race du Pin ? Et chaque année, plein d'espoir, doucement, bien doucement, il laissait tomber de ce côté quelques-uns de ses cônes les plus lourds, les plus richement nourris. Mais la corniche inclinait légèrement vers le précipice, et les cônes glissaient, glissaient, sur le tapis de lichen, tombant tout à coup d'un bond, jusque dans la buée humide de la grande forêt.

Un jour vint cependant où le cône, gorgé des sucs les plus rares de la terre et du ciel, flancs gonflés par toute la vie rassemblée de l'espèce, allait conquérir.

Un grand silence. Un horizon noir. La tempête qui charge avec fureur les rochers dénudés, qui blesse et mutilé le vieux lutteur. Au vent les cônes et la myriade des graines ! Et tout à coup, un grondement, comme de tonnerre ! Un bloc de granit qui d'en haut croule, frappe

l'arbre à la souche, le culbute et le roule dans un craquement d'agonie.

.....  
Maintenant une branche cassée net, portant un seul cône, mais le plus beau de tous, repose sur la corniche, parmi les fleurs admirables, ruisselantes de la pluie d'hier. Le soleil revenu dissout en douceur le sceau des résines, soulève discrètement les rideaux des alcoves où dorment, ailes repliées, les délicates graines brunes.

D'une anfractuosité voisine, voici que dévale une petite créature aux yeux fins dont la queue pelue, comme une antenne, nerveusement, explore l'air. Entre ses petites mains agiles, l'écureuil tourne et retourne le cône, visite chaque chambrette, dépouille chaque graine de son aile diaphane, et transporte l'amande à son nid. Mais il n'a pu empêcher, le gentil rongeur, qu'au cours de ses manœuvres quelques graines ne soient tombées à son insu, entre les petites feuilles rondes des saxifrages. Et maintenant que le cône est vide, l'écureuil déserte la corniche qui retombe dans la paix et l'immobilité.

L'hiver. Le chaud édredon de neige ouatée qui protège les graines dormantes. Puis le printemps et le réveil la poussée à travers les feuilles mortes, vers la lumière et la chaleur.

Sur la corniche, dix jeunes pousses, dix petites touffes plumeuses puisent maintenant, par une grêle radicule, au sein de la mère Nature. En apparence frêles comme de minuscules fougères, ces plantules sont cependant de forte lignée et portent en elles l'obscur puissance de vie qui triomphera de toutes les forces de mort liguées contre elles, puissance qui, avec le temps, les fera colonnes dans le temple de la forêt, et qui, durant cent ans, deux cents ans, leur assurera la suprématie de la montagne.

Mais la loi de la Nature est inexorable et cette loi décrète la lutte pour la vie. Et la lutte pour la vie supprime les faibles, exalte et couronne les forts. Ainsi, dès ce premier jour, la guerre commence entre les dix plantules et les éléments hostiles de la terre et du ciel,— guerre silencieuse, mais sans trêve et sans merci. Toutes sont assoiffées de lumière, toutes sont assoiffées d'eau pure. En ce prime été de leur petite enfance, toutes trouvent à souhait l'une et l'autre, sauf une infortunée qui, placée sur un épais tapis de feuilles de chêne solides et coriaces, doit bientôt renoncer à atteindre le sol nourricier, et meurt sans bruit, tuée par le soleil qui exalte la vitalité de ses sœurs.

.....  
Il n'y a plus sur la corniche de granit que neuf jeunes Pins.

.....  
Or, voici que, au milieu d'une nuit calme et lumineuse, le Froid que le Printemps n'avait pu mettre complètement en déroute, et qui rôdait

encore par là, revint à l'improviste pour étreindre silencieusement une plantule née, pour son malheur, en dehors du surplomb du rocher protecteur. Au matin, il se trouva que la frêle vie s'était exhalée dans la nuit glacée. Une forte brise, levée avec le soleil, passa et cueillit la petite chose morte, noircie et recroquevillée.

Il n'y a plus, sur la corniche de granit, que huit jeunes Pins.

Et maintenant ils montent, ils montent tout droit vers leur destinée qui est au zénith. Et l'été vient, et puis l'hiver, et puis un autre printemps. Et voilà que les petits Pins, frères jusque-là, commencèrent à se quereller sérieusement des racines et des branches.

Il arriva que la corniche se trouva bien petite pour tant d'ambition et tant d'énergie vitale, et que, chacun voulant plus large sa place au soleil, ceux qui se trouvaient à l'extérieur grandirent plus rapidement et étouffèrent ceux du centre. Maintenant déclassés dans la lutte, ces sacrifiés faiblirent, s'amenisèrent ; ils connurent l'humiliation de l'ombre perpétuelle, des grands coups de vent qui cassent les branches trop fines et ouvrent dans les écorces des balafres béantes.

Alors, par une chaude journée de juillet, arrivèrent, portées sur les ailes de l'air, des millions de fines spores cherchant où implanter leur mortelle végétation. Semences de vies scélé-rates, elles venaient, comme toute mort, invisibles dans l'air. Les blessures du jeune Pin béaient sur leur chemin : elles s'y jetèrent par milliers, renouvelant leur vigueur conquérante dans l'élixir de la sève. Bientôt d'infimes champignons pullulèrent sous l'écorce, dévorèrent la chair blanche du Pin, ne laissant en son lieu qu'un bran livide. Et les arbres malades vécurèrent à l'automne, au milieu de la pourpre des érables, de l'or des verges et de la gloire de toute choses, des semaines d'agonie. L'hiver se présenta, brutal, couvrant de sa voix sifflante toutes les autres voix de la Nature. La tempête, venue du Nord, entra dans la vallée, déferla sur les flancs de la montagne, se jeta sur la famille de Pins immobiles sur la corniche. Incapable de résister longtemps aux coups de la rafale, le pauvre petit arbre au cœur fongueux craqua tout à coup près de sa base, et bascula dans le vide !

Jour après jour la neige tomba, chargeant les branches d'un éblouissant fardeau. Une nuit de gel intense, un bruit sec sidéra un instant le silence de la montagne. La cime de l'un des jeunes Pins, émaciée par l'ombre délétère de ses voisins, avait cédé, et le gros bouquet d'aiguilles vertes avait roulé à son pied. L'arbre décapité revit quand même un nouveau printemps ; il

concentra toute sa force, tout son élan à s'ériger vers le ciel, pour se refaire une tête, l'une de ses plus hautes branches. Mais combien lent ce travail de la sève ! Et durant ce temps, les arbres voisins, intacts, prirent une nouvelle avance sur lui, le surmontèrent et le rejetèrent définitivement sous leur ombre. Dans la ténèbre ainsi accrue autour de lui, le pauvre lutta encore ; mais, à la fin, désespéré de pouvoir jamais atteindre la lumière du soleil qui est la vraie nourriture des Pins, il dut s'avouer vaincu. Ses aiguilles jaunirent lamentablement, une à une ses branches tombèrent ou s'atrophiaient en un moignon aigu, et le tronc gracile, graduellement bruni et craquelé, se figea en une contorsion de supplicé.

Il n'y a plus maintenant, sur la corniche de granit, que six jeunes Pins.

Un autre hiver, et un autre printemps. Avec les premières chaleurs parurent une armée d'insectes dont les larves s'établirent dans le tronc d'un arbre mutilé par la tempête au bord de la corniche. En peu de temps les envahisseurs eurent foré sous l'écorce d'innombrables galeries, dévoré le tissu générateur et mis l'arbre à l'agonie. Plusieurs saisons passèrent. Un soir, après deux jours d'une pluie torrentielle qui avait déchaussé ses racines, l'arbre fut emporté par un coup de vent. Dans sa chute, il entraîna son voisin, branches et racines étroitement mêlées aux siennes.

Il n'y a plus maintenant, sur la corniche de granit, que quatre jeunes Pins. Avec les années, les plantules d'autrefois sont devenues des troncs solides qui fusent d'un jet vers l'azur. Les Pins ne se font plus la guerre, ayant réappris à l'école du malheur, à vivre fraternellement, le frère appuyé sur son frère, tête à l'ennemi commun.

Un jour d'été, la chaleur avait été intense et l'air s'imprégnait de l'âpre odeur des résines. Depuis de longues semaines, le ciel implacablement serein desséchait le sol sous les arbres, alanguissait les feuilles sur la montagne et jusqu'au fond de la vallée. Mais soudain, vers le soir, un grondement sourd, des lueurs sinistres sur les croupes granitiques, un voile jaune sur la face du ciel, une immense inquiétude de toute la Nature qui fait frissonner les ailes, les herbes, les branches !

Le feu ! Les arbres ont frémi dans les profondeurs de leur chair et se sont serrés contre la male heure qui vient dans les hauteurs du ciel flave où passent tourbillonnant dans les spires invisibles du vent, les brandons enflammés.

Et voilà qu'un tison, trop lourd pour voyager longtemps, s'engouffre, rouge et grésillant, dans

la cime du plus altier des Pins de la corniche, de celui qui dépassait les autres de toute sa tête hardie ! Un sifflement prolongé, une sorte de rugissement féroce ! Une grande lueur subite qui plaque un instant de gigantesques ombres sur la face livide de la montagne, et le feu pétille, descend, rabat en grondant autour du géant une camisole sanglante. Lorsque, nourrie en une minute de la substance ardente des millions d'aiguilles, la grande flamme a vécu, le feu, maître désormais, continue son œuvre en profondeur, se coule aux veines, s'infiltré dans la moelle pour la dévorer en secret. Durant des heures et des jours se prolonge la besogne de mort jusqu'à ce que, du Pin magnifique, il ne reste plus qu'un fût noirci et creux, victime désignée pour la prochaine tempête.

Il n'y a plus sur la corniche de granit, que trois Pins géants.

Ayant vécu longtemps et maîtrisé tant d'ennemis divers, ni le vent qui hurle et qui frappe ni la pluie qui secoue, ni les insectes ravageurs, n'ont maintenant de prise sur eux. Chaque printemps, aguichés par la jeunesse du soleil, les trois vieillards, ayant secoué la neige amoncelée sur leurs membres séculaires, s'adornent de pompons verts qui s'allongent rapidement, s'érigent et portent toujours plus haut l'ambition des branches. Les oiseaux nichent en paix dans l'abri sûr des rameaux, et sur les chemins d'écorce s'oriente la course des écureuils.

Bons géants, les Pins voient un jour avec débonnairé s'établir à leur pied de nouveaux protégés, la famille menue des souris des bois aux yeux doux. Mais à ces petits rongeurs la vie est dure sur la corniche où manquent les écorces juteuses des trembles et des cormiers. Aussi, un clair matin, à défaut d'autre pitance, les souris des bois commencèrent-elles à gruger la base des Pins. L'écorce extérieure imprégnée des âcretés du tannin fut bien vite enlevée, puis l'écorce intérieure et le liber, et bientôt l'assise génératrice étant entamée un anneau blanc continu encercla la base de deux des grands Pins de la corniche. Mais quand les souris des bois, mises en appétit, voulurent s'attaquer au troisième, il se trouva que la résine coulant à flot, et une substance sucrée exsudant également de la blessure commençante, une légion de fourmis noires vint s'attabler au banquet servi par la Nature. Les ravageurs firent la moue, se dégoûtèrent et s'en allèrent ailleurs tenter fortune. L'arbre était sauvé, mais les deux autres, atteints dans leurs parties vitales, étaient condamnés. Par millions les spores mortelles qui toujours flottent dans l'air des bois, cherchant qui dévorer, vinrent se coller à la blessure, et en quelques semaines firent courir sous l'intime de l'écorce le réseau cadavérique des mycètes. Un

an passa, puis une autre année. Et l'inéluctable arriva. Les deux Pins, le cœur pourri, se laissèrent aller à la rafale et plongèrent à leur tour dans le précipice.

Il n'y a plus maintenant, sur la corniche de granit, qu'un seul Pin géant à qui est dévolu le rôle de garder, en ce lieu sauvage, la primauté de l'espèce. Comme son progéniteur qui, d'un peu plus haut, durant deux siècles, sema la vie sans compter, lui aussi il lance tous les ans sur la vallée la bénédiction de ces cônes et de ses graines.

Et il rêve au bord de la corniche solitaire. Il rêve le rêve des arbres, impénétrable et sans réveil, celui qu'ont rêvé ces ancêtres sans nom et sans nombre au cours des âges révolus. Il rêve, fortement raciné au granit surplombant, et fortement arc-bouté à l'arche bleue du ciel.

Frère MARIE-VICTORIN.

(Almanach de l'A. S. C.)



Fait un Meilleur  
Pain  
Demandez à votre  
épicier pour  
**LES GAULETTES  
DE LEVAIN  
ROYAL**  
LA QUALITE PLUS ELEVEE  
POUR AU-DELA  
DE 50 ANS

Sur l'échelle du bien, on tombe quand on ne monte pas.

A. DE MELUN.

# La mère et la mort

(Conte)

**L** y avait une fois une pauvre femme dont le petit garçon était revenu un soir de l'école les yeux cernés, les joues enflammées, tout son corps grelottant de fièvre. Elle l'embrassa en tremblant, le déshabilla, le coucha, et après lui avoir fait boire une grande tasse brûlante de tilleul, s'assit à son chevet.

Elle passa toute la nuit sans dormir, regardant son petit garçon dont la respiration sifflait et qui parlait dans son délire. Elle veilla le lendemain, et l'autre nuit d'après et le jour qui suivit, et une nuit encore. Il y avait quatre jours et quatre nuits qu'elle était assise au chevet de son petit garçon quand, à sa porte, une main heurta.

— Entrez, dit-elle.

Et la porte s'ouvrant, une grande vieille femme parut au seuil. Cette grande vieille femme était la Mort, mais la mère ne la reconnut pas, car une ample limousine noire l'enveloppait des pieds à la tête, cachant ses pieds, ses mains, et ne laissant passer du visage que deux yeux au regard sombre.

Dehors, c'était la nuit, la neige tombait, le vent soufflait en tempête. Par derrière la Mort, debout au seuil, on apercevait les rafales de neige qui passaient au galop.

— J'ai froid, dit la Mort en refermant la porte.

La mère se leva, et, sans parler, tant forte était sa peine, plaça devant le poêle sa belle chaise rembourrée.

La Mort s'assit, chauffa ses mains, puis s'approcha du lit du petit garçon :

— Il est beau, dit-elle.

La mère, à ces mots, sentit croître sa peine. Elle ne pleura pas, car elle avait tant pleuré depuis quatre nuits et quatre jours qu'il ne lui restait plus dans les yeux une seule larme. Mais elle joignit les mains et se tordit les doigts de désespoir.

— C'est mon petit garçon ! cria-t-elle ; il est couché depuis quatre nuits et quatre jours ; il a la fièvre ; le médecin dit que c'est grave, mais les médecins se trompent comme les autres. N'est-ce pas, Madame, que je n'ai rien à craindre, que mon petit va guérir ? il ne peut rien lui arriver de mal, puisque c'est mon petit garçon !

La Mort hocha la tête sans répondre. La pauvre mère, consolée un peu d'avoir crié sa douleur, appuya son front contre le bois du lit et s'endormit.

Elle dormit quelques minutes, cinq ou six minutes à peine, et, quand elle se réveilla, elle vit le lit vide !

Elle se leva toute pâle et frotta ses yeux, croyant dormir encore, mais elle ne rêvait pas ; le lit était vide, et son petit garçon n'était plus là, et la grande vieille femme était partie elle aussi.

Vers la porte, la mère se précipita. La nuit était noire ; la neige ne tombait plus ; la lune et les étoiles brillaient au ciel. Seul le vent continuait de gronder et de hurler comme une meute de chiens en colère.

Sur l'unique sentier qui passait devant la porte, la mère courut, poursuivant la grande vieille femme qui emportait son enfant.

Bientôt elle fut au bout de la vallée ; des quartiers de glace, jetés par l'avalanche, comblaient le sentier ; les montagnes dressaient de toutes parts leurs fronts inaccessibles.

Debout contre un sapin se tenait un homme habillé de longs voiles flottants. Il soufflait dans une trompe de fer, et, plus il soufflait, plus les sapins des alentours tordaient leurs branches, plus grondaient et hurlaient les cent voix de la tempête, car cet homme était le vent lui-même.

— O Vent ! cria la mère, n'as-tu pas vu une grande vieille femme passer par ici ?

— Je l'ai vue, dit le Vent ; cette grande vieille femme est la Mort, ne le sais-tu pas ? Elle tenait dans ses bras un petit garçon, et elle l'a emporté avec elle par-dessus la montagne.

— C'est mon petit garçon à moi, gémit la mère. Aide-moi, oh ! aide-moi à passer par-dessus la montagne, afin que j'aie le reprendre à la Mort !

— Soit, dit le Vent, je t'aiderai à passer par-dessus la montagne, mais répète-moi les chansons que tu chantais en berçant ton petit garçon. Souvent, pour t'entendre, je me suis arrêté devant ta porte, mais depuis quatre nuits et quatre jours tu es restée muette. Douce est ta voix et belles tes chansons. Répète-moi tes chansons et je t'aiderai à passer par-dessus la montagne.

— Oh ! dit la mère, comment veux-tu que je chante alors que la Mort emporte mon petit garçon ! Tu sais bien qu'elle court plus vite qu'un cheval au galop ; plus j'attends, plus est grande la distance qui nous sépare. Aide-moi à passer par-dessus la montagne, et quand je reviendrai avec mon petit garçon, toutes mes chansons, toutes, toutes, je te les chanterai.

— Je t'aiderai à passer par-dessus la montagne, dit le Vent, quand tu m'auras chanté tes chansons.

Alors la mère chanta les chansons avec lesquelles elle berçait son petit garçon. Elle chanta, la voix brisée, le corps secoué de sanglots, et sa douleur était dans sa gorge comme un raclor. Elle chanta longtemps, longtemps, toutes ses chansons l'une après l'autre, puis :

— J'ai fini, dit-elle au Vent.

— Non, dit le Vent, tu n'as pas chanté :  
*En revenant des noces.*

La mère chanta : *En revenant des nocés et s'arrêta.*

— Ne t'arrête pas, dit le Vent ; tu oublies : *Là-haut, là-haut sur la colline.*

La mère chanta : *Là-haut, là-haut sur la colline.*

— Cette fois, dit-elle, j'ai chanté toutes mes chansons.

— Non pas, dit le vent, il y a encore : *Passant par Paris et le Chasseur du roi.*

La Mère chante : *Passant par Paris et le Chasseur du roi.*

— C'est bien, dit le Vent, tu as chanté toutes tes chansons.

Alors il enroula autour de la mère un de ses tourbillons et la transporta par-dessus la montagne.

Une route s'allongeait, blanche de neige.

— C'est par là qu'est partie la Mort, dit le Vent.

Sur la route, la mère s'élança. Elle courait si vite, si vite, que ses pas ne laissaient dans la neige aucune trace.

Tout à coup le chemin bifurqua : un à droite, un à gauche ; lequel prendre ?

Or, un buisson occupait l'angle des deux chemins. Il était couvert de neige ; la lumière de la lune faisait de chaque épine une étoile de givre, et s'il ne se courbait pas sous le poids de la neige et du givre, c'est que la sève était gelée au cœur de ses rameaux et que chacun de ses rameaux était un cadavre gelé.

— Buisson, Buisson, cria la mère, réponds-moi vite ! La Mort qui s'enfuit avec mon petit garçon, de quel côté est-elle passée ?

— Si tu veux que je te réponde, dit le Buisson, quitte ta robe, prends-moi dans tes bras nus, et fonds, à la chaleur de ton corps, le givre de mes rameaux.

Déjà la mère avait quitté sa robe, elle prit le Buisson dans ses bras et serra les rameaux contre son sein. Mille rigoles de sang coulaient sur sa peau nue, et sa chaleur passa de son cœur au cœur du Buisson. Le givre fondit sur les rameaux ; les feuilles, croyant le printemps revenu, sortirent de l'écorce leurs têtes menues. Et des églantines fleurirent.

— C'est bien, dit le Buisson ; maintenant je n'ai plus froid. Va sur le chemin à gauche, c'est de ce côté qu'a passé la mort.

La mère reprit sa course dans la nuit. Elle était demi-nue, car elle avait quitté sa robe, et ses cheveux flottaient au vent.

A l'orée d'une forêt de chênes, le chemin s'interrompit.

Les chênes avaient envahi le chemin, ils poussaient drus et forts, leurs blanches entremêlées formaient un mur de granit.

La mère essaya d'écarter les branches, mais elle ne fit que se déchirer les doigts. Un chêne, de ceux qui se tenaient un peu en avant des autres comme les éclaireurs d'une grande ar-

mée, pencha vers elle son front dénudé par l'hiver.

— Pourquoi essayes-tu de forcer la forêt ? dit-il. Ne vois-tu pas qu'elle est impénétrable ?

— Je cours après la Mort qui emporte mon petit garçon, cria la mère, il faut bien que je passe !

Or, les cheveux de la mère flottaient au vent et le chêne était chauve à cause de l'hiver.

— Tu ne passeras pas, dit le Chêne, à moins que tu ne me donnes tes cheveux pour remplacer mes feuilles tombées.

A peine avait-il parlé que la mère arrachait à deux grandes mains ses cheveux et tendait vers le Chêne leur gerbe ensanglantée.

Le Chêne disposa le trophée dans ses branches. A le voir ainsi vêtu de la longue, souple, innombrable chevelure noire où la lune mettait des reflets comme dans l'eau d'un fleuve, on eût dit un arbre merveilleux de quelque fabuleux pays.

Il se sourit d'orgueil, puis il fit un signe à ses frères les arbres, et ceux-ci, écartant leurs branches, ouvrirent dans la forêt une large avenue.

Toujours courant, la mère traversa la forêt. Après la forêt, il y eut une plaine ; après la plaine, une vallée ; après la vallée, un lac immense. Le lac était immense, il était profond, et pas de barques sur les bords. Pourtant, là-bas, vers le milieu du lac, cette femme en noir qui court sur la crête des vagues ?...

— O Lac ! ô Lac ! cria la mère, laisse-moi passer, que j'aie reprendre mon petit garçon ! Cette femme là-bas, qui court à la crête de tes vagues, c'est la Mort qui l'emporte !

La mère criait de toute sa gorge, tant à revoir son petit garçon dans les bras de la Mort elle était à la fois heureuse et misérable. Elle criait de toute sa gorge, et ses dents magnifiques luisaient dans l'ombre de sa bouche comme deux rangées de lampes éclatantes.

— Comme tu es belle ! ô femme, dit le Lac, comme tes dents éclatent dans l'ombre de ta bouche !

— Pitié ! Pitié ! supplia la mère. La Mort se précipite et déjà on ne l'aperçoit plus qu'à peine.

— Les perles qu'au fond de mes eaux j'élabore, dit le Lac, sont moins brillantes que tes dents. Si tu veux que je te laisse passer, donne-moi tes dents, pour mon collier de perles.

— Les voici ! Les voici ! dit la mère.

Le Lac engloutit les dents en ses grottes ; puis il durcit la plus haute de ses vagues, fit asseoir la mère sur la crête et, d'un seul coup de reins, lança la vague à l'autre rive.

Tout près, tout près, la Mort également touchait le bord. La mère allait bondir, mais une bande de loups lui barra le passage. Ils étaient des centaines, des milliers, maigris, affamés, hurlants et féroces. Leurs crocs à nu luisaient à

la lumière de la lune et la bave de la faim leur coulait de la gueule.

La mère fit un pas en arrière et se retrouva sur le Lac.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda le Lac, dois-je te ramener là où je t'ai prise ?

— Non pas ! Non pas ! cria la mère. Il faut que je còure après la Mort, il faut que je reprenne mon petit garçon !

Mais les loups barraient le passage. Innombrables et féroces, ils se pressaient au bord du Lac, tendant vers la mère leurs gueules affamées.

La mère sentit son cœur se fondre au feu de sa douleur. Elle leva vers le ciel ses yeux désespérés.

Au ciel, les étoiles scintillaient, la lune étincelait, la Nuit drapait sur le dôme du ciel les plis immenses de sa robe noire. La Nuit vit les yeux de la mère levés vers le ciel, et elle fut jalouse.

— O femme ! dit-elle, tes yeux sont plus doux que ma lune, plus étincelants que mes étoiles.

Mais la mère cria vers la Nuit :

— O Nuit ! O Nuit ! aide-moi à chasser les loups afin que j'aie reprendre à la Mort mon petit garçon !

— Je veux bien chasser les loups, dit la Nuit, mais donne-moi tes yeux pour orner mon firmament.

— Prends-les ! Prends-les ! dit la mère.

La Nuit prit les yeux de la mère et les fixa au dôme du ciel. Puis, écartant un des plis de sa robe, elle découvrit la plus brillante de ses comètes. La comète emplit le ciel de sa quadruple queue et tout le ciel ne fut qu'un incendie.

Surpris, aveuglés, épouvantés, les loups fuirent en hurlant et se débandèrent dans les forêts voisines.

Alors la Nuit laissa retomber le pli de sa robe et il n'y eut plus au ciel que les étoiles qui scintillaient, que la Lune qui étincelait et que les yeux de la mère qui resplendissaient comme deux planètes aux torches enflammées.

Mais la mère ne voyait plus rien, car elle était aveugle. Elle ne voyait que la Mort qui fuyait, emportant son petit garçon. Elle la voyait non avec les yeux qu'elle n'avait plus, mais avec son cœur qui volait devant elle.

La mère court, court, court, plus vite que le cheval au galop, plus vite que la tempête, plus vite que la Mort. Elle rattrape la Mort qui s'enfuit et la frappe sur l'épaule.

La Mort s'arrête et se retourne, mais, dans la vieille femme qui est devant elle, elle ne reconnaît pas la jeune mère qu'elle a quittée, il y a quelques heures à peine.

— Qui es-tu ? demande-t-elle, toi qui oses toucher à la Mort !

— Je suis la mère du petit garçon que tu tiens dans tes bras et je viens le chercher.

— Tu mens, dit la Mort ; la mère de ce petit garçon avait des yeux qui resplendissaient comme deux soleils et tes trous d'yeux à toi sont vides.

— Mes yeux, dit la mère, tu dois les voir au front de la Nuit. J'ai donné mes yeux à la Nuit pour qu'elle mît en fuite les loups qui barraient la route quand je courais après toi.

— La mère du petit garçon que je tiens dans mes bras, dit la Mort, avait des dents plus claires que des perles, et ta bouche à toi n'est qu'un sépulcre noir.

— Mes dents, dit la mère, je les ai données au Lac pour son collier de perles, au Lac qui m'a portée sur ses vagues quand je courais après toi. Mes cheveux sont la parure du Chêne qui m'ouvrit un passage à travers la forêt. Ma voix, je l'ai brisée à chanter mes chansons au Vent qui m'emporta par-dessus la montagne. Et si je suis si pâle, c'est que j'ai serré dans mes bras et réchauffé du sang de mon cœur le Buisson qui m'indiqua ma route. O Mort, ô Mort, je suis en quelques heures devenue une vieille femme mais le petit garçon que tu tiens dans tes bras, c'est mon petit garçon. Donne-le-moi ! Donne-le-moi !

Alors, il y eut un silence et, pour la première fois depuis la naissance du monde, la Mort pleura.

Elle releva la mère qui s'était jetée à genoux devant elle, et vers la Nuit qui, parée de ses étoiles neuves, drapait avec orgueil sur le dôme du ciel les plis immenses de sa robe noire, elle cria :

— O Nuit ! rends ses yeux à cette femme.

Elle dit et frappa la Nuit à la face avec sa verge, et la Nuit hurla de douleur. La mère eut de nouveaux ses yeux, et le ciel, privé de ses deux lampes éclatantes, parut tout noir.

La Mort prit la mère par la main et refit avec elle le chemin parcouru.

— O Lac ! rends ses dents à cette femme !

Quelle puissance sur terre ou sous le ciel oserait résister à la Mort ! Touché par la verge de la Mort, le Lac rendit à la mère les dents qu'il avait prises, et dans son épouvante, bondissant par-dessus les rocs de ses rives, il se répandit au loin sur les plaines. Le Chêne rendit les cheveux, et la verge de la Mort fit choir au sol ses branches les plus superbes. Le Buisson rendit le sang rouge et la chaleur des veines, et la verge de la Mort éparpilla ses rameaux aux quatre coins du ciel. Le Vent rendit les chansons et la mère retrouva sa voix de cristal, et le Vent souffleté par la verge de la Mort poussa un cri qui s'entendit dans les cavernés de l'enfer.

Alors la Mort reconduisit la mère dans sa maison, mit dans ses bras le petit garçon dont les joues roses resplendissaient de la vie revenue, puis s'en alla.

Elle s'en alla, mais sur le pas de la porte elle sourit au petit garçon.

La Mort avait souri, la Mort avait pleuré, la Mort avait rendu sa proie, et jamais encore depuis la naissance du monde pareille merveille ne s'était vue...

Mais l'amour d'une mère est plus fort que la Mort.

Jacques FÉRICARD.

(Conte pour mes petits enfants)

## Un revenant

**A** la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mauvais état des routes favorisait un commerce disparu de nos jours et qui consistait à transporter à dos de mulet des marchandises d'un pays dans un autre. C'est ainsi que s'approvisionnaient les localités les plus reculées, quelles que fussent les montagnes et les forêts qui séparassent leurs habitants des centres de production et d'échange, soit en denrées alimentaires, soit en produits ouvrés ou tissés des grandes manufactures.

Au nombre de ces hommes courageux qui voyageaient de province en province, et les plus souvent à pied, la charge de leurs mulets excédant assez volontiers la force de ces bêtes de somme, on citait un honnête marchand dauphinois, de bonne mine et de belle humeur, nommé Pierre Rimblet.

Pierre venait donc, selon son habitude, offrir ses marchandises aux mêmes lieux où feu son père lui avait laissé la suite des affaires.

Il était quatre heures du soir ; mais, sans s'inquiéter de la longueur du chemin cerné par les montagnes, — Pierre en avait vu bien d'autres, — il marchait à côté de ses mulets et il excitait de la voix les pauvres bêtes haletantes, tandis qu'elles gravissaient une colline escarpée du Beaujolais, au bas de laquelle se montrait à ses regards les dépendances d'une vaste hôtellerie. Dès que la descente se fit sentir sous le pied de ses mulets, Pierre les mit au trot et leur fit gagner la plaine, qui s'ouvrait verdoyante et fertile derrière le jardin de l'hôtellerie. Toutefois il fut surpris de ne rencontrer âme qui vive dans la cour de ce rendez-vous des voyageurs, jadis encombrée de voitures, où le plus souvent il avait quelque peine à se frayer un passage jusqu'à la remise, mais alors si complètement déserte que ce fut en vain qu'il appela à son aide les gens de service de l'hôtellerie.

“ Holà... hé ! criait Pierre du fond de la remise où il avait déposé ses caisses de marchandises. Holà... hé ! ” répétait-il en poussant la porte de l'écurie pour y loger ses mulets.

Et, toujours grommelant contre les serveurs de l'hôtel, Pierre, ayant jeté du foin dans le râtelier de ses bêtes affamées, sortit de l'écurie et monta les degrés qui conduisaient de la cour de l'hôtellerie à la cuisine. Tout faisait silence au logis ; le feu ne brillait pas dans l'âtre, la broche ne tournait plus, le fumet des viandes ne dilatait pas ses narines, et les casseroles, suspendues aux murailles, témoignaient que depuis longtemps la main d'un cuisinier ne s'en était servie.

Fronçant le sourcil devant ces fourneaux éteints, qui ne promettaient rien de bon à son robuste appétit, Pierre frappa coup sur coup à la porte de la salle à manger.

“ Entrez, lui dit une voix dolente, entrez, et que le Bon Dieu vous assiste ! ”

Puis, à la vue de Pierre Rimblet qui s'avancait dans la salle à manger, son chapeau à larges bords à la main, l'hôtelier vint à sa rencontre en s'écriant :

“ Ah ! Rimblet, vous ici ! Depuis six mois que je ne vous ai vu, la misère est descendue sur ma maison. Je suis un homme déshonoré, perdu, ruiné ! Hélas ! pouvez-vous nier ce que chacun colporte ? Tenez, foi d'honnête homme, Rimblet, si la mort voulait de moi, je n'ai plus qu'à mourir !

— Qu'avez-vous dit ? reprit le marchand dauphinois, qui se méprit sur le sens des paroles que lui adressait l'hôtelier. Que la maison n'est plus à vous ? Pourtant j'avais lieu de vous croire fort au-dessus de vos affaires. A moins qu'une spéculation malheureuse... mais je n'en veux rien croire, et, pour ce qui est de moi, je n'irai pas chercher un gîte ailleurs. Voyons, avez-vous une tranche de jambon et du pain chez vous ?

— Asseyez-vous là, mon brave Rimblet, répondit l'hôtelier, asseyez-vous à cette table.”

Et Michel, l'hôtelier, retira du buffet un pâté, du fromage et deux bouteilles de vin, qu'il étala devant le Dauphinois en répétant :

“ Mangez mon ami, vous me verriez au désespoir de vous faire mourir de faim.”

Rimblet prit place à la table.

“ Et vous, Michel, dit-il à l'hôtelier, allons, faites-moi vis-à-vis, et nous boirons un verre de vieux vin de Beaujolais qui vous mettra un peu de gaieté sur les lèvres. Vous le savez, je suis homme de bon conseil ; si l'argent vous manque, n'y aurait-il remède à vos malheurs ?

— Il faut que je vende mon hôtellerie. Regardez autour de vous ; ma clientèle n'y reviendra jamais.

— La vendre ! ditez-vous ; alors vous en êtes encore propriétaire ?

— Il me reste ce vaste logis, car je n'ai pas de dettes, mais la ruine est là, faute de travail.

— Avez-vous eu quelques voleurs parmi vos domestiques ? Ont-ils dévalisé les habitués de votre hôtellerie ?



— Pas le moins du monde ! Les pauvres gens m'ont quitté, parce qu'il n'y avait plus rien à gagner à mon service ; il en a été de même de ma femme et de mes enfants ; ils sont allés chez mon père... La place n'est plus tenable ici.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce qui vous afflige, riposta Pierre Rimblet, les yeux ouverts sur l'hôtelier, qu'il crut fou.

— Je vous ai dit que l'aventure courait le pays. Êtes-vous donc seul à l'ignorer ?

— C'est possible. Je viens de Lyon, je ne me suis pas arrêté chemin faisant. La plus forte partie de mes marchandises vous étant acquise, j'ai voulu vous offrir la fleur de mes paniers.

— Brave homme ! Vous irez la porter à l'auberge de Lolivet, qui s'élève sur mes ruines.

— Que me contez-vous là ?... C'est demain jour de foire dans ce pays, vous aurez des clients à ne savoir où les mettre."

L'hôtelier secoua la tête.

“ Oh ! non, dit-il ; depuis que la mort a élu domicile sous mon toit, les vivants ont pris la fuite. Écoutez bien : quand on porte un trépassé au cimetière, il est d'usage qu'il y reste ; mais celui dont il s'agit ne s'y trouva pas bien, puisqu'il revient toutes les nuits hurler et gémir dans cette maison, comme s'il y avait laissé son âme. Rien ne l'apaise, ni les prières ni les menaces ; c'est une épouvante à faire dresser les cheveux. Les plus hardis ne sont rangés du côté des poltrons ; l'aventure, portée au loin par les voyageurs, a couru le monde... “ N'allez pas à l'hôtel du revenant ! se sont dit de bouche en bouche les habitués de la maison, on y court de grands risques. Demandez à ceux qui ont fait la guerre et qui n'ont pas pâli sous la mitraille au plus fort de la mêlée, ils vous en diront des nouvelles. N'allez pas à l'hôtel du revenant ! Le dernier voyageur qui a voulu rire de ce qu'il appelait une superstition en a pris la fièvre. C'était un brave marin qui avait entendu tonner le canon.” Je l'ai vu, Rimblet, en proie à une terreur effroyable ; je l'ai vu courant à peine vêtu dans la salle à manger ; il avait les yeux hors de la tête, il était fou à lier ! Cet événement a porté le dernier coup à ma ruine. “ Sauvons-nous ! criaient les voyageurs qui avaient entendu hurler le revenant dans le corridor de la chambre où le marin avait voulu coucher. Sauvons-nous, l'hôtel de Michel est ensorcelé ! ”

Disant ces mots, l'hôtelier avait plongé sa tête dans ses mains. Rimblet l'entendit pleurer.

“ Mais, dit-il, ce voyageur mort dans une chambre de votre hôtel, qu'on a porté en terre sainte comme un croyant baptisé, peut-il, que je sache, chercher son âme ici ?

— Il y apparaît depuis six mois, date de sa mort, répliqua tristement l'hôtelier.

— Si Pierre Rimblet ne veut pas le croire, s'il demande à coucher dans la chambre du défunt, qu'en direz-vous ?

— Je dirai que l'excellent homme joue gros jeu pour me tirer de peine, qu'il s'expose à mourir d'effroi.

— Vous m'êtes témoin, répliqua Pierre Rimblet en se levant de table, que je n'y mets point de forfanterie. Voici mon pistolet ! — Pierre le tira de sa ceinture de cuir. — Il est chargé à balle ; avec cette arme sous mon chevet, j'attendrai le revenant cette nuit, fût-il en chair et en os. Bonsoir, Michel, car il se fait tard ; si je gagne la partie, vous me payerez demain un succulent déjeuner.

— Vous n'irez pas dans la chambre du revenant, Rimblet ; je ne le veux pas.

— Qui était-il donc, ce mort, dont vous voulez faire un suppôt de Lucifer ?

— Un honorable commerçant qui venait ici acheter des vins chez les petits propriétaires du pays. Il a été frappé d'une attaque d'apoplexie, a dit le médecin que nous fîmes appeler. Sa fin a été naturelle, bien que ce fût une mort subite.

— Faites-moi donner sa chambre... S'il y a un mystère dans tout ceci, je veux le pénétrer”, repartit Pierre Rimblet, en arrachant la clef de la chambre des mains de l'hôtelier.

Mais celui-ci ayant prié Rimblet de ne point fermer à clef la porte de la chambre, afin, disait-il, qu'il pût aller à son secours. Pierre lui promit d'agir avec prudence. Et l'hôtelier, de son côté, résolut de veiller à la garde du marchand colporteur en restant dans la salle à manger.

Dès que Pierre Rimblet fut entré dans la chambre de la légende funèbre, il en fit le tour, une lampe à la main, fouilla les armoires et se félicita de ce que l'appartement avait un poêle et point de cheminée. Ensuite il regarda, en riant de sa pusillanimité, sous son lit, assez élevé du sol, et constata qu'il était seul dans son gîte.

Pierre avait eu à supporter les fatigues d'une journée de marche ; quelque habitué qu'il fût à une vie laborieuse, il en ressentait assez de lassitude pour apprécier les douceurs du sommeil ; il s'endormit donc en paix avec lui-même, car il avait l'habitude de faire, ainsi qu'il aimait à le dire, la prière du soldat, courte et bonne, avant de se mettre au lit, et bientôt, si l'hôtelier avait eu le courage d'écouter à travers les cloisons de la chambre de Pierre, il l'eût entendu ronfler.

Toutefois son sommeil fut entrecoupé par des rêves bizarres ; il lui arriva même de rouvrir les yeux en se demandant où il était ; mais le lourd appesantissement de ses paupières le fit retomber sur son chevet, en proie à une somnolence invincible. Le loquet qui fermait sa porte, puisqu'il avait évité de tourner la clef dans la serrure pour complaire à l'hôtelier, ne semblait-il pas fléchir sous une pression quelconque et s'abattre avec un sourd cliquetis ; et la porte, entre-bâillée, avait-elle roulé sur ses gonds en

rasant le pavé ? Pierre fit un demi-tour sur sa couche, se frotta les yeux et, n'y voyant goutte, se dit en se rendormant : Non, je n'ai rien entendu ! Cependant un brusque sursaut lui fit tinter l'oreille. Était-ce un gémissement qui s'était élevé du pied de son lit ?

— “ Qui va là ? ” dit-il au milieu d'un profond silence.

Puis il eut honte de sa fausse frayeur, et, bien décidé à prendre sans aucun souci le repos qui lui était nécessaire, il bâilla au grand large et se reprit à dormir plus profondément que jamais. Mais, cette fois, son sommeil fut troublé par un horrible cauchemar ; il crut sentir sur sa poitrine le poids d'un être d'une forme étrange qui l'étouffait sous les étreintes de ses bras et de ses pieds.

— “ Ouf ! ” dit-il. Et il sentit monter à son visage le souffle brûlant du monstre dont il entendait, d'assez près, les plaintes et les hurlements. Pierre s'était éveillé aussi complètement que le permettait l'affreuse suffocation qui paralysait ses membres, et il luttait avec la souffrance qui menaçait de lui enlever sa force physique et l'énergique volonté de vendre chèrement sa vie. En deux bonds qui lui coûtèrent les plus grands efforts, Pierre se dégagea des étreintes du monstre ; puis, saisissant son pistolet, il se mit en mesure de faire feu à la première attaque de l'ennemi nocturne. Un troisième hurlement répondit à son attitude agressive ; mais, cette fois, le hurlement sortait de dessous le lit. Pierre courut au briquet, qu'il avait posé sur le poêle ; deux coups frappés sur la pierre en firent jaillir une étincelle qui enflamma l'amadou contenu dans la boîte du briquet. Pierre alluma sa lampe et bondit vers la porte entr'ouverte de sa chambre, qu'il ferma d'un coup de pied. Se plaçant alors, son pistolet au poing, le dos contre la porte, il cria au revenant de se montrer.

A ce défi, que Pierre Rimblet prononça d'une voix de stentor, une plainte sourde et mal articulée répondit de dessous le lit, et il vit une tête noire illuminée de deux yeux rouges, s'avancer à son appel ; puis un corps velu, replié sur deux longues pattes, venir, toujours rampant, se redresser à ses pieds.

— “ Pitié du ciel ! ” criait derrière la porte de la chambre l'hôtelier, plus mort que vif ; mon pauvre Rimblet, je vous ai entendu crier ; êtes-vous encore de ce monde ?

— Consolez-vous, Michel, répliqua le colporteur sans ouvrir la porte, je n'ai point de mal. Le revenant l'a risquée belle... c'est un miracle qu'il n'ait pas reçu, à bout portant, la décharge de mon pistolet.

— Le revenant ! répétait l'hôtelier, hâve d'horreur, en s'enfuyant à toutes jambes.

— Le revenant que je vous amène, riposta Rimblet en ouvrant la porte de la chambre assez brusquement pour arrêter dans sa fuite

l'hôtelier glacé d'effroi. Ouvrez les yeux, Michel.

— Las ! je n'ose...

— C'est une histoire à mourir de rire... mais, je l'avoue, j'ai eu peur.

— Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que cette bête noire qui marche sur vos talons ? dit l'hôtelier, reculant en arrière.

— C'est un chien, mon pauvre Michel, le chien du défunt, assurément un animal fidèle à la mémoire de son maître, qui vient dans la chambre où ce dernier mourut, humer sa piste avec l'espoir de le retrouver vivant.

— Est-ce croyable ? fit l'hôtelier, bien qu'il reconnût l'animal tendant le museau pour le flairer. Terrible bête, répliqua-t-il, c'est donc toi qui as failli causer ma perte, me déshonorer, me ruiner ? O malheur ! et cela parce que, à la mort de ton maître, je t'ai pris à mon service, te donnant du pain, sans autre souci de ta conduite que de te tenir à la chaîne le jour pour te laisser rôder la nuit à la garde de la maison. Terrible bête ! ”

L'hôtelier, vraiment irrité, levait son bâton pour en frapper le chien humblement couché à ses pieds.

— “ Michel, ce chien est-il à vous, pour qu'il vous plaise l'assommer sans ma permission ? ” s'écria le colporteur en rappelant à lui le pauvre animal qui vint lui lécher la main. S'il vous a ruiné, je vous sauve. Quitte à quitte, ce chien sera respecté !

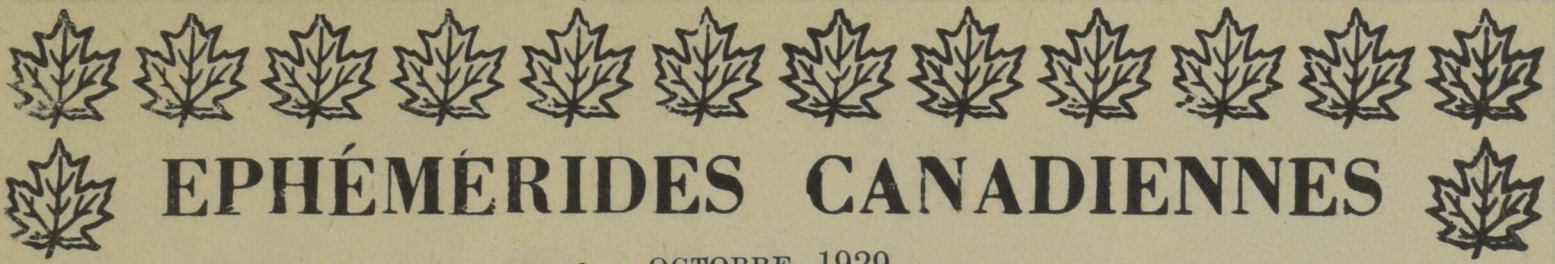
— Prenez-le, ce misérable dogue, et qu'il s'en aille à tous les diables !

— Non pas, s'il vous plaît, Michel ; l'histoire du revenant le rendra célèbre, et vous verrez accourir la foule dans votre hôtel par cela même qui l'en a fait fuir.

— Il y a du vrai dans vos paroles, mon cher Rimblet ; je serai bon maître, le chien aura la vie sauve, et nous verrons.”

Six mois après, Pierre Rimblet, de retour à l'*Hôtellerie du Chien-Revenant*, y trouva, comme aux plus beaux jours de la prospérité de cet établissement, une affluence considérable de muletiers et de voyageurs. Le chien, dont on voyait l'image peinte à l'huile sur une large enseigne suspendue à la porte d'honneur de l'hôtellerie, n'avait pas peu contribué à ce réveil de la fortune ; son aventure ayant fait de par le monde assez de chemin pour exciter et satisfaire la curiosité publique.

— “ Soyez le bienvenu ! Rimblet, ” cria l'hôtelier au marchand dauphinois à son entrée dans la cour de l'Hôtel. Grand merci, Rimblet, votre prédiction s'est réalisée : j'ai des clients, j'ai du travail à en perdre la tête... Ah ! mon brave ami, venez chez moi, vous y serez traité en roi... et sans payer votre écot ! ”



# EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

— OCTOBRE 1929 —

1 — Le chemin de fer Canadien National commence aujourd'hui l'exploitation des chemins de fer de la Gaspésie qu'il a acquis récemment au prix de \$3,500,000. De ce fait, 202 nouveaux milles s'ajoutent au grand réseau ferroviaire de l'Etat.

2 — M. R.-A. Benoît, secrétaire particulier de l'hon. M. Taschereau, premier-ministre de la province de Québec, est nommé greffier du Conseil Législatif, succédant à feu M. Robert Campbell. Le successeur de M. Benoît est M. Frédéric Hecker, avocat, neveu de l'hon. Premier ministre.

4 — M. Andrew Philips, député de Huntingdon à la Législature de Québec, décède à Ottawa des suites des blessures reçues dans un accident d'automobile.

— La presse parle de plus en plus de la fondation prochaine d'un journal conservateur à Québec.

— Au presbytère de la paroisse St-Pierre de Montréal, décède subitement le R. P. Alfred Turgeon, O. M. I., à l'âge de 49 ans. Le défunt était le fils de feu Zotique Turgeon, de Québec.

6 — S. Em le Cardinal Rouleau bénit les deux nouvelles ailes qui viennent d'être ajou-

tées à la Crèche Saint-Vincent de Paul de Québec. La nouvelle crèche, qui comprendra aussi l'ancienne Maternité de la rue Couillard, pourra abriter 652 enfants abandonnés.

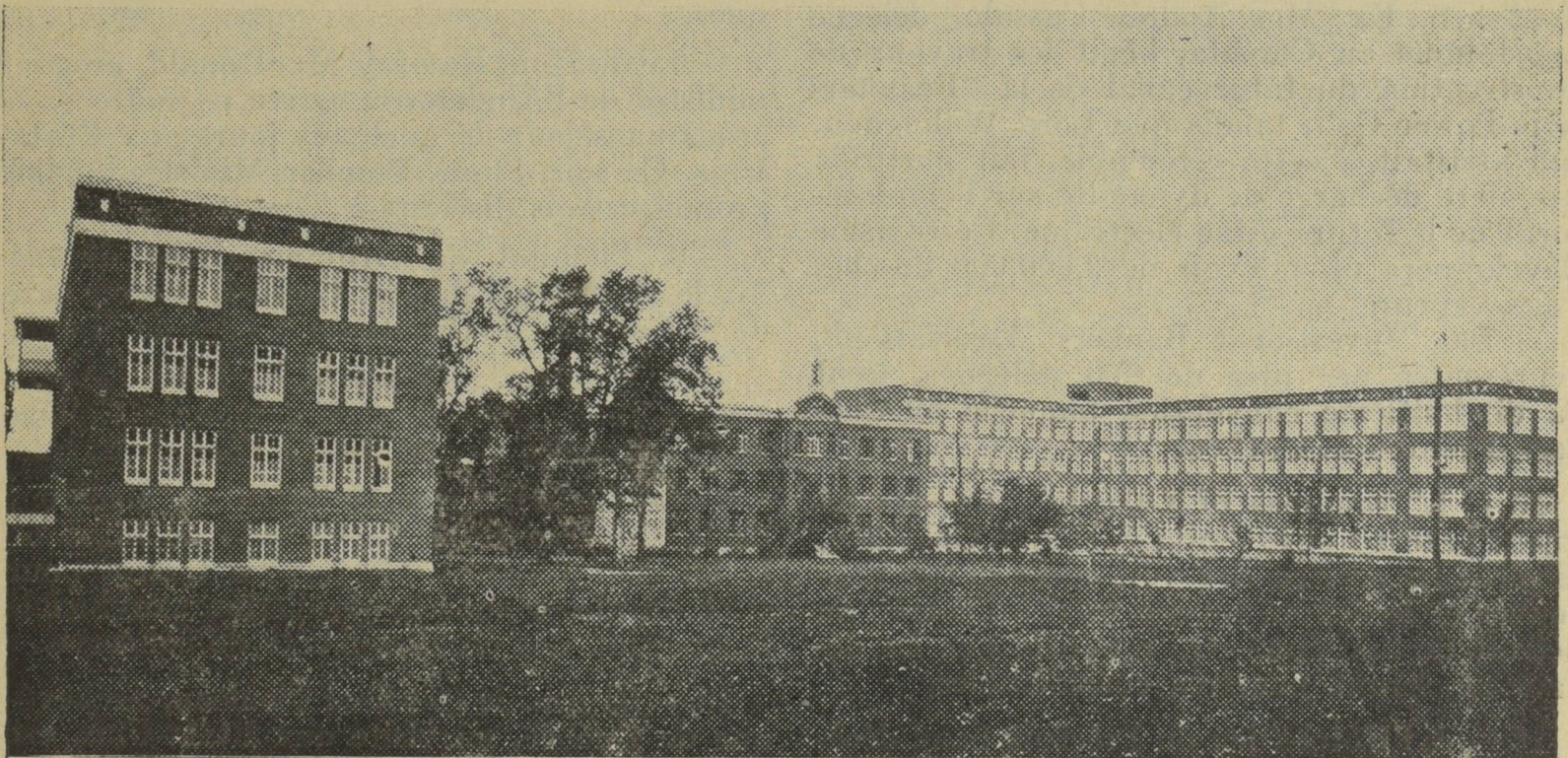
— Le grand festival aéronautique organisé par le "Light Airplane Club" de Montréal réunit plus de 40,000 personnes à l'aéroport de St-Hubert.

8 — La Compagnie de la Traverse de Lévis décide de faire construire en Angleterre ses nouveaux bateaux traversiers d'hiver. Il y avait une différence de \$55,000 entre la soumission de "McKie & Baxter", de Glasgow, et celle de la "Davie Shipbuilding" de Lauzon, la plus basse soumission canadienne.

— Le Conseil de Ville de Québec décide de construire un réservoir d'une capacité de 30,000,000 de gallons, qui sera placé sur les hauteurs de notre ville quelque part sur les Plaines d'Abraham.

9 — Aujourd'hui et demain ont lieu à Kingston de grandes fêtes à l'occasion de l'installation de S. G. Mgr O'Brien, le nouveau coadjuteur de S. G. Mgr Spratt.

— Aujourd'hui s'ouvre à Montréal une exposition de bestiaux organisée par les ministères



VUE DE LA CRÈCHE ST-VINCENT DE PAUL, CHEMIN STE-FOY, QUÉBEC.



## LES FÊTES DE VALLEYFIELD.

On remarque de gauche à droite, S. G. Mgr Langlois, Lord Willingdon, Lady Willingdon, S. Ex. Mgr Cassulo, délégué apostolique du Canada.

de l'Agriculture d'Ottawa et de Québec. Plus de 5,000 moutons y sont exposés.

10 — Aujourd'hui se tient à Québec la "Journée des Oeuvres" de l'Action Sociale Catholique". Hier soir, en la salle des Promotions de l'Université Laval, à la séance d'ouverture de cette "journée", S. Em. le Cardinal Rouleau donne une magistrale conférence sur S. S. Pie XI.

12 — S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada, bénit les travaux de construction du futur canal de la "Beauharnois Power Co", tandis que Lord Willingdon, qui assistait à cette cérémonie, fait partir la première décharge de dynamite sur l'emplacement de la future usine électrique. Cette usine développera un pouvoir de 2,000,000 de chevaux-vapeur.

— La "Investment Bankers Association", représentée par près de 900 délégués, tient sa dix-huitième convention annuelle au Château-Frontenac, Québec.

13 — L'"Empress of Canada", un des luxueux bateaux de la Cie du Pacifique Canadien, affectés au service des voyageurs entre Vancouver et le Japon, touche fond à l'entrée du détroit de San Juan. On rapporte que les dégâts ne seront pas très considérables.

15 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang décède M. le chanoine V.-A. Huard, directeur du *Naturaliste Canadien*, à l'âge de 76 ans et 8

mois. Le défunt passa 26 ans au Séminaire de Chicoutimi, dont il fut supérieur quelques années. Il passa le reste de sa vie à Québec, où il fut directeur de la *Semaine religieuse* pendant douze ans. En 1894 il ressuscita le *Naturaliste Canadien*, fondé par feu l'abbé Provancher, et il le dirigea jusqu'à sa mort. Feu M. le chanoine Huard était un écrivain à la plume facile et spirituelle, et un entomologiste averti, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.

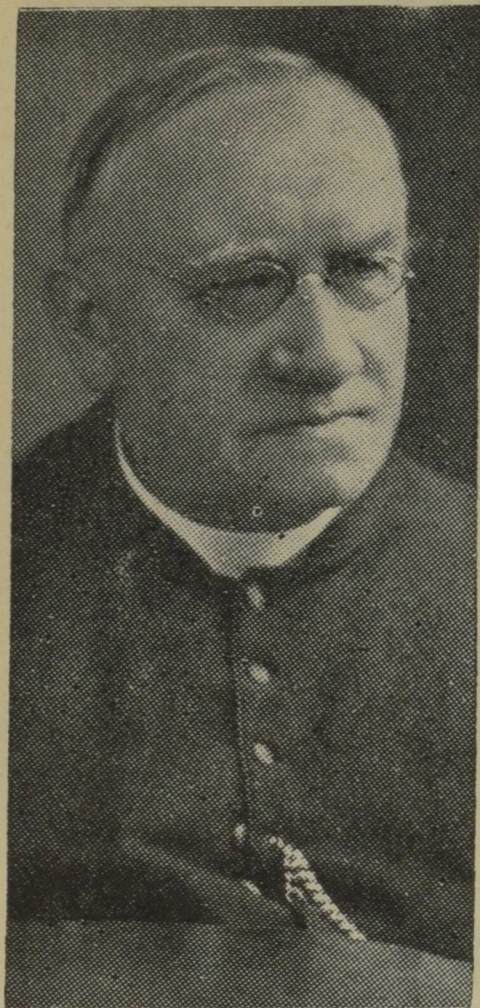
— Le T. Hon. Ramsay MacDonald, premier ministre de l'Angleterre, arrive en notre pays après un séjour de quelques jours aux Etats-Unis. Ce soir, l'hon. Premier Ministre anglais prononce trois discours à Toronto.

— A l'hôpital de Drummondville décède M. le chanoine Edmond Grenier, ancien curé de St-Germain de Grantham, à l'âge de 81 ans.

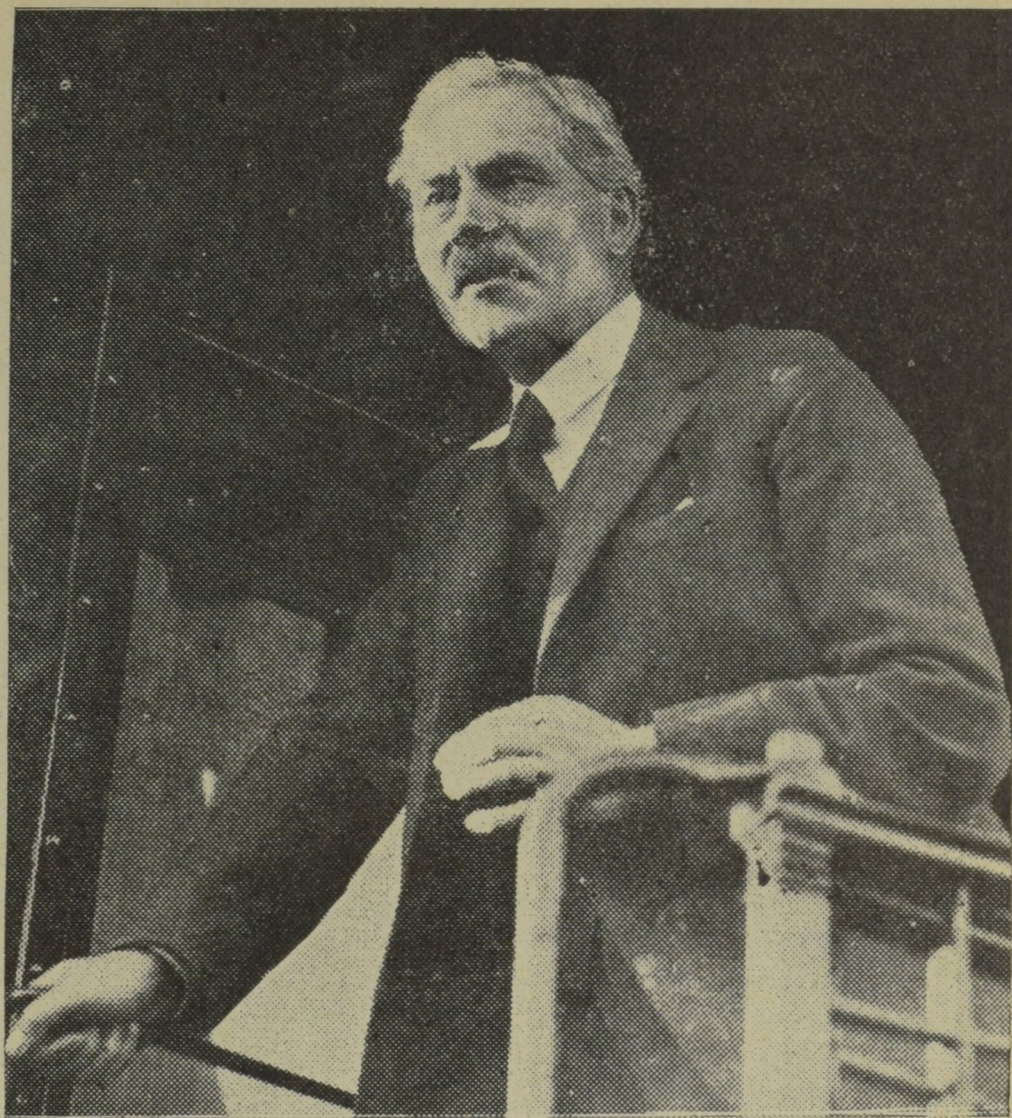
— A Montréal, décède le R. Père Jacques Dugas, S. J., professeur de dogme au Collège de l'Immaculée Conception, à l'âge de 63 ans.

— Le Conseil Privé confirme un jugement de la Cour suprême du Canada au sujet de la loi des pêcheries. Ce jugement aura pour effet de placer sous la juridiction provinciale la question des établissements de conserve.

16 — S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, en visite aux Etats-Unis, est l'hôte de S. Em. le Cardinal O'Connell, archevêque de Boston.



FEU MGR V.-A. HUARD.



LE T. HON. RAMSAY MACDONALD AU CANADA.

— On mande d'Edmonton que S. G. Mgr O'Leary, archevêque de ce diocèse, vient d'ordonner la recherche des écrits de Mgr Grandin, O.M.I., premier évêque de St-Albert, en vue de sa béatification. Mgr Grandin est décédé en 1902 en odeur de sainteté.

— Le Conseil d'Agriculture vient d'être complètement réorganisé par l'hon. M. Peron. Le nouveau bureau de direction de ce Conseil se compose comme suit :

M. Ovide Loiselle, de St-Marc de Verchères ; M. David Roy, de St-Michel de Bellechasse ; M. Emile Gagnon, de Chambord ; M. J.-P. Desmarais, horticulteur d'Hébertville ; M. Jos Picard, industriel de Québec ; M. J.-A. MacDonald, de Valleyfield, et M. Beaudry-Leman, gérant général de la Banque Canadienne Nationale.

— S. G. Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi, reçoit aujourd'hui même un bref apostolique élevant feu le chanoine V.-A. Huard, ancien supérieur du Séminaire de son diocèse, à la dignité de prélat de la maison du Pape. Ce bref est du 30 septembre 1929.

18 — Le T. Hon Ramsay MacDonald, premier ministre de l'Angleterre, prête serment comme membre du Conseil privé du Canada, à Rideau Hall, demeure du gouverneur général.

— On apprend au Canada la mort de M. le Chanoine Léon Lebel, arrivée en France. Le défunt, qui était âgé de 68 ans et français d'origine, avait été professeur à l'Université d'Ottawa, pendant deux ans, et pendant un an professeur de littérature latine à l'école normale supérieure de l'Université Laval de Québec. Il était repassé en France en 1921.

20 — L'Association de la Jeunesse Catholique de la région d'Ottawa tient dans la Capitale fédérale son premier congrès régional. On y remarque la présence de S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, Délégué apostolique du Canada, et celle de S. G. Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa.

22 — L'Aviateur américain Diteman part seul de Terre-Neuve pour faire la traversée de l'Atlantique et se rendre en Angleterre.

23 — On est sans nouvelle de l'aviateur Diteman et on le considère comme perdu quelque part sur l'océan.

— Le traversier de wagons "Milwaukee", appartenant au "Grand Tronc", coule dans le Lac Michigan et on croit que des 52 personnes qui composaient l'équipage, personne n'a pu être sauvé.

— Le T. H. Ramsay MacDonald, premier



S. G. MGR O.-E. MATHIEU, ARCHEVÊQUE DE REGINA, EN ORAISON.

Cette remarquable photographie a été prise par M. l'abbé Maillard en l'église de Gravelbourg.

ministre de l'Angleterre est en visite dans la région du Lac St-Jean, où les Anglais ont de gros intérêts financiers.

24 — L'hon. Ramsay MacDonald arrive à Québec, d'où il s'embarquera demain soir pour retourner en son pays.

26 — A l'Hôpital de Régina décède Sa Grandeur Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de ce diocèse, à l'âge de 75 ans et 10 mois. Mgr Mathieu était malade depuis près de deux ans. C'est une des grandes figures de notre épiscopat qui disparaît par le décès de Mgr l'Archevêque de Régina.

— A Moose Jaw, Saschatchewan, décède M. l'abbé Eugène Miller, prêtre du diocèse de Québec, à l'âge de 46 ans.

— A Québec décède subitement M. le Dr G.-E. Martineau, surintendant médical de la station de la Grosse Ile, à l'âge de 62 ans.

— M. Roch Pinard, ancien élève du Collège de Joliette, sort vainqueur du concours oratoire international qui a eu lieu aujourd'hui même

à Washington. Cette victoire donne à M. Pinard le droit à un voyage autour du monde.

28 — M. J.-C.-Avila Turcotte, candidat libéral officiel, est élu par une forte majorité contre ses deux adversaires, dans l'élection complémentaire de Richelieu.

— Au Château-Frontenac de Québec, s'ouvre le salon de radio, organisé par l'Evénement.

29 — A la suite d'une panique à la Bourse de New-York, la Bourse de Montréal s'affole à son tour, et plusieurs Canadiens voient sombrer toute leur fortune. Les pertes sur le marché américain sont de \$25,000,000,000.

— M. l'abbé Joseph-Odilon Forest, curé de St-Cuthbert, décède subitement à l'âge de 69 ans.

— Mgr Zéphirin Marois, vicaire-général de Régina, est nommé administrateur du diocèse, pendant la vacance du siège.

30 — L'hon J.-L. Perron, ministre de l'Agriculture, donne sa démission comme conseil-

ler législatif, pour entrer dans la politique active. Il se présentera dans le comté de Montcalm, dont le député, M. J.-F. Daniel, est nommé au Conseil Législatif.

— Aux élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui en Ontario, l'hon M. H.-G. Furguson, premier ministre, revient au pouvoir avec une forte majorité. Les derniers rapports donnent 90 députés conservateurs élus, au nombre desquels se trouvent neuf Canadiens-français.

## Le supplice d'une Iroquoise chrétienne en 1646

**V**OUS serez bien aise d'apprendre aussi ce qui est arrivé à une chrétienne iroquoise de notre mission du Sault nommée Marguerite, qui a été prise et brûlée au pays des Iroquois où elle a été amenée avec son petit enfant d'un an. D'abord, on la dépouilla de plusieurs doigts et on lui fit des incisions par tout le corps, sans jamais se plaindre. Celui qui était présent à ce spectacle raconte qu'ayant été ensuite toute couverte de sang conduite en une cabane où l'on devait exercer sur son corps de nouveaux tourments, elle y trouva une femme française à qui les Iroquois avaient donné la vie, qui s'étant approché de cette captive l'exhorta de souffrir patiemment les maux qu'on lui faisait endurer et de les offrir à Dieu ; elle répondit qu'elle avait depuis longtemps demandé à Dieu d'être maltraitée en cette vie pour expier ses péchés, et pour être plus semblable à Jésus-Christ. Un Français captif survint qui lui donna un peu d'étoffe pour se couvrir, et l'encouragea dans la conjoncture présente de finir ses jours en véritable chrétienne et de penser souvent au Ciel tandis qu'on la brûlerait à petit feu.

Aussitôt qu'elle fut au poteau où l'on l'allait attacher, elle se mit à genoux, et pria Dieu tout haut pour ses ennemis, et puis s'étant levée elle fut attachée au poteau où pendant qu'on lui appliquait les fers ardents, elle ne cessait point de prier et d'invoquer le Ciel, tantôt s'adressant à Dieu tantôt à la Sainte Vierge et tantôt exhortant ses compatriotes iroquois d'embrasser la foi. Après qu'elle fut brûlée par tout le corps, on lui enleva la peau de la tête et on la délia ; au lieu de courir ça et là comme il arrive aux captifs qu'on brûle elle s'agenouilla encore au pied de son poteau, où, tandis qu'elle continuait sa prière, ses bourreaux lui donnèrent plusieurs coups de levier et de pierre sur la

tête pour la faire finir mais en vain : ce qui fit dire aux spectateurs par dérisions qu'on ne pouvait faire mourir les chrétiens et qu'ils étaient des esprits. L'un d'eux s'étant avancé avec une bayonnette l'en frappa au bas de l'estomac, disant : je la ferai bien mourir, mais lui et les assistants furent bien surpris de la voir rompue sans avoir pu la blesser. Cette pauvre victime recommença tout de nouveau ses prières, se recommandant en cet état à Dieu dont elle implorait la miséricorde et le pardon de ses péchés avec des paroles qui attendrèrent quelques-uns des assistants. On lui déchargea ensuite quantité de coups de gros bâtons sur la tête pour l'achever mais inutilement, ce qui leur fit amasser quantité de bois dont ils la couvrirent entièrement et lui firent finir son martyre par le feu.

Trois jours après la mort de la mère, son petit enfant fut abandonné par celle à qui on l'avait donné, pensant qu'elle l'adopterait pour son fils mais la difficulté qu'elle vit bien qu'elle aurait de l'élever la fit résoudre de le faire porter auprès d'un feu pour y être brûlé. Personne n'eut assez de barbarie pour le brûler, mais voyant qu'il appelait incessamment sa mère, lui tendant les bras comme s'il l'eut vue et qu'il l'eut appelé pour le venir quérir, on lui cassa la tête sur l'heure. Les chrétiens que nos missionnaires avaient autrefois instruits en la religion chrétienne dans ce pays ennemi dirent que cette bonne femme chrétienne, qui avait été brûlée, avait obtenu de Dieu la mort de son fils dont l'âme s'envola avec sa mère dans le ciel, de peur que s'il eut vécu plus longtemps, il ne fut devenu méchant parmi les infidèles (*Relation des Jésuites, 1646*).

(*Le Bull. des Rech. Hist.*)

### LE CHARME DES NOMBRES

Une nuit, un médecin de quartier fut réveillé par un tapage épouvantable à sa porte. C'était une dame éplorée qui venait solliciter une consultation immédiate pour son mari qui souffrait horriblement.

Quoique très fatigué et déjà âgé, le docteur se leva, s'habilla en hâte et accourut auprès du malade avec lequel il manifesta le désir de rester seul.

Selon l'usage, il dit au malade, en collant son oreille à sa poitrine :

— Comptez à haute voix jusqu'à ce que je vous arrête...

Au bout d'un quart d'heure, l'épouse, inquiète, n'entendant pas de bruit entr'ouvrit la porte.

Le médecin s'était endormi sur son malade, et celui-ci continuait imperturbablement à compter :

— 970... 971... 972...



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



## LA MACHINE HUMAINE

### LA MALARIATHÉRAPIE

UNE MÉTHODE NOUVELLE POUR GUÉRIR  
CERTAINES PARALYSIES

**L**A malariathérapie ; voilà bien un grand mot à jeter à la tête de mes fidèles lecteurs ; examinons-le un peu, il paraîtra moins prétentieux.

En médecine, il est d'usage d'ajouter les trois syllabes thérapie aux noms des divers moyens employés pour guérir ; elles sont apparentées au mot thérapeutique, qui est cette partie de la médecine où l'on s'occupe non pas de chercher comment le corps humain est fait ou comment fonctionnent ses organes, non pas des signes qui permettent de distinguer une maladie d'une autre, mais des moyens de guérir telle ou telle maladie.

Ainsi, depuis quelques années, l'électricité est très à la mode contre certaines maladies ; on appelle ce moyen de traitement l'*électrothérapie*. On utilise aussi beaucoup le sérum de certains animaux surtout contre les maladies infectieuses, comme la diphtérie, par exemple ; on appelle cette méthode la *sérothérapie*.

Et si l'on parle aujourd'hui de *malariathérapie*, c'est qu'il existe une maladie qui a nom malaria, et que l'on utilise le sang des malades qui en sont atteints pour guérir une affection jusqu'ici aussi rebelle que grave, et qu'on appelle la paralysie générale.

Sans doute, le remède n'est pas infaillible, — il n'y a pas de remède infaillible, — mais lorsque dans une maladie qui conduisait, fatalement à la mort ses victimes, on réussit par une méthode nouvelle, à en ramener vingt ou vingt-cinq pour cent à la santé, il y a lieu de s'occuper de cette méthode.

\* \* \*

La paralysie générale est une maladie qui fait très souvent suite à la vérole, ou syphilis dont

notre génération, hélas ! est bien fréquemment atteinte. Or, après les travaux d'un médecin viennois, du nom de Wagner von Jauregg, — auquel on vient d'attribuer le prix Nobel, — les autorités médicales les plus sérieuses admettent que le sang provenant d'un malade atteint de la malaria — qu'on appelle chez nous la fièvre tremblante, — peut fréquemment guérir, et très souvent améliorer les malades atteints de paralysie générale.

La méthode consiste à enlever de deux à quatre centimètres cubes du sang d'une veine d'un sujet atteint d'une fièvre tierce bénigne (que le sujet soit dans un accès fébrile ou non) et à les injecter sous la peau à un paralytique général. Dans la semaine d'ordinaire, ce dernier présentera des accès types de malaria. On le laisse en avoir dix ou douze, après quoi on guérit la malaria par la méthode employée depuis longtemps, c'est-à-dire en donnant la quinine à dose d'un gramme (quinze grains) pendant trois jours de suite, puis pendant quinze jours à dose de cinq centigrammes. Jamais la malaria ne persiste. Elle disparaît invariablement après les premières doses de quinine.

\* \* \*

En 1922 le professeur Jauregg a publié ses premières statistiques. Elles accusaient, pour deux cents cas traités, une amélioration tellement sensible chez cinquante malades, qu'ils avaient pu reprendre la vie normale. Des statistiques plus récentes ont porté le nombre des rémissions complètes à 31,9 pour cent, et des rémissions incomplètes à 10,4 pour cent. Comme on le voit, les résultats sont encourageants, et selon toute probabilité, iront en s'améliorant.

Comme pour les autres méthodes, la malariathérapie réussit d'autant mieux qu'elle est



appliquée plus près du début de la maladie. Ses bons résultats s'étendent aussi au tabes (autre genre de paralysie).

\* \* \*

Une précaution essentielle à prendre est de bien choisir le microbe à employer.

Ce n'est pas toujours le même qui cause la malaria. Il y a le *plasmodium vivax*, le *quartanum*, le *falciparum*, le *præcox*. Le *vivax* seul doit être employé. Et comme l'idéal est que le donneur de sang soit tout près du malade à traiter, dans la même chambre si possible, il s'en suit que la malariathérapie, pour produire de bons effets, doit se pratiquer dans des établissements spéciaux où donneurs et receveurs peuvent être reçus, et où existent des laboratoires où il soit possible de s'assurer que l'on s'adresse bien au *plasmodium vivax*, et non à ses dangereux cousins, les *plasmodiums quartanum*, *falciparum* ou *præcox*.

LE VIEUX DOCTEUR.

## AUDITOIRE

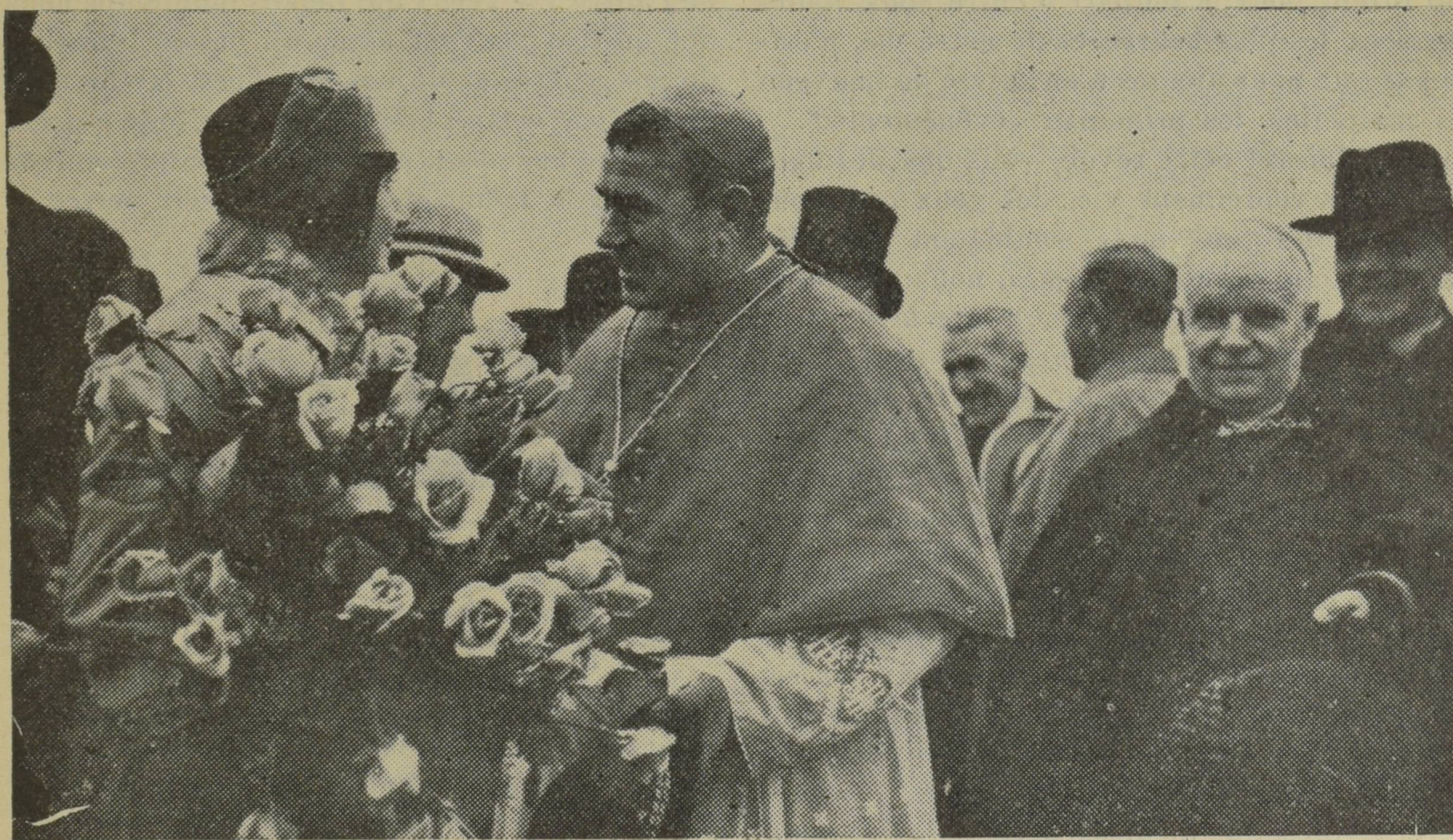
Un conférencier, un jour, très modestement, racontait cette aventure qu'il affirmait authentique :

— ..J'étais alors, disait-il, en tournée de conférences... C'était à la fin du siècle dernier, vers 1890. Je parlais de la musique de Wagner, alors beaucoup moins connue qu'aujourd'hui... Or, un soir, à Marseille, tout en développant de mon mieux les finesses de mon exode, je crus m'apercevoir, malgré ma myopie, qu'il n'y avait pas grand monde dans la salle. Je regardai avec plus d'attention et je constatai que mon auditoire se réduisait à un seul spectateur qui se carrait au beau milieu du premier rang des fauteuils.

Alors je me penchai par-dessus mon verre d'eau sucrée et lui dis poliment :

— Écoutez, monsieur, puisque nous sommes seuls, je crains d'abuser de vos loisirs. Si nous allions plutôt prendre un verre à quelque terrasse.

— Oh ! monsieur, me répondit mon auditeur avec le plus bel "assent" de la rue Saint-Ferréol, ne vous en faites pas pour moi ! Vous pouvez causer comme ça jusqu'à minuit !... Je suis le cocher qui vous a amené... Alors, vous comprenez, mon temps, à moi, il est toujours payé.



LES FÊTES DE VALLEYFIELD : S. Ex. Mgr Cassulo et Lady Willingdon.



## *Tout le passé...*

La nature, par la Volonté du Créateur, se plaît à dérouler sous nos yeux, maints tableaux où la Beauté s'unissant à la variété des multiples coloris ne cesse de nous charmer.

Aux flocons neigeux et aux giboulées hivernales, succèdent les splendeurs et les joies de la résurrection printanière; les midis ensoleillés prometteurs des moissons futures sont suivis de déclinis hâtifs, preludes des jours nuageux et des jonchées de feuilles multicolores de l'automne.

En cette saison dernière où la nature semble se recueillir, il nous est presque impossible de ne pas faire un retour vers le Passé de notre enfance et de notre jeunesse. Ces années qui furent pour la plupart d'entre nous, amies lectrices, les plus heureuses de notre vie, n'est-ce pas que nous aimons à en suivre de nouveau les péripéties, les principaux événements?... Puis en faisant cette revue, voilà que des figures chères reprennent vie, des yeux que nous avons aimés, qui nous semblaient les plus beaux et que la mort a fermés, nous regardent de nouveau et nous redisent toute la douceur et la tendresse qu'ils ont eues pour nous. Nous revoyons ceux qui nous ont quittés, aux lieux accoutumés, là où nous les avons vus toujours. Leurs traits peut-être un peu effacés par les ans et l'oubli inévitables se refont peu à peu; des détails nous reviennent à la mémoire, nous sommes comme des spectateurs qui verraient sur la scène se dérouler tout le Passé. Nous revoyons des êtres chers dont le souvenir est encore vivace dans notre âme, nous voyons aussi des indifférents, des voisins, d'anciennes connaissances, des parents éloignés et cette rêverie, presque inconsciente, nous conduit jusqu'à l'au-delà où sont ceux qui nous ont quittés.

Ne laissons pas passer ces quelques moments de Souvenirs et de retour vers le Passé, sans adresser au Ciel une prière fervente pour le repos de ceux qui nous furent chers et dont la disparition fut pour nous si cruelle.

Eux, ne nous oublient pas et peut-être n'attendent-ils que ce souvenir pieux pour jouir enfin du bonheur dont nous ne voudrions pas les avoir privés.

L'Eglise d'ailleurs en Mère incomparablement bonne, ne s'occupe-t-elle pas de nous rappeler le souvenir de nos morts?... Ne demeurons pas inactives et rêveuses en face d'un devoir impérieux. Que ceux que nous pleurons trouvent en nous une grande sollicitude, une attention constante pour le bonheur de leur âme. Qu'une ardente charité chrétienne nous anime car nul ne nous dévoilera les mystères de l'autre Vie; ceux qui depuis longtemps nous ont quittés peuvent avoir un besoin immense de nos prières et de nos sacrifices. Ne leur refusons pas cette obole afin qu'un jour qui est peut-être beaucoup plus rapproché que nous le croyons, la même mesure nous soit versée.

Jeanne Le FRANC.

## **BOITE AUX LETTRES**

ANTOINETTE.—Quand vous lirez ces lignes vous aurez reçu depuis longtemps ce que vous m'avez demandé et votre collection sera ainsi complète.

Vous voulez savoir mon idée et la voici : on porte le mal en soi, je puis voir le même spectacle que mon voisin et nos impressions seront toutes différentes. Celui qui est méchant par nature ou par l'habitude du mal, ne trouve rien d'admirable dans la vertu; au contraire, les vertueux sont pour lui des fieffés hypocrites ou des lâches... ou que sais-je?...

Soyez ce que vous avez toujours été : une grande chrétienne et l'orage passera comme tous les orages. Vous en sortirez meilleure, plus forte et votre expérience se sera enrichie d'un spécimen que vous n'aviez pas désiré. certes... mais qui est venu tout de même à son heure pour vous prouver une fois de plus qu'il n'y a rien de stable en ce monde, ni l'amitié ni la confiance ni les plus belles vertus dont nous orons si volontiers le cœur de ceux qui nous trahissent sans cesse.

GRILLON.—Vos petits billets bleus sont toujours les bienvenus, ils peuvent se multiplier "ad libitum", ils seront toujours lus avec plaisir. Je ne doute pas de votre sincérité encore moins de votre constance et avec vous je regrette que l'*Apôtre* ne soit pas bi-mensuelle... votre éloquence persuasive aurait peut-être raison des raisons de l'administration, mais j'en doute fort...

On n'est sûrement pas ici-bas uniquement pour jouir de la vie... il faut au contraire lutter sans cesse et soyez certaine que chaque épreuve est proportionnée à nos forces respectives, voyez comme les vôtres doivent être grandes... Je ne vous oublie pas et je demande au Ciel sa protection toute spéciale pour vous. Je penserai à vous comme vous le désirez.

FRAGILE.—Votre "Protégée" a été remise à la Direction de la revue. Nul doute qu'elle aura les honneurs de la publication.

Votre billet m'est précieux et je vous trouve bien gentille de m'arriver ainsi par un matin brumeux, mettre un peu de poésie et de joie dans toutes ces tristesses qui nous entourent. Votre "Fragilité" qui vous est chère peut donc être utile à quelque chose puisqu'elle peut faire un peu de bien; n'est-ce pas là l'Idéal des belles âmes oubliées d'elles-mêmes et de tout ce qui ne les touche pas?

A bientôt?... petite Fragile.

Jeanne Le FRANC.

## HISTOIRES JUIVES

— Dis donc, Salomon, tu ne sais pas ce qu'il vient d'arriver à ce pauvre Israël ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Eh bien ! il est devenu subitement fou.

— Et qu'est-ce qui l'a rendu fou ?

— La semaine dernière, il a perdu de grosses sommes à la Bourse, si bien qu'il avait une différence de plus de 300.000 piastres à payer... C'est ça qui lui a tourné la tête...

— Ah!... Alors, il a payé les 300.000 piastres.

— Oh ! tout de même, il n'est pas encore fou à ce point-là.

## Un ange du ciel à sa mère sur la terre

Ma mère !!! pour ton cœur elles furent cruelles  
Les heures du dernier adieu...

Mais sais-tu bien qu'alors avec de grandes ailes  
J'ai pris mon vol vers le bon Dieu.

J'ai vu les chérubins sous de riches bannières  
Accourir pour me recevoir ;

J'ai reçu les baisers de mes beaux petits frères,  
O maman, qu'il sont beaux à voir.

Ils ont mis sur ma tête une belle couronne

De roses qui ne meurent pas,

Oh ! que ne peux-tu voir l'éclat qui m'environne !

Un jour, maman, tu le verras...

Une brillante Dame, au front plein de noblesse,  
Bien bonne et douce comme toi,

Me prenant dans ses bras, m'a dit avec tendresse :

"Tu seras mon enfant à moi.

"Ta mère de là-bas tout en pleurs, se désole

"De ne plus voir son chérubin.

"Mais j'ai le secret d'un baume qui console,

"Et j'adoucirai son chagrin."

Maman, tu souffres bien, mais ta douleur amère

Est précieuse au Roi des rois ;

Lui-même, tu le sais, il avait une mère

Qui pleurait au pied de sa croix.

Et puis, tu ne sais pas ! un ange plein de charmes

Dans une riche coupe d'or

Recueille avec respect chacune de tes larmes,

Et Dieu les met dans son trésor.

On aime dans le Ciel bien mieux que sur la terre :

Tous les jours plus de mille fois.

Je pense avec bonheur à ma petite mère,

Et je l'aime plus qu'autrefois...

Oui, je t'aime bien fort, toi, et puis mes bons frères,

Ainsi que la bonne maman,

Des noms qu'auprès de Dieu je veux dans ma prière

Unir toujours étroitement.

Mes frères m'ont appris à chanter les louanges

Et la beauté de l'Éternel ;

Puis j'ai fait connaissance avec les petits anges,

Et nous jouons aux jeux du ciel.

Dans les prés émaillés toujours de fleurs nouvelles

Nous prenons nos ébats joyeux,

Et moi, parmi ces fleurs, je choisis les plus belles

Pour toi, quand tu viendras aux cieux.

Je veux l'un de ces jours demander une grâce

Au bon Jésus qui m'aime bien,

C'est d'aller près de toi tenir l'heureuse place

De ton bon ange gardien.

Invisible à tes yeux, je te ferai connaître

La présence de ton enfant,

Car durant ton sommeil je viendrai t'apparaître

Dans un doux rêve bien souvent.

Maman, sèche tes pleurs... dans la région sainte

Nous serons tous unis un jour ;

Heureuse à tout jamais, tu n'auras plus la crainte

Qu'on m'enlève à ton amour.

# La protégée du monastère

Au dehors, la neige s'avalanche !...

Elle entre par la croisée ouverte qui ne peut se refermer sous le vent rageur. La nappe blanche semble vouloir couvrir comme dans un linceul, le cadavre qui gît sur un grabat ! La misère noire, la glace du logis sans feu, fait une victime... la mère mourante vient d'agoniser étreignant les trois orphelins ; orphelins, deux fois !

Ernest, l'aîné, a cinq ans ; le blond Camil n'en a que trois, et la fillette compte à peine ses deux années. Bébé Louise pleure... l'aîné effrayé se sauve à travers bois ; la mère veille, du ciel où elle est, sur l'enfant qui s'égare dans la nuit... Les personnes venues en aide jamais ne devinèrent cette disparition, étant étrangères aux citoyens de la mansarde... Le petit exilé fut recueilli au jour alors qu'il se mourait dans la neige et le froid ; pauvre oisillon, petit abandonné de la mort... l'âme maternelle te suit ! Toute trace il perdit du frère et de la sœur, mais Dieu n'abandonne pas les petits êtres de son paradis, les oiseaux !

Le protecteur du logis noir est bien frêle encore, mais de par cette force virile innée en lui, il console la petite sœur ; ses cris cependant éveillent les voisins ; la voix d'un ange émeut la voûte nocturne ! Accourt à la chaumière endeuillée si tristement, une personne qui se rencontre à une vieille dame déjà toute occupée à la dernière toilette ; la morte desserre son étreinte glaciale et ses mains croisées sur sa poitrine semblent encore retenir les enfants perdus dans la vie... Une d'elle s'empare de la plus jeune, elle la joindra à la couronne sienne, sentant qu'elle l'aimera doublement sous le malheur qui frappe son berceau. La bonne aïeule secourable prend le petiot et l'amène à son foyer ; elle réchauffe le petit être frileux, et dès demain elle le portera à son unique fille, mariée depuis longtemps ; comme elle sera heureuse d'accepter le garçonnet, n'ayant jamais eu le bonheur de la maternité ! Le frère et la sœur sont donc accueillis en des toits hospitaliers ; ils grandissent tous deux, croyant à l'amour maternel sous les soins vigilants qu'ils reçoivent.

Camil a aujourd'hui dix ans, il fréquente l'école et souventes fois, à la vue des petits compagnons heureux il se sent envahi d'une tristesse ; il envie ceux là qui ont petits frères et sœurs, il s'ennuie d'être seul ! Les parents d'adoption laissent ignorer à l'enfant qu'ils aiment sa naissance ou plutôt son deuil, voulant lui épargner le chagrin de cette séparation.

La fillette fête aujourd'hui sa première communion ; elle apprend que Dieu veille sur les oiselets de la terre ; elle apprend que s'Il éprouve, Il aime en retour, et fortifie du pain des Forts, qui est Son cœur. Bientôt, elle atteint sa quinzième année ; le repas tout blanc, les fleurs sont pour elle ; elle sent son cœur s'éveiller à l'espoir, à la vie ! La trouvera-t-elle toujours aussi belle ?... Entourée de quatre petits bambins, de trois sœurs elle est heureuse, et bénit le Ciel qui lui a tout donné !

De nouveaux locataires habitent la maison voisine, à quelques arpents ; la jeune fille entrevit un jour le grand jeune homme ; sa figure l'attire et son cœur plus encore : sous peu, de fréquents "rendez-vous" se signalent aux soirs poétiques, et l'âme de la belle Louise s'en va vers l'ami de sa vie !

La solitude qui trouble le cœur amoureux, entre en son existence ; elle ne peut définir ce qui se passe en elle... est-ce l'amour ?... elle est perplexe, et son âme se partage entre l'inquiétude et le vide affolant !

Pauvre cœur déjà endolori, sois vaillant en songeant à demain !...

Une maladie ingrate a fait ses traces physiques sur le corps de l'enfant ; frêle, amaigrie, infirme par les souffrances, elle se voit rejeter des siens, et son âme sensible qui les aime profondément, en souffre davantage, qu'elle a

besoin d'une affection doublée : "Pourquoi maman, disait-elle en pleurant, ne m'aimez-vous plus ?..." "Et le silence qui explique tout, est sa réponse ! O certitude douloureuse qui aggrave l'infirmité !..."

"Ne suis-je pas assez malheureuse de cette épreuve, sans la plus forte de perdre votre amour" ? Elle veut rapprocher les têtes blondes qu'elle chérit, mais toujours elles fuient à l'approche de l'infirme... quelle douloureuse vie commence pour elle ! La seule joie de ses malheurs est l'épanchement en l'âme de l'ami sympathique, mais elle va se rompre... tout se brise à la fois avec une larme amère ! Ils s'éloignent par la force des coups sans deviner quelle est la route que, de part et d'autre ils ont croisée.

Bientôt on ne vit plus la jeune Louise au village ; confinée au fond du logis, la belle jeune fille d'hier est servante et esclave de par sa difformité qui fait honte. O lâcheté d'un cœur qui rougit de l'infirme !

Les mots tendres quittent les lèvres et les cœurs qui l'entourent... cette solitude est insupportable à la sensible sœur. La fillette aînée, méchamment, lui révéla un jour son infortune : c'était donc là le secret qui pesait en elle sans qu'elle le devine ! Elle partira donc !

La nuit fut complice de l'exil d'une infirme... le regret de ne pas redire une dernière plainte, l'adieu peut-être... à l'ami voisin, est lourd à son cœur meurtri ! Il ne saura pas ce qu'elle deviendra !

De longs jours elle marche pitoyablement à travers les prairies ; qu'elle tristesse de voir s'acheminer par les intempéries du ciel, une boiteuse... aidée de soutiens mal assurés ; ses mains lasses et rouges du cuir des béquilles la force d'arrêter la marche ; ses pieds contrefaits par la douleur obligent l'enfant de s'asseoir au bord de la route ; son cœur et ses yeux ont aussi besoin de pleurer... L'âme désemparée, elle reprend la route inconnue... suit l'horizon... Des cœurs charitables bordent le chemin de la vie, s'il y en a de cruels ! Recueillie aux heures de nuit, la jeune fille franchit de jour en jour la marche sans fin... quel poids que celui de traîner un cœur sanglant ! Où ira-t-elle ?... Ame confiante, elle laisse à Dieu le soin de l'arrêt !

A l'entrée d'un village à peine défriché, elle voit une installation rustique ; ayant besoin de pain elle veut offrir service ici ; on la rudoie presque brutalement, et l'éprouvée du sort file encore...

La route est longue quand elle n'a pas d'issue !

Elle frappe un soir de pluie à la porte d'un Monastère ; l'accueil digne des âmes pieuses est bon à son cœur malade ! Ici elle reposera sa tête, sans cauchemar ; son âme lassée aura moins d'amertume vivant au logis du Seigneur ; ici, l'on s'apitoiera sur le sort de l'infirme chassée ; ici l'on protégera l'être sans défense !

Employée à la cuisine, à la reliure des vieux bouquins, elle gagne ainsi son gîte et son pain : que de douceurs à cet asile, à l'enfant infortunée ! Elle vit une année entière au sein de cette enceinte bénie et son âme se refait des blessures premières ! Elle se sent moins seule ici-bas, armée de la prière qui est consolation sûre ; elle se sent revivre, car la souffrante a besoin de se voir comprise et aimée !

L'hospice des Sœurs de Charité, nouvellement érigé au village, réclame une garde surveillante ; Louise est choisie : un pleur dans l'œil, et elle quitte la sainte maison du cloître. Généreusement elle va donner à l'hôpital ses services. A l'abri encore des méchancetés du monde, elle bénit Dieu qui veille sur elle ; dans une longue hymne reconnaissante, son âme chante à l'unisson des Filles du Seigneur le Te DEUM Laudamus. Les malades aiment la douceur de leur nouvelle garde, vrai modèle d'un dévouement sympathique et soutenu ; elle est l'ange des mourants.

Ses pas tremblants se dirigent souvent à la chambre sept, car là, un homme se meurt lentement... le faible son de la cloche annonce d'heure en heure, la faiblesse grandissante et rapide du locataire de cette chambre. Le sanctuaire où il repose respire déjà la mort... et les fleurs qui se renouvellent, semblent celles de l'adieu qui orneront sa tombe, et la fosse sa dernière demeure !

Ce mourant a de belles joies; la porte s'ouvre pour y laisser entrer un vieux père, une bonne mère, des frères, des sœurs; quotidiennement aussi une jeune personne toute attristée; sa fiancée. Malgré les pleurs de cette compagne, il va partir l'être aimé... Régulièrement, un ami au front grave, visite le mourant, et c'est ce jeune homme surtout qui frappe la vue de la garde-malade: sa taille élancée, sa démarche fière, sa figure où la tristesse se révèle, attire d'instinct la sympathique enfant.

Penché au chevet du moribond, le groupe recueille le soupir dernier...

La chambre aujourd'hui est déserte... et cependant le beau jeune homme revient encore tous les jours; il apporte comme jadis, les fleurs en couronnes, mais visites et fleurs sont pour la jeune infirme maintenant... Il sympathise avec elle si bien que la venue à l'hôpital lui est nécessaire, et réciproquement, l'affection s'assure les deux âmes! Elle sourit aux marques d'intérêt prodiguées, baise les gerbes qu'offre le gentil homme, "le parfum subtil grise l'âme sensible..."; elle adore les livres enrichis de l'autographe, elle se plaît à savourer les bons fruits en pensant au donateur. Les larges corbeilles sont précieuses de souvenir, et à tous deux maintenant ces entrevues chères sont vitales. Hélas, elles vont finir cependant... Une souffrance atroce guette les deux âmes, souffrance qui sera lente à cicatriser!

Les pluies d'automne arrivées, l'infirmes qui subissait les influences du ciel se sent presque immobile, et l'ami frappé du mal qui ne pardonne pas, se voit en retraite de longs mois durant! Les tortures de l'inquiétude font languissantes les âmes qui s'en emparent! Le poitrinaire reçoit assidûment les visites du bon pasteur de l'Abbaye, et par lui, il apprend tout! Il se souvint alors qu'il n'était pas seul au logis; il n'a qu'un rêve... courir se jeter dans les bras de celle qu'il cherche, son cœur fraternel appelle avec écho la sœur à l'âme noble et brisée!

Un appel lugubre que la surveillante nocturne reçoit elle-même au cœur d'une nuit fiévreuse, rompt le silence des amis, silence qui parut éternel! L'incurable demande son entrée en les murs de l'hôpital, pour y finir ses jours, qui seront vite achevés... Poitrinaire vous!... Et saisie, elle se sent défaillir... traduisant ainsi son amour par la douleur.

Le lendemain la chambre sept a un nouveau locataire; l'ami a cédé son lit à l'ami... coincidence qui est le signe des amitiés éternelles... La porte ne s'ouvre plus qu'à une seule personne, et c'est Louise qui, tel un ange de bonté veille maternellement sur les restes de la vie, de celui qu'elle aime!

Sa faiblesse extrême le prive de la parole, et pour lui qui sait le secret, ce mutisme est affreux. L'attitude de la garde, attristée, attentive, attire plus de pitié encore et marque à son front une noblesse de plus! Perdue dans son voile immaculé elle est le seul espoir du mourant! Le moment funeste est arrivé... l'adieu est long... le frère d'âme veut prononcer le mot révélateur, mais son impuissance lui défend... ô douleur d'une agonie qui veut garder un secret et le livrer tout à la fois... Ses mains crispées serrent fortement les mains fiévreuses; la garde-amie se penche sur l'homme qui s'éteint... de ses lèvres bleues, s'exhale un murmure; ces mots ferment à jamais sa bouche: "sois heureuse ma sœur!"... O stupeur, la voix qui n'est qu'un râle agite le cœur bouleversé... elle n'a pas entendu... compris... elle fait erreur... mais non: un billet froissé tombe des mains du cadavre... elle lit: "... les lignes noircies d'une affection forte lui révélèrent tout! Mon frère!... Tu es mon frère... est-ce possible?... et à genoux près du lit redroidi elle baise le front du mort! Voilà pourquoi il m'aimait!... C'était là sa douleur, son secret! Ah, que n'ai-je pénétrer ce mystère!...

Elle est renversée à la nouvelle qu'elle a un second frère; mais où le trouverai-je, sa retraite étant inconnue... "Mon Dieu, vous m'envelez le frère que je viens à peine de connaître, faites moi découvrir le lieu où habite Camil, et toi cher Ernest, aide la recherche que j'entreprends!"...

Elle pleure, relisant la missive du disparu, et prie!

Le long cortège d'anges blancs suit avec sympathie pour la sœur affligée, la tombe qui s'en va; les fleurs immortelles, rayons du tombeau, tombent une à une pour consoler le cœur en deuil.

Elle se sent plus que jamais seule, bien seule... elle n'a plus d'ambition... soudain elle songe à l'enfant qui comme elle, est isolé dans la vie, le rêve de le découvrir est tout son espoir maintenant!

Un jour bien triste se lève... elle erre dans les allées de l'hospice, en repassant sa vie d'épreuves... elle fit la rencontre d'un galant qui avec elle, engage conversation. Le colloque au ton sympathique, va droit au cœur de la malheureuse; elle donne spontanément sa confiance à l'inconnu, et bientôt, c'est l'épousaille. Le fourbe jure fidélité, et celle-ci heureuse de trouver un protecteur, un appui à ses fardeaux, bénit le Ciel! Comme elle va l'aimer, et comme elle sera bonne en retour!

Hélas, une douleur plus aiguë que les précédentes, lui vient!... Les deux mois d'union suffisent à lui affirmer qu'il n'y avait aucun mouvement d'affection au cœur de l'époux, car cette espace de vie avec lui, fut bien ombré!... A l'aube d'un triste printemps, où tout languit à paraître, son âme se meurt avec la glace que jette l'hiver... elle trouve un matin, une lettre sur la table ou plutôt un chiffon, qui dit: "Je t'ai mariée par raillerie, par gageure; maintenant que j'ai la somme espérée, je pars... tu me cherchera longtemps, sans jamais m'atteindre!"

Inanimée sur le sol, par ce choc terrible, elle ne reprend vigueur qu'au soir; que faire?... Dehors, il pleut à torrent; les larmes grises qui s'écrasent sur la terre sombre forment un lac qui noie les douleurs du ciel; Jupiter gronde et le firmament se brise en morceaux par les éclairs de feu; l'âme de la Nature s'apitoie sur mon âme tourmentée se dit-elle, et ses larmes accompagnent les miennes!

J'irai de nouveau tendre la main à la sainte maison, qu'importe l'orage... ces grondements ne m'effraient pas... le tumulte de mon intérieur est plus mouvementé encore que cette tempête. Elle s'achemine en une deuxième course, l'infirmes rejetée... timidement elle frappe au cloître paternel; l'accueil premier demeure sa protection, l'éplorée raconte son nouveau malheur, et ses supplications entendues la font comme hier, l'enfant de la communauté, la Protégée du Monastère! Elle reprend le travail d'antan et les années lentes et grises se partagent son cœur pantelant et blessé.

C'est le 19 mars! Le sanctuaire divin s'orne de lys, emblème de la pureté du Fils de David; tout respire le ciel, l'autel est comme le Trône du Dieu Maître; les parfums célestes couvrent la voûte pieuse et embaument la foule recueillie! L'orgue est retentissant, et les voix unanimes aux invocations "Sancte Joseph", se font puissantes! O MIRACLE, MIRACLE!... L'épouse malheureuse est la privilégiée du grand Saint, qui, par sa guérison visible amène plusieurs conversions. "Te DEUM, chante-t-elle!... Te DEUM, répète l'assistance! Et les mélodies célestes semblent se joindre aux voix terrestres! Cette compensation aux douleurs de sa vie, lui donne le ciel intérieur! Chacun a repris le chemin du foyer, et la reconnaissante prie encore... prie longtemps! Sa gratitude s'élève dans les airs du sanctuaire; agenouillée aux pieds du puissant époux de la Vierge, sa figure s'illumine de pieux rayons, et sa contemplation est divine! O extase d'une âme en liesse!...

Elle accomplira sans retard la promesse.

Elle fait part de sa décision au vieil abbé qui la protège: "Va mon enfant, dit-il que Dieu te garde, je te bénis!" Partir est cruel à son cœur, mais tout le courage d'un cœur noble, elle l'a! Partir... ce mot a des ombres, quoiqu'il ait des rayons... Elle va donc interroger l'espace, les ciels lointains, redemander le mari et le frère! Elle ne craint plus les bouderies du soleil, les défauts de la route, avec sa santé parfaite.

Demain elle partira après s'être aguerri du Pain des Forts, de la bénédiction paternelle du bon Directeur; les

souhaits de son âme lui donnent courage et espoir pour l'entreprise ardue et presque aventurière.

C'est la veille du départ ! Tout est prêt pour le voyage... ô Surprise ! Un câblo de l'époux... un cri de remords rappelle à lui l'épouse ! "Que n'ai-je aussi, se dit-elle, le lieu où mon frère se cache !..."

Que d'inquiétudes mortelles envahissaient le cœur contrit de l'époux repentant, aux mêmes moments... à mon tour, se dit-il souffrir de l'indifférence de celle que j'aime, car je comprends tout ce qu'elle a souffert par moi, et... je l'aime ! Son abandon est cruel, bien que je l'aie dix fois mérité... Ah ! que ne puis-je me rendre à elle, lui crier mon repentir, recevoir son baiser avant de mourir !...

Louise se met en route, traverse les déserts, brave les simons, marche des jours et des nuits... l'intrépide voyageuse est ailée pour voler vers son rêve. L'espoir abrège les distances; le feu de cette étoile brûle bien les étapes qui mènent au but ! Les forces nouvelles qui fortifient le cœur broyé, aident à franchir les déserts de la vie obscure ! Si l'existence a des plaines arides, elle a des oasis ! Elle arrive enfin ! OÙ est-il l'époux que je cherche ? Ses yeux se dirigent vers un invalide trainé par un pâle imberbe. Elle croit le reconnaître... va vers lui ! O déception ! Mais où donc le trouverai-je ?... Elle poursuit sa route... l'allée de sable compte une centaine de ces voitures qui permettent aux incurables de jouir de l'air et des beautés de la nature, avant que de mourir. Pas une de ces chaises transportent le malade qu'elle appelle ! Son âme ne désespère pas, car le désespoir est un doute vis-à-vis Dieu, il n'est dû qu'aux âmes sans noblesse ! Son âme s'inquiète, se trouble même... quand, au fond du bosquet, une ombre se dessine... un lit roulant s'avance guidé d'un infirmier. O Bonheur, c'est bien lui ! Cette fois elle ne se trompe pas, le voilà... Sans crainte d'erreur, elle baise au front le mari qui s'éveille d'un long assoupissement. "J'ai rêvé dit-il au gardien, qui versait à boire gentiment, que Louise était là. Et des pleurs tombent abondamment ! Rien de plus navrant que les larmes d'un mourant !... Oh, non je ne mourrai pas sans son pardon, répète-t-il dans un râle... est-elle venue ?... je veux boire encore... et cette fois c'est la main tremblante de l'épouse qui prépare la potion. Son demi-regard ne lui laisse pas deviner sa joie ; Louise est infirme, se dit-il... ses cheveux sont noirs... mais il est vrai que j'ai dû les faire blanchir... Un second baiser assure maintenant que là est l'épouse ! L'étreinte est douce et les longs épanchements intimes se multiplient de part et d'autre. O cette conviction ! Elle suffit à effacer toute la vie douloureuse, ne songeant qu'au bonheur présent. L'infirmier veut se retirer sous les tendresses mutuelles, précurseurs d'aveux

palpitants; mais le malade retient son confident : "restez mon ami, cette révélation ne vous est-elle connue ?"...

"Puisque vous avez partager nos malheurs, partagez ce soir nos joies, reprend aussitôt la digne femme.

Il raconte sans délai les punitions qui avaient accompagné sa fuite dès la première heure, Dieu ne tarde pas à châtier les coupables ! Rejoignant un camion sur la route, j'insistai à l'accueil, afin de favoriser ma honteuse désertion, et voilà qu'un accident créa une fracture à la jambe gauche me laissant étendue une longue nuit au bord d'un fossé... remis de cette blessure par les soins généreux d'un médecin compatissant, je repris quelques jours plus tard ma course vagabonde, ma course maudite... Il s'arrête par instant pour essuyer son visage et dire : "me pardonnes-tu" ?... La tendresse qui atteste du pardon, fortifie le repentant, et il continue son récit : "Une partie de chasse m'enleva un œil de son orbite, et voilà comment je suis devenu à demi-aveugle ; la fracture première de l'os mal guérie, par les intempéries néfastes, logea sous peu la gangrène et ici, l'on décida d'une prompte amputation. Voilà pourquoi tu me vois avec un seul œil et une seule jambe. C'est moi qui aujourd'hui est l'infirme !

Il demande aussi parfon à Dieu, d'avoir négligé sa religion pour se liguier avec les ennemis du ciel, les francs-maçons, en étant même leur chef.

Elle raconte à son tour sa guérison miraculeuse, ses malheurs ; les réalités émoionnent l'intéressé ! Elle baise de nouveau l'époux à qui elle a toujours pardonné, et c'est elle qui, dorénavant roule la voiture de l'impotent !

"Voici l'heure suprême, C'est l'heure des adieux !..."

Le cadran marque l'heure finale... le prêtre dit : "Partez âme chrétienne, montez au ciel... Il rend l'âme !"

La veuve accompagne le cercueil, où dort l'époux converti à Dieu et à elle !

Enterré près du Monastère, elle va prier tous les jours sur la tombe refermée à jamais ! Oh, que Dieu est bon ! S'Il éprouve, Il console ! Plus Il frappe, plus Il aime !

Le généreux protecteur du Sanatorium était aussi le frère de la veuve Louise, le blond Camil qu'elle cherchait !

Un long colloque a fait revivre tout ce passé d'amertumes, pour le couvrir en ce moment de fleurs enivrantes ! Ils retrouvent tous deux l'affection qu'ils ne savaient se dévoiler jadis ; revivent les marches poétiques alors qu'ils étaient voisins ; relisent la missive du frère disparu... ensemble ils pleurent sur ce collier d'infortunes qui s'était noué à leur vie ! Ils pleurent l'un près de l'autre !... Ce sont des pleurs de joie qu'ils versent ce soir, car les cœurs retrouvés après l'absence ont ce don d'enchaîner les perles heureuses ! Il avait toujours souffert du départ précipité, avoua-t-il ; que d'énigmes solutionnées !...

Une troisième fois, la Protégée du Monastère reprend ses fonctions culinaires à l'Abbaye, mais sa vieillesse prématurée ne lui permet plus de quitter l'enceinte; elle y vit aujourd'hui une vie lente et douce !

Heureuse près de Celui qui lui a tout rendu ce qu'Il lui avait ravi; près du frère Camil, (Capucin au Monastère), elle ne quitte plus ce lieu de protection.

La sombre allée du cimetière, le mausolée solitaire, voient au couchant deux ombres se glisser sur les fosses; la sœur en noir, et le frère en habit de bure...

—La bonté du Dieu Tout-Puissant qui dirige tout, partage bien les joies et les peines de la vie !

FRAGILE.

(sous la veilleuse rose de mon oratoire discret... le 16 septembre 1929... sous la nuit bleu... à Saint-Césaire.)

**Toute sa force vous est  
conservée**

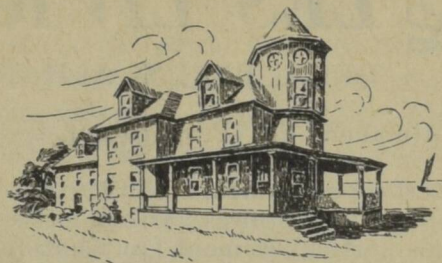
**LE THÉ**

**"SALADA"**

**Tout frais des plantations**

# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103 rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

### LOGOGRIPHE

Cab — bac.

### ANAGRAMME

Bibliothèque

### PROVERBE CACHÉ

A bon chat bon rat.

### CHARADE

Re — vol — ver. — revolver.

Ont trouvé des solutions partielles :

Le Couvent du Bon Pasteur, Jonquièrre ; Mlle Marie-Louise Picard, Maison mère des sœurs de la Présentation de Marie, St-Hyacinthe ; Le Couvent de la Cong N.-D., Ste-Marie, Beauce ; Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : M. Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; M. Paul-Marcel Dorval, 13, rue Gauvreau, Lévis ; M. J.-E. Monette, St-Philippe, Laprairie ; Mlle A. Frenette, bibliothécaire, St-Jean l'Évangéliste, Bonaventure ; R. Frère Philippe, Cap de la Madeleine Ouest ; R. Frère Antonin, Collège de St-Augustin, Portneuf ; M. Antonio Leclerc, 165, rue Arago, Québec ; Mlles Jeanne Turcotte, Marie-Paule Nolette et Berthe Michaud, Couvent de St-Charles, Bellechasse ; M. Sylvio Levesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Eugénie Viel, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Blanche Deschênes et Mlle Yvonne Deschênes, 101½, chemin Ste-Foy, Québec ; Mme Emile Fluette,

183, West St., Bristol, Conn., Mlle Monique Lamarche, Pensionnat Ste-Thérèse de l'Enf.-Jéaus, Embrun, Ont. ; M. Gaudiose Bourgault, Pensionnat d'Embrun, Ont., Mlle Jeanne Biron, Couvent St-Martin, Beauce ; Mlle Laurence Couturier, Tourville, l'Islet ; Mlles Germaine Dagenais, Irène Grondines, Germaine Casaubon et Fleurette Richard, Académie St-Eusèbe, 2315, rue Fullum, Montréal ; Mlle Annie Blais, Casier 89, Thetford Mines, P. Q., Mlle Annette Lafèche, Boîte 117, Casselman, Ont. ; Mlle Cécile, Gagnon, Station d'Hébertville, Lac St-Jean ; Mlles Thérèse Douville et Adrienne Descarreaux, Couvent de Deschambault, Portneuf ; A.-B. Deschênes, Trois-Pistoles, P. Q. ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquièrre, Chicoutimi ; Mlle Thérèse Bouillé, Deschambault ; Mlle Marie Bernard, St-Louis de Lotbinière.

Les deux noms tirés au sort sont ceux de Mme Emile Fluette, 183, West St., Bristol, Conn. et de Mlle Fleurette Richard, Académie St-Eusèbe, Montréal.

## JEUX D'ESPRIT N° 126

### MNÉMOTECHNIE

Quel est l'auteur dramatique qui par les initiales de six livrets d'opéras, pris dans ses œuvres, puis par celles de son prénom et de son nom, forme le mot ÉCHARPES ?

### PROBLÈME ALPHABÉTIQUE


A chacun des mots : *Tarn, Côtes, Pois, Droit, Casse*, ajouter les lettres d'une même note de musique de telle sorte qu'il en résulte d'autres mots ?

### MÉTAGRAMME


Outil, Ne la cherchez pas à terre.  
Une redevance. En poésie. Acteur.

### LOGOGRIPHE

Sans mon cœur, j'ai de l'audace,  
Avec mon cœur, je plie et me courbe.



# LES LIVRES



DEUX BEAUX ALMANACHS

## 1° L'Almanach du "Propagateur des trois Ave Maria"

Couverture en couleurs. Illustrations nombreuses et de fort bon goût. Histoires variées, intéressantes, édifiantes. Signalons particulièrement l'authentique et très amusante histoires des *Auxiliaires de Mission inattendus*, — la *Nuit de Noël*, touchante à faire pleurer, — l'histoire vraie et amusante, du *Missionnaire et du Prince inconnu*, — une nouvelle fort bien racontée et d'actualité : *Histoire d'une Tante qui n'était pas à la page et de sa Nièce qui l'était trop*, etc...

En vente aux Bureaux du "Propagateur des Trois Ave Maria", à Blois (Loir-et-Cher), France. Prix 2 francs.

## 2° L'Almanach du "Petit Propagateur"

Pour enfants (et pour grands enfants de tous âges) — Ne le cède en rien, comme illustrations, intérêt et édification, à l'*Almanach du Propagateur*. Les lecteurs y goûteront une très belle ballade bretonne : *La Vocation d'un pâtre*, — ils s'amuseront à voir *Comment, avant sa conversion le B. Bernard de Corleone rossa une bande de huit voleurs*, ils seront émus par une histoire authentique, digne du temps des Catacombes : *Un nouveau Tarisius*. Ils trouveront encore beaucoup d'autres choses, belles et bonnes.

En vente aux Bureaux du "Propagateur des Trois Ave Maria" à Blois (Loir et Cher), France. Prix 1 fr. 70.

## La bourse ou la vie

**L**E soleil était à son déclin ; les montagnes se doraient à leur sommet d'une teinte dorée, et la plaine était déjà tout assombrie, lorsque, sur une plateforme assez large que présentait la plus haute montagne à son milieu, parut un jeune homme de seize ans à peine, qui jeta les yeux de côté et d'autre, admirant les riches paysages qui se déroulaient au bas du lieu où il était placé et le magnifique spectacle produit par le coucher de l'astre du jour.

Ce jeune homme était vêtu fort simplement, à la mode des écoliers italiens de 1420 ; il était assez mince de corps et petit de stature ; sa lèvre supérieure n'était pas même ombragée d'une légère moustache, mais ses yeux grands et noirs brillaient d'un vif éclat et sa chevelure, répandue à profusion sur ses épaules, lui donnait une apparence de vigueur et de majesté. Il tenait d'une main un petit carton rempli de feuilles de papier blanc, de l'autre un crayon, enchâssé dans un mince roseau. Après une demi-heure à peu près d'immobilité complète, il ouvrit son carton, en tira une large feuille de papier, et, s'asseyant sur une grosse pierre moussue, il se mit à dessiner l'imposant panorama qui s'étendait devant lui à perte de vue.

A ce moment, il se sentit toucher assez rudement l'épaule, et, retournant vivement la tête, il aperçut d'abord le canon d'une espingole, puis celui qui braquait l'arme meurtrière, c'est-à-dire un homme à la mine rébarbative, à l'aspect farouche, dont le costume et toute la personne annonçaient parfaitement la vie et la profession.

"La bourse ou la vie !" cria d'une voix rude l'habitant des Abruzzes ; car c'était dans ce lieu pittoresque que se passait cette scène.

Le jeune homme regarda le brigand avec une parfaite indifférence et se remit à dessiner sans dire une parole.

"La bourse ou la vie !" cria de nouveau l'homme à l'espingole. "M'as-tu entendu, fils de chien ? Ou bien ne comprends-tu pas la langue de la campagne romaine ?"

Cette fois, le peintre quitta son crayon et posa son carton à côté de lui.

"Ma bourse, dit-il d'un ton calme et presque goguenard, va la demander à l'hôtelier Luigi Barasconi de la porte du Peuple ; je la lui ai laissée hier, avec trois scudi qu'elle contenait, pour un délicieux plat de macaroni de Gênes... Pour ma vie, je l'ai encore, c'est incontestable ; seulement, je te l'abandonne volontiers ; tu peux la prendre, mon ami, je n'y tiens pas le moins du monde."

A ces mots, le brigand étonné releva son espingole et resta en contemplation devant le dessinateur ; puis, lorsqu'il allait renouer la conversation un instant interrompue, un grand bruit se fit entendre à peu de distance, un coup de feu partit, et plusieurs autres bandits, parmi lesquels était une jeune fille d'une beauté rare, se précipitèrent vers leur camarade, et s'informèrent s'il n'avait couru aucun danger et quel était le jeune homme qui se trouvait ainsi sur une des plus hautes montagnes des Abruzzes, à deux pas de leur retraite.

"Hum ! fit l'interlocuteur de l'artiste, je n'ai couru aucun péril, et j'ignore quel est cet audacieux... Mais ce dont je suis à peu près sûr, c'est qu'il n'est autre qu'un élève de l'école de peinture, venu ici follement pour croquer quelques sites sauvages... Voyez ce crayon et ce carton."

Et, en disant ces paroles, le bandit poussa dédaigneusement du pied les objets désignés ci-dessus.

Le jeune homme se leva vivement pour défendre sa propriété, mais le plus vieux de la troupe, placé derrière lui, lui mit la main sur le collet de son pourpoint en disant :

"Par saint Lazare, mon patron ! que ce barbouilleur soit ce qu'il voudra, et que le motif qui l'a conduit ici ne nous inquiète guère !... Pas de quartier pour lui !

— Oui, qu'il meure ! crièrent les autres bandits.

— C'est peut-être, ajouta le vieux, un des



affidés du gouverneur de Rome, envoyé vers nous pour dessiner nos figures et nous faire connaître aux gendarmes de Sa Sainteté.

— C'est ça ! dit en souriant l'inculpé ; je suis venu seul, sans armes, entreprendre cette œuvre amusante... Ma foi, mon vieux, pour vous, la barbe grise n'est pas une marque d'expérience et de sagesse.

— Arrêtez, grand-père, cria la jeune fille... Ne le tuez pas, je vous en prie.

— Au fait, dit celui qui était venu le premier déranger notre dessinateur, ne le tuons pas... Nous avons perdu il y a quelque temps notre pauvre Micheli, et nous savons qu'il doit être pendu dans trois jours... Remplaçons-le par ce prisonnier qui pourra nous être aussi utile que Micheli... Voyons, povero, veux-tu être des nôtres et manier lestement le mousquet au détriment des sujets de Sa Sainteté ou des riches voyageurs de France et d'Angleterre?... Réponds !

— Je te remercie de ton offre, mon ami... et je suis fâché de la refuser... Mais je n'ai pas le moindre goût pour le métier que tu exerces.

— Allons, allons, débarrassons-nous de ce drôle ! cria de nouveau le brigand... Éloigne-toi, Marietta, que je lui loge une balle dans la tête !...

— Grand-père, père, et vous, mes frères, épargnez ce jeune homme... Épargnez-le pour l'amour de moi !

— Que cette jeune fille est belle ! s'écria le peintre sans s'inquiéter qu'il y allait de sa vie... Marietta, puisqu'on vous appelle ainsi, ne bougez pas, restez dans cette attitude... Un seul instant, je vous prie à mon tour !..."

Et aussitôt, saisissant son crayon et son carton, il commença à tracer le portrait de la jeune compagne des bandits.

Ces derniers s'approchèrent et suivirent du regard le travail de l'artiste. A mesure que les traits de Marietta se gravaient sur le papier, ils poussaient des exclamations de joie et de surprise.

Enfin une heure s'était à peine écoulée que le jeune homme présentait le portrait de la jeune fille aux bandits, étonnés au dernier point, et leur disait :

— Eh bien ! reconnaissez-vous la gentille Marietta ?

— Bravo ! bravo ! crièrent les bandits.

— C'est bien elle, c'est bien ma petite-fille, disait en pleurant de joie celui qui tout à l'heure rugissait de fureur.

— Ma bien-aimée ! ma fille chérie !" disait celui qui avait demandé la bourse ou la vie à l'artiste... Et il pressait Marietta contre son cœur.

— N'est-ce pas, mes amis, n'est-ce pas, s'écria alors le jeune homme, que je suis né pour être artiste, pour suivre les traces de Raphaël et de Michel-Ange ? Et dire que mes parents ne

veulent pas que je sois peintre, qu'ils ont l'intention bien arrêtée de m'envoyer au couvent de San-Geronimo... Au cloître !... Moi moine !... Non ! A moi les pinceaux, la célébrité !... Il y a huit jours, j'ai eu une scène terrible avec mon père... Il parlait de me conduire à monseigneur le cardinal Lorenzino... Il menaçait de brûler toutes mes esquisses... Alors, je me suis enfui... J'ai erré par la ville... Puis j'en ai franchi les portes, et je suis venu ici, au hasard, admirant la belle nature, m'agenouillant devant ces sites sauvages et merveilleux, traçant sur le papier des esquisses que je crois bonnes... des esquisses dont je ferai plus tard des tableaux.

— Tiens, s'écria tout à coup le père de Marietta, je vais te faire une proposition... Tu ne la refuseras pas comme l'autre, j'en suis sûr.

— Que veux-tu de moi ?

— Voilà cent écus d'or dans cette bourse... Demain j'irai à Rome, j'achèterai là ce qu'il te faut ; des pinceaux, des couleurs, une toile... Je t'apporterai tout cela, et tu en feras un tableau... un tableau qui représentera notre rencontre... qui me montrera... là... l'épingle à l'épaule, te visant et te demandant la bourse ou la vie... Toi, ici sur cette pierre... calme tranquille, et me regardant avec indifférence.

— Je veux bien ! dit avec un enthousiasme naïf le jeune homme.

— De plus, les cent écus d'or seront pour toi... si je suis content de ton œuvre.

— J'accepte, j'accepte... Ces cent écus me serviront à travailler, à étudier, à attendre."

A ces mots et malgré la nuit qui, sur ces entrefaites, était venue, les bandits et l'artiste quittèrent la plate-forme, grimpant tous comme des écureuils à travers les fissures de la montagne. Ils atteignirent la cime et entrèrent dans une espèce de caverne formée de rochers à la teinte grise, assez haute et assez profonde pour leur servir de retraite.

Quinze jours après la scène qui vient d'être décrite, le tableau était terminé et fixé solidement sur une muraille de la caverne, devant laquelle les bandits se tenaient dans une admiration à la fois naïve et bruyante.

Le jeune artiste, les cent écus d'or dans une bourse appendue à sa ceinture, disait adieu à ses compagnons extraordinaires, et, quittant les sites sauvages des Abruzzes, il se dirigeait vers ceux plus gracieux, mais moins beaux peut-être, de la campagne romaine.

Libre, heureux, plein d'espoir, riche, il revoyait la cité papale et franchissait la porte du Peuple, que naguère il avait quittée soucieux, triste, découragé et misérable.

De père en fils de brigands, le tableau du jeune homme fut religieusement conservé et honoré, toujours recouvert d'un voile par crain-

te d'accident, et découvert seulement aux jours de fête carillonnée ou de solennité de famille ; puis, enfin, le dernier descendant des Lazarini, Torquello, ayant été pris un beau matin les armes à la main et fusillé sur la place sans aucune forme de procès par les soldats du pape, la peinture fut décrochée de la muraille de la caverne grise et alla orner celle de la principale salle de réception du château Saint-Ange.

Profanation et sacrilège ! Oubli impardonnable, insouciance stupide ! Les Romains n'ont pas su garder ce tableau si précieux et si célèbre... Couvert d'or et acheté par un riche lord de la Grande-Bretagne, il y a près de deux cents ans, il est maintenant placé dans le Muséum de Londres et désigné dans le livret sous ce titre : *La bourse ou la vie ! Scène de brigands italiens, peinte par l'illustrissime SALVATOR ROSA, à l'âge de seize ans.*

Faites-vous aimer par l'exemple de votre vie.

Saint VINCENT DE PAUL.

## LA CURIOSITÉ DE NINETTE

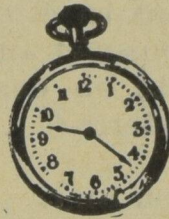
Une dame fort médisante attend au salon la maîtresse de maison. La petite fille de celle-ci, Ninette, s'approche de la visiteuse.

NINETTE.— Madame, voudrais-tu me monter ta langue ?

LA DAME.— Pourquoi cela, ma petite ?

NINETTE.— Pour voir comment elle est faite ; maman dit que tu as une langue de vipère.

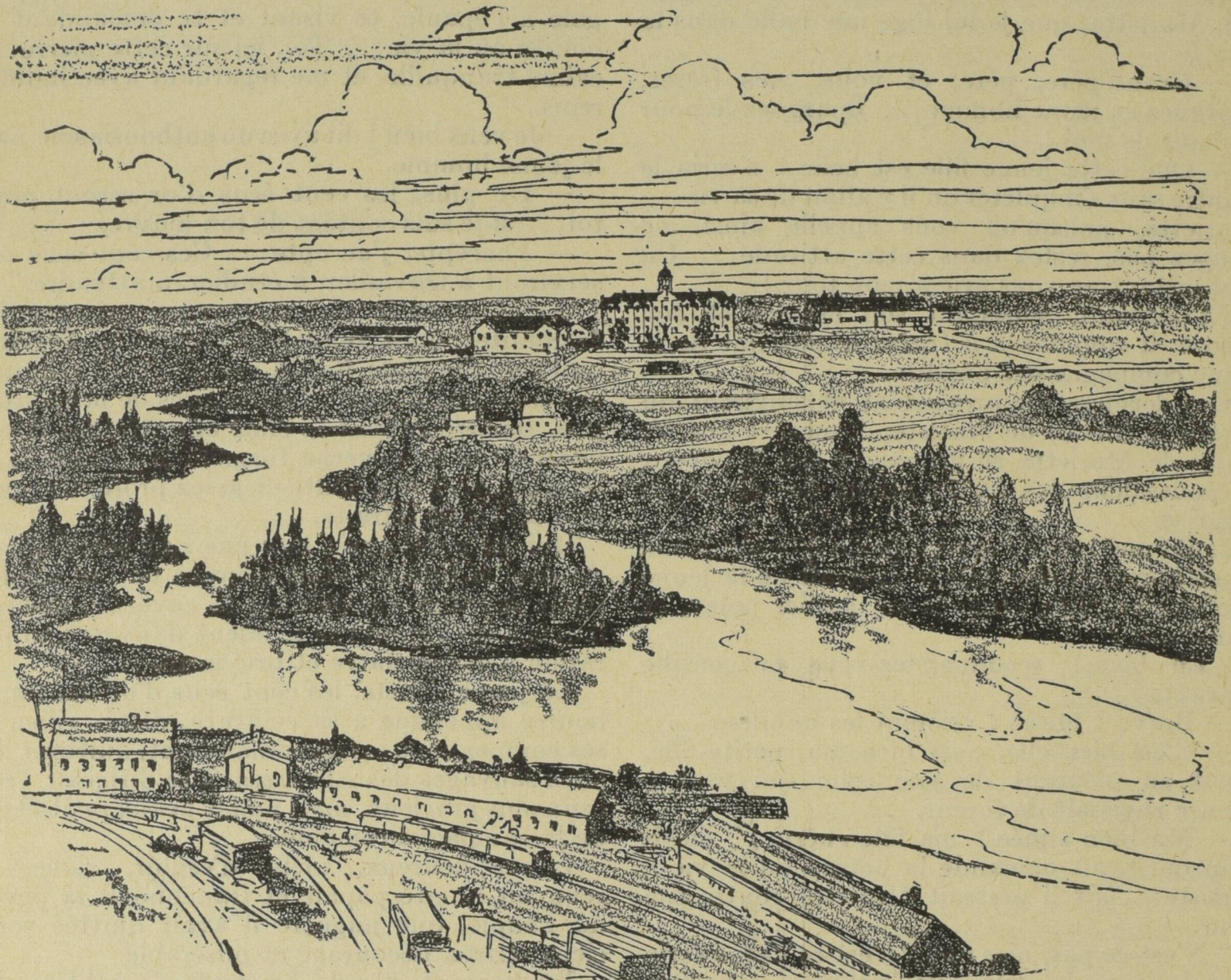
## GRATIS



Montre pour dames et messieurs ainsi qu'une grande quantité d'articles très utiles donnés à ceux qui vendront nos graines de jardin.

Placez votre commande immédiatement et demandez notre circulaire.

L'UNION DES JARDINIERS, ENR., Lévis



LE MONASTÈRE DES TRAPPISTES, A MISTASSINI,  
vu de Dolbeau.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

3

XII

## JEUX DE LA FORTUNE

Si la vue de Raoul était trouble, son ouïe restait claire. Le bruit sourd qu'il entendait n'était point une illusion. Au moment où, à bon droit, il pouvait désespérer de son salut, la Providence le lui ménageait. Cette voix, c'est celle de Sternfell, qui a saisi à la gorge les deux bourreaux, passant de l'un à l'autre avec une prodigieuse rapidité. Ces cris plus éclatants, ce sont ceux de Cuthbert et de quelques autres, qui se précipitent sur le versant de la montagne, pour apporter secours, s'il en est encore temps. Averti par les miaulements, par les trépignements de son dogue intelligent, par les efforts que fait le fidèle animal pour l'entraîner du côté où est le péril, Cuthbert a deviné que quelque chose d'extraordinaire se passe, et s'empresse de suivre son guide. Quelques coureurs qu'il vient de rencontrer se joignent à lui.

Au premier bruit qui se fait entendre, les Turcs s'enfuient. Le renégat ne fut pas le moins prompt à faire usage de ses jambes. Tel se lance dans le fleuve, tel disparaît dans les buissons, tel s'enfonce dans le creux des rochers ; en un moment la place est nette. La lanterne seule est restée.

—Par saint Boniface ! s'écria Cuthbert, en secourant son ami à demi évanoui ; oui, ils songeaient à vous en faire autant qu'à ces malheureux, mon cher sire de Louville. Un moment de plus, et vous étiez perdu. La situation n'est cependant pas gaie. Voyons ! parlez-nous donc ; là ! le voilà qui ouvre l'œil. Au diable les cordes ! c'est lui qui les a fournies. Allons, mon bien cher ami, vous voilà quitte. N'avez-vous point de blessures ?

—Pas l'ombre, Cuthbert, je vous remercie. Mais, comme vous le dites, il était temps : un moment de plus, et vous m'auriez trouvé faisant compagnie à ces pauvres martyrs.

—Ha ! ha ! il est encore bien matin pour vous. On ne meurt pas ainsi à la fleur de l'âge, et avant d'avoir rien fait pour la religion et pour l'honneur. S'il est décidé que vous devez tomber sous les coups de ces fanatiques, eh bien ! ce n'est pas de cette façon-là, ni dans un coin désert que vous subirez votre sort ; mais bien sur un champ de bataille, en plein soleil, et non sans avoir fait plus d'un trait de bravoure. Ho ! les coquins ! Racontez-nous donc comment vous vous êtes trouvé pris ; et, en attendant, buvez ce us, qui vous aidera à reprendre vos esprits.

La joie du vieil écuyer était à son comble. Il embrassait son cher Raoul, et le montrait avec orgueil à ses compagnons, lesquels, étant allemands d'origine et de langage, ne pouvaient manifester que par des serremments de main affectueux la part qu'ils prenaient à une si heureuse délivrance. Mais nous ne serions pas justes si nous oublions le principal acteur de ce petit drame, Sternfell ; si nous ne mentionnions l'espèce de transport où le jetait le succès qu'il venait d'obtenir. Il grognait, il hurlait, il gambadait, il courait, il revenait, il sautait contre les épaules de son ami, il lui léchait les mains, les jambes ; il ne pouvait enfin se rassasier de lui exprimer sa satisfaction. Et c'était bien à lui, l'intelligent animal, qu'était due cette victoire ; à bon droit pouvait-il s'en attribuer le mérite.

—Maintenant, reprit Cuthbert, pour ne point manquer le but de notre expédition, il importe que nous descendions à quelques cents pas le long du fleuve, pour vérifier si Lernfried ne se trompe pas dans ses souvenirs. On a entendu, assure-t-on, les trompettes de l'arrière-garde ; le roi arrive demain, sans aucun doute. On tentera le passage, et quel bonheur, quelle gloire pour nous, si nous venions à bout de trouver un gué !

—Croyez-vous, Cuthbert, répondit Raoul, qu'il soit prudent de s'avancer en si petit nombre dans des terrains inconnus ?

—Comment, mon fils, êtes-vous déjà saisi de crainte ? Quoi ! parce qu'un misérable hasard vous a fait tomber dans un piège, verriez-vous des pièges partout ? Seriez-vous comme l'enfant qui n'ose plus marcher, parce qu'ils a fait un faux pas et une chute ?

—Votre parole me blesserait, Cuthbert, répondit fièrement Raoul, si je ne savais qu'elle part d'un cœur droit et sincère. Vous-même ne disiez-vous pas hier qu'il ne faut pas confondre la témérité avec le courage, ni la lâcheté avec la prudence ? Ne m'en voulez pas alors, si j'applique vos leçons.

Le vieux soldat saisit avec empressement la main de son élève, et la porta à sa bouche.

—Très-bien ! très-bien ! mon fils ; j'aime à vous voir cette susceptibilité sur le point d'honneur. Non, je ne vous regarde point comme un lâche ; je vois, au contraire, avec plaisir que, de toutes les suppositions, c'est celle-là que votre jeune âme repousse avec le plus d'énergie. Je suis bien aise en même temps que vous contractiez cette habitude de réfléchir, cette maturité de conseil, qui peut seule régler la valeur et la rendre utile. Eh bien ! vous avez raison : il est im-

prudent de s'avancer trop avant sur un terrain suspect. Le peuple auquel nous avons affaire, est profondément rusé et perfide ; il supplée à la force par l'adresse. Mais, comme il ne s'agit que de quelques cents pas, et que ce brave Lernfried se croit sûr de son fait, nous ne priverons pas cet honnête garçon de l'honneur de sa découverte, ni l'armée de l'avantage qu'elle en peut tirer. D'ailleurs, nous ne sommes plus seuls, et je me flatte que ces coquins de Sarrasins ne s'en tireront pas les mains nettes, s'ils osent nous attaquer.

On se mit en marche, et dans peu de minutes, on se trouva arrêté par les signes que l'on crut remarquer dans l'attitude de Sternfell.

—Faites attention, Cuthbert, dit Raoul le premier : dédaignez, si cela vous convient, l'avis d'un jeune homme, mais jamais celui d'un chien. Il est évident qu'il y a par là quelque chose qui nous intéresse.

—Je m'en doute, sire de Louville, et même, si ma vue ne me trompe, je vois là flotter un objet que je serais curieux d'examiner de plus près. Ne croyez-vous pas comme moi que c'est un corps humain ?

Cet objet flottant se montrait ou se cachait tour à tour, selon que la vague le couvrait ou le ramenait à sa surface. Les rayons de la lune ne suffisaient pas à en montrer clairement la nature.

—A moi, Sternfell ! cria Cuthbert, en faisant un signe de la main.

Aussitôt le dogue s'élança dans l'eau, fend courageusement la vague, saisit l'objet flottant et le ramène à bord. C'était un cadavre humain. Cette fois, l'astre donnant en plein sur sa figure, il fut aisé de voir ses traits.

—O douleur de mon cœur ! s'écria Cuthbert, en se précipitant sur le mort pour le baiser et le presser contre son sein. A qui m'en prendrai-je ? De qui me plaindrai-je ? Qui m'a ôté ce dernier soutien de ma vie ? Qui m'a privé de l'appui de ma vieillesse ? Mon cher Othon ! mon fils bien-aimé ! la joie de ton père ! quel sort cruel t'a livré à la mort avant l'heure ? Oh ! qui me consolera de ta perte ?

—Avez-vous donc un fils, Cuthbert ? dit Raoul, étonné autant qu'affligé de la douleur de son ami.

—S'il ne le fut pas par la nature, il le fut pas les affections. C'était le fils unique de ma pauvre sœur, Ursa ; malheureux orphelin, qu'elle m'avait recommandé en mourant, et sur qui j'avais concentré toutes les affections, toutes les espérances de ma vie. Oh ! qui me rendra mon Othon chéri ? Où traînerai-je à présent ma vieillesse ?

—Où il plaira à Dieu, Cuthbert. Appliquez-vous à vous-même les sages principes que vous donnez aux autres. Votre neveu est mort au champ d'honneur. Ne le regardez-vous pas comme un martyr ?

—Qu'en sais-je, moi ? Quelle cause l'a précipité dans les flots ? Est-ce la malice des autres ? Est-ce sa propre imprudence ?

—Eh ! que ce soit ce que ce voudra : n'était-il pas croisé ? ne venait-il pas dans l'intention de combattre et de mourir au besoin pour Jésus-Christ ? C'est l'intention, et non l'acte, qui fait le martyr. Vous nous le disiez hier encore.

—Oui, oui, Raoul. Mais que ma consolation eût été plus grande, si je l'avais vu tomber à mon côté, sur le champ de bataille !

—C'est à peu près cela, dit le sire de Louville, en tirant Cuthbert par le bras—et lui montrant de loin un objet sur les flots, Regardez, je vous prie.

Une demi-douzaine de têtes dansaient sur l'eau, non plus marquées de l'empreinte de la mort, mais vivantes et joyeuses, au contraire, et laissant un rire railleur éclater sur leurs traits. L'une d'elles-même (et Raoul crut y reconnaître le renégat) manifesta sa joie en criant : *Gloire à Allah ! Mort aux ennemis de Mahomet !*

—Voilà les bourreaux de votre fils, Cuthbert ; ils ne craignent pas de se trahir. Doutez-vous maintenant de quelles mains le coup est parti ?

—Mon Dieu ! je vous remercie, s'écria le vieux guerrier, en étendant les bras vers le ciel. C'était tout ce que sa pauvre mère désirait pour lui.—Je le donne à Jésus-Christ, répétait-elle, jusque sur son lit de mort ; je le refuse à tout autre. Je le donne en pur don ; que le Maître en dispose.—Vous avez exaucé cette parole généreuse ; soyez béni, je ne regrette plus rien.

Pendant que le chevalier exhalait ainsi sa douleur résignée, Raoul avait fait signe aux soldats de ne pas négliger l'occasion de se mettre à la poursuite de ces lâches ennemis. Déjà Sternfell s'était jeté à l'eau ; les soldats l'imitèrent ; trois ou quatre d'entre eux, armés de leurs longues lances, se tenaient sur le bord, prêts à percer ceux qui approcheraient. Inutiles efforts ! On vit ces têtes apparaître une dernière fois sur la rivière, lancer un mot d'insulte et un cri de joie, puis disparaître sous les flots. Le dogue et les soldats revinrent à vide.

Cuthbert agenouillé, abîmé dans sa douleur, ne s'était pas aperçu de ce qu'on venait de faire. Il fallut que Raoul lui rappelât qu'il avait une mission à remplir.

—Pas avant que cet enfant chéri n'ait reçu la sépulture, sire de Louville. Je ne puis laisser le corps de ce martyr en proie aux vautours. Il a bien quelque droit à ce qu'un peu de terre recouvre ses os. Ah ! qu'il m'eût été plus doux de l'ensevelir à côté de ses aînés, dans la terre même qui renferma trois jours le corps de Jésus-Christ ! Mais qu'il me suffise de savoir où reposeront ses restes vénérés ; le corps d'un martyr sanctifie tout ce qu'il touche. Je reviendrai, je reviendrai, si le ciel me prête vie, prier auprès de lui, passer mes jours dans la pénitence, jusqu'à ce que la mort me réunisse à lui.—Raoul, descendez avec la moitié de ces soldats, et laissez l'autre moitié me suivre.

On obéit. Raoul, accompagné de Lernfried et de quelques autres, recommença l'exploration, pendant que le reste de la troupe emportait le corps d'Othon que suivait Cuthbert, dans l'attitude de la plus profonde douleur. Ceux-ci arrivèrent jusqu'à la caverne de l'ermite. Ils le trouvèrent assis sur le devant du rocher, les mains jointes, la face tournée vers la lune, les yeux fermés, et perdu dans une de ces contemplations auxquelles il aimait à se livrer.

—O vous dont la vie fut un long deuil, cria Cuthbert, du plus loin qu'il l'aperçut, prenez part, s'il vous plaît, à la douleur qui m'afflige. Manfred, que vos chagrins ne vous rendent pas insensible à ceux des autres. Je viens vous demander l'hospitalité.

—Celui que tu invoques n'est plus ici, répondit le solitaire, en gardant la même attitude, et n'ouvrant pas même les yeux.

Oui, bon père, je comprends : Manfred, le terrible baron, le valeureux guerrier, n'existe plus. Vous l'avez laissé dans les plaines d'Ascalon, sous les murs de Ptolémaïs, que sais-je ? au tombeau de Jésus-Christ. Mais Khadosch-ben-Schadaï vit encore, et c'est à lui que je m'adresse. La flamme n'est pas éteinte dans son cœur ; son oreille n'est pas fermée à la voix de la plainte. Qu'il daigne donc exaucer la prière d'un malheureux.

—Si tu es malheureux, adresse-toi à Dieu le Père Tout-Puissant, et à son Verbe fait chair, et à son Esprit consolateur. Il est aussi riche en puissance qu'en miséricorde : il a un baume pour toutes les douleurs.

—Ainsi soit-il ! Puisse-t-il alléger la mienne ; car elle est grande. Khadosch-ben-Schadaï, vous souvient-il du *Chevalier noir* ?

—Il est mort à mon côté à l'attaque de Jérusalem.

—Vous souvenez-vous de son neveu Albrecht ?

Le solitaire ne répondit pas ; mais il ouvrit les yeux, les leva d'abord au ciel, puis les promena lentement sur ceux qui l'entouraient.

—Je voudrais, reprit Cuthbert, que la lumière de la lune égalât celle du soleil, pour vous laisser voir ses traits dans ce corps que nous déposons à vos pieds.

—Son corps repose loin d'ici. Ne mens pas à celui qui hait le mensonge. Le guerrier que tu nommes doit être mort.

—Il y a vingt ans, Khadosch, qu'il expirait sous les murs de Bruges, au service de Béranger le vieux. Mais si la nuit vous permettait de discerner les objets, vous reconnaîtrez ses traits dans ceux de son fils Othon, que les sectateurs de Mahomet viennent de mettre à mort.

—C'est une fin glorieuse ; il n'en est pas de plus digne d'envie. Ne plains pas le guerrier que le Ciel a ainsi honoré.

—Pourtant je l'aimais tendrement ; j'avais mis en lui toute mon espérance.

—La gloire humaine est une fleur des prairies ; l'espérance mortelle est un roseau brisé.

—Laisserons-nous, mon père, ce corps sans sépulture ? Souffrirons-nous que la dépouille d'un martyr soit le butin des oiseaux de proie ?

—Ah ! répondit le vieillard, avec un accent mélancolique, combien de ces ossements sacrés ont blanchi les plaines d'Ascalon et de Jéricho ! Plus d'une fois mon cœur saigna en voyant les corbeaux du désert enlever des débris que les autels mêmes auraient dû se disputer. Mais l'heure de la récompense une fois venue, le Père de famille saura bien rassembler ces ossements épars, et leur donner la vie. Ne crois-tu pas cela, mon fils ?

—*Credo*, répondit Cuthbert avec énergie, *credo... resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi. Je*

*sais que notre Rédempteur est vivant et qu'un jour nous serons revêtus de notre peau, et que de nos yeux nous verrons notre Dieu. Cette espérance repose au fond de mon cœur.*

—C'est bien, mon fils, persévère dans ces nobles sentiments ; ils soutiendront ton âme dans les épreuves.

—Néanmoins, Khadosch, accordez-nous une place dans ce rocher, pour y déposer le corps de cet infortuné, et que ce soit, autant que possible, près du lieu de votre sépulture.

—Ma sépulture !... J'y songeai d'abord, et mes mains creusèrent dans ce roc une ouverture, un trou, destiné à recevoir mes restes. Puis la pensée me vint qu'un pécheur comme moi n'était point digne d'un tel honneur. Les aigles et les vautours, qui planent sur ces solitudes, doivent seuls hériter de ma dépouille. Ils l'auront. Quand je sentirai que la vie doit m'abandonner, je monterai au plus haut de la montagne, selon que mes forces me le permettront ; et là, le front contre terre, roulé dans la poussière, j'offrirai au ciel mon dernier sacrifice ; puis, s'il plaît à Dieu de recueillir mon âme, je laisserai à la pourriture et aux animaux carnassiers ce corps qui fut un sac de péche. Mais... suis-moi.

L'anachorète les conduisit à quelque distance, sur la pente de la montagne ; puis leur fit voir, dans un angle de rocher, le sépulcre dont il leur avait parlé.

—C'était là... Mes mains ont péniblement taillé cet enfoncement. Là, Khadosch-ben-Schadaï devait venir s'étendre, dès que le froid de la mort l'aurait saisi ; là, il devait exhaler ses derniers soupirs, et attendre le jour de la résurrection. Deposés-y ton martyr. J'y viendrai prier quelquefois ; ce voisinage me fera du bien. Hélas ! il n'y a plus qu'un pas entre lui et moi. Puissions-nous bientôt nous retrouver ensemble !

Cuthbert fit ce que lui ordonnait l'anachorète. On déposa Othon dans cette tombe ; on apporta des herbes aromatiques, puis du sable ; le vieil écuyer lui en accommoda un lit, du mieux qu'il put ; le baisa et l'arrosa de ses larmes, puis le coucha là-dessus, avec la tendresse d'une mère qui arrange son enfant dans son berceau. Le solitaire agenouillé priait les mains jointes. Bientôt il entonne, de sa voix sonore, non pas un chant lugubre, un psaume des morts, mais un hymne de joie, l'hymne des martyrs. Tous les soldats unirent leurs voix à la sienne. Cuthbert lui-même, les joues sillonnées de pleurs, prit part à cette manifestation d'un sentiment tout chrétien. L'hymne achevé, Khadosch fit signe à Cuthbert qu'il avait quelque chose à lui dire ; et tous deux se retirèrent dans l'ancre du solitaire, où ils eurent un assez long entretien.

Cependant Raoul était descendu avec sa petite troupe jusqu'à l'endroit où l'on supposait un gué. Là, en effet, le fleuve s'élargissait, et perdait en profondeur ce qu'il gagnait en superficie. Mais cet espace était de peu d'étendue ; il n'était pas présumable qu'une armée aussi considérable que celle du roi Louis, se hasardât à tenter le passage dans un lieu où ses lignes auraient si peu de place pour se

développer. En descendant plus bas, les rives se resserraient et devenaient escarpées, surtout du côté opposé; en sorte que les aborder eût été difficile. Mais partout régnaient le silence et le désert; aucun feu n'apparaissait: les Sarrasins comptant, sans doute, que l'élévation du rivage était un rempart suffisant et facile à défendre. Raoul observa attentivement la déposition des lieux, autant que le permettait la nuit. Plusieurs fois il lança Sternfell pour mesurer la force du courant; et même, afin de mieux s'éclairer, il monta sur un petit tertre, et ayant remarqué, par l'effet de cet esprit d'observation qui lui était propre, que le bruit du fleuve semblait diminuer à la dérive, il en conjectura que ses eaux devaient y avoir plus d'espace pour s'étendre, et par conséquent offrir un passage moins dangereux. Mais voulant avoir seul l'honneur d'une découverte aussi importante, il laisse là sa petite troupe, et descend accompagné de Sternfell seul, pour vérifier la justesse de son observation.

C'est avec une sorte d'orgueil que notre héros entreprit cette démarche. Son caractère généreux est tout à la fois avide de gloire et ambitieux du bonheur d'être utile. Semblable au coursier fougueux, dont l'ardeur s'augmente en proportion de l'espace qui s'étend devant lui, le sire de Louville sent croître ses désirs, à mesure que la carrière s'ouvre à ses yeux. Le voilà enfin en face de l'ennemi! Ces contrées lointaines, qui semblaient reculer toujours, il les touche, il les foule du pied. Les périls, dont son âme était éprise, ils se dressent sous ses pas! Les combats vont commencer: demain il mesurera son jeune courage; demain il affrontera la mêlée; il verra de près de carnage et la mort; demain la victoire lui donnera la palme tant promise, ou lui procurera une mort glorieuse, non moins enviée peut-être. C'est avec une sensation bien douce qu'il se berce dans ces pensées. Quiconque eût pu le voir alors, aurait remarqué avec quelle grâce il se redresse, quel sourire de satisfaction illumine ses traits. Il marche droit comme un cèdre; il s'arrête de temps en temps, lève les yeux vers cette voûte paisible, semée de milliers d'étoiles, ou sur ces plaines silencieuses où la lune semble sommeiller sur un lit de molles vapeurs. Il se retourne vers ce fleuve, souverain du désert, première barrière à franchir, mais barrière bien faible contre l'intrépidité des croisés français. Il secoue la tête d'un air fier, et semble dire à ces vagues superbes: Demain vous sentirez votre faiblesse, et votre orgueil sera bien humilié.

Il était à une lieue environ de son point de départ, quand il crut remarquer que ses conjectures se réalisaient. La rive du Méandre s'abaissait, la surface des eaux était unie; il n'apercevait plus l'autre bord, et le bruit plus modeste du fleuve indiquait qu'il ne rencontrait plus d'obstacle en son cours. A cette pensée, une joie pure inonde l'âme de Raoul: il aura le bonheur de procurer à l'armée un passage plus commode; il épargnera la mort à plus d'un de ses frères sans doute. S'approchant de la rivière, il laisse ses regards errer sur sa surface unie, où la lune se baigne; il prête l'oreille au loin, pour écouter si des

bruits suspects sortiraient du fond de ces solitudes; il examine si quelque lumière ne se laisserait pas apercevoir à quelque point de l'horizon: rien, rien que le silence et le calme majestueux de la nuit.

—Mais tout est suspect sur ces terres ennemies, se dit-il à lui-même; une récente expérience m'a prouvé qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Avant d'engager l'armée dans ce passage, je dois m'en être assuré; je ne puis raisonnablement répondre d'un fait incertain. Si je me jetais à l'eau! si je tentais par moi-même le gué! La nuit est belle, la lune brille en son plein; rien ne me manque pour mesurer la profondeur de la rivière, constater la forme de son lit, la disposition de ses bords. J'irais... je reviendrais... et je pourrais dire: J'ai vu, j'ai vérifié; les choses sont ainsi.

Aussitôt conçu, aussitôt exécuté. Le jeune chevalier lève les yeux au ciel, se recommande à Monseigneur Jésus-Christ et à la *doucelette* vierge Marie, puis entre dans le fleuve, suivi de son fidèle compagnon. Pendant un tiers du trajet il n'a de l'eau que jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture; vers le milieu, le lit devient un peu plus profond; insensiblement, il se sent soulever sur l'eau; il en a jusqu'aux aisselles. Mais bientôt il reprend pied, le sol va en remontant, et il arrive sans difficulté sur le bord. Dieu! quelle satisfaction! quel bonheur! il a trouvé ce qu'il cherchait: rien ne pourrait dire comme Raoul d'Allonville est content de lui-même. Un regard attentif jeté au loin et au large le convainc de nouveau qu'il est dans le désert. Nulle inégalité ne lui apparaît sur les bords de la rivière; il descend cependant pour mieux s'en assurer, et acquiert ainsi la certitude que, sur un assez long espace, le Méandre ne peut pas opposer d'obstacle sérieux au passage des Français. Il s'empresse alors de remonter, pour repasser le fleuve et rejoindre ses compagnons.

Il allait remettre le pied à l'eau, quand il aperçoit Sternfell en arrêt près d'un buisson rabougri. Un frisson de terreur lui passe dans les nerfs. Posant la main sur son épée, il s'approche et voit un corps étendu à terre, privé de mouvement. L'ayant exposé aux rayons de la lune, il reconnaît les traits de Gibor-ben-Salem, du jeune chef aux mains duquel il vient d'échapper par miracle. Dort-il? est-il mort? est-il simplement privé de mouvement? En tout cas, le voilà livré à celui qu'il menaçait tout à l'heure d'une mort si cruelle. Un premier instinct porte le sire de Louville à le percer de son épée. Mais Sternfell attentif, l'oreille basse, remue tout à coup la queue et grogne; il a deviné le retour de la vie. En effet, peu à peu le cadavre se ranime; bientôt Raoul peut voir ses yeux se rouvrir, l'haleine gonfler sa poitrine. Le malheureux Sarrasin regarde, confus, étonné; mais la pensée qu'il est en face d'un ennemi lui rend bientôt pleine connaissance; il se voit perdu.

—La fortune a des chances bien subites, Gibor-ben-Salem, dit notre jeune chevalier. Quand tout à l'heure tu me menaçais d'une si triste mort, tu ne songeais pas que ta victime pouvait redevenir ton juge et le maître de ta vie.

—Allah seul est grand, répondit le Sarrasin, et l'homme n'est qu'une feuille sèche livrée au vent. Tu ne serais point le maître de ma destinée, si je n'avais péché sous les yeux d'Allah.

—Sans doute. Et moi-même je ne serais pas tombé dans les mains, si le Dieu du ciel et de la terre ne l'eût permis.

—J'ai péché ! j'ai péché ! répéta le prisonnier, en croisant ses bras sur sa poitrine, et en fermant les yeux pour ne pas voir le ciel.

—Ce que tu dis là, tout homme peut l'affirmer de lui sans crainte. Le mal est né avec nous, il nous accompagne trop souvent le long de la route, et ne nous quitte guère qu'au tombeau. Quel crime si grand te reproches-tu donc ?

—J'ai épargné le sang du chrétien ; j'ai hésité à égorger le chien qui aboyait contre le Prophète.

La pâleur de la colère déteignit les joues du sire de Louville.

—Il faut que ton fanatisme soit poussé à un terrible degré, sectateur de Mahomet, pour oser exprimer un regret semblable, en face de celui-là même qui tient ta vie en son pouvoir. Et encore ta gorge ment impudemment : car tu m'as condamné à mort, car tu me destinais le supplice le plus ignominieux que votre barbarie ait inventé ; et, si je respire, ce n'est ni à ta générosité, ni même à ta négligence que je le dois ; mais bien à un de ces heureux événements où la prudence humaine ne voit que des hasards, et où je reconnais, moi, le doigt de la Providence.

—J'ai péché, ô puissant Allah ! répète le Sarrasin, avec l'accent de la douleur. Tu aimes les sacrifices généreux et prompts, tu maudis la lenteur funeste que l'on met à exécuter tes ordres. Le véritable disciple du Prophète ne marchande jamais avec le sort de l'infidèle. Mon cimetière ne devait pas rester au fourreau à côté de cet immonde animal. J'ai péché, j'ai péché ! Je suis justement puni.

Le captif était resté à terre ; le genou de Raoul pesait sur sa poitrine. Et pourtant il y avait dans son regard tant d'audace, dans sa physionomie tant de dédain et d'insolence, que le sang du jeune chevalier en bouillonnait dans ses veines. Il hésita un moment s'il ne le percerait pas de son épée ; mais il lui sembla que ce meurtre, ainsi commis de sang-froid, ressemblerait à un assassinat, et son âme honnête, répugnait à la seule apparence d'un crime.

—Que penses-tu maintenant de la mort ? reprit-il, après un moment de silence. Te semble-t-elle aussi agréable que quand tu la donnes aux autres ? Es-tu aussi prêt à le recevoir ?

On vit alors que le fanatisme seul avait inspiré les premières paroles de Gibor ; car, à la simple lueur d'espoir que son vainqueur faisait luire à ses yeux, il changea de langage et de ton.

—L'homme ne vit que peu de jours sur la terre, répondit-il d'un air soumis, et Allah seul en détermine le nombre. Le croyant doit être prêt à accepter la mort, quand il plaît à Allah de la lui donner ; mais il ne peut refuser la vie, s'il plaît au Tout-Puissant de la lui laisser.

—Ta parole est juste. Le vrai courage consiste à ne point reculer devant la mort, quand la circonstance l'exige ; comme aussi à ne point prodiguer inutilement sa vie. Dis-moi : qui t'a appris à parler si bien la langue des Francs ? Par quel hasard es-tu instruit de nos mœurs ? Serais-tu né sur quelque terre chrétienne ?

—Que t'importe mon origine ? Tu peux me trancher la vie, et cela doit te suffire. Seulement, pour satisfaire à ta curiosité, je te dirai qu'une femme étrangère soigna mes jeunes années et m'apprit sa langue. Plus tard, le poison la fit disparaître : car elle n'était pas sincèrement vouée à Mahomet. J'ai vécu dans l'air libre du mont Liban ; j'ai passé ma jeunesse à chasser la bête fauve ; j'ai combattu contre les tribus ennemies ; la guerre est ma passion, les armes sont mes amours. Ne m'en demande pas davantage.

—Et qui t'a armé ainsi contre les fils de la croix ?

—Est-il possible au vrai disciple du Prophète de rester indifférent dans des circonstances pareilles ? Au premier bruit de l'arrivée des chrétiens, j'ai bondi de joie comme le jeune lion du désert ; au premier cri de la guerre sainte, je me suis élancé. Voudrais-tu que je fusse resté parmi les lâches ? Ton épée compterait une victoire de moins.

—J'aime ton courage, au contraire, et je le comprends. Mais ce que je n'aime point, c'est ta perfidie, c'est ta barbarie à l'égard de tes ennemis. Bats-toi en plein soleil, soit habile et brave, tâche de vaincre tes ennemis, j'y consens. Mais ne va pas, comme le vil renard, surprendre par la ruse, et égorger un guerrier à sang-froid. Que t'avaient fait ces malheureux que tu as si cruellement empalés ?

—Ils avaient outragé Mahomet et tué de mes soldats.

—Tu devais alors des faire prisonniers, et non les massacrer de cette ignoble manière. Allah, comme tu l'appelles, sait se complaire dans un brave ; il ne peut que maudire l'assassin. Encore une fois, que dirais-tu si je te perçais la poitrine ? Mais si ton Dieu t'ordonne de faire le mal, le mien m'ordonne d'être généreux : lève-toi.

—Je ne me lèverai pas que tu ne m'aies donné une parole de vie. Jure que tu ne me feras point mourir.

La pensée vint immédiatement à Raoul que c'était là un piège qu'on lui tendait. Il avait souvent ouï parler de l'astuce de ces infidèles, du peu de fond qu'il y a à faire sur leur parole, et il soupçonnait qu'une fois debout le rusé Sarrasin s'enfuirait ou tournerait sa fureur contre lui.

—Je ne te la donnerai point que tu n'aies satisfait à plusieurs de mes questions. Que faisais-tu au poste où nous étions tout à l'heure ?

—J'y faisais ce que tu venais y faire toi-même : j'observais.

—Que sont ces jeunes gens qui t'accompagnaient ?

—Des enfants de ma tribu, mes amis, mes compagnons d'âge. Ils se sont attachés à moi, et m'ont nommé leur chef.

—Et ces deux vieillards mêlés parmi eux ?

—L'un est un vieux serviteur d'un de mes parents, qui se battit dans la première guerre contre les vôtres, et nous a suivis pour nous donner les conseils de son expérience. L'autre...

—Parle ! dit Raoul, qui le vit s'arrêter.

—Je ne le connais pas. Il parle la langue des Francs ; il est rusé, bas et cruel ; mais ses avis nous sont utiles.

—Est-il aussi de la tribu ?

Gibor ne répondit pas.

—Et que sont-ils devenus tous ?

—Je l'ignore. Nous étions désarmés, au moment où tes gens ont paru ; nous avons dû fuir. Je me suis jeté dans le fleuve, j'ai lutté tant que j'ai pu ; et enfin blessé contre un rocher, épuisé de forces, j'ai à peine pu me traîner jusque sur le rivage où j'ai perdu connaissance.

—Quels sont les desseins de vos chefs ? Quel est votre plan de campagne, pour vous opposer à nos armes ?

L'âge n'a point assez blanchi mes cheveux, guerrier chrétien, répondit le jeune Sarrasin avec dignité, pour que nos juges m'admettent dans leur conseil. Mais si cet honneur m'eût été accordé, je prendrais ta question pour un acte d'insolence, et je te dirais : Brise ma poitrine, perce ma gorge ; mais ne me demande pas une chose que je ne puis t'accorder.

—Ce langage me plaît dans ta bouche, repartit Raoul, touché de cette grandeur d'âme ; lève-toi ! Je te pardonne, je te jure de respecter ta vie : compte sur la foi d'un chevalier chrétien.

—Et moi, dit le prisonnier, en se levant vivement, et en étendant la main droite vers le ciel, je prends Allah à témoin que jamais je ne te ferai aucun mal ; et que, si le sort des combats te remettrait de nouveau entre mes mains, je te conserverais la vie aux dépens de la mienne.

Et détachant alors son cimenterre :

—Il est fait du plus fin acier des terres d'Orient, dit-il, et fabriqué par la main de l'ouvrier le plus habile de Damas. Le noble sultan d'Icône l'a donné à mon père, qui m'en a ceint lui-même, afin que je défende l'Islam menacé. Il a déjà été teint du sang de plus d'un chrétien ; mais qu'il soit aujourd'hui un gage de réconciliation et de paix entre toi et moi.

—Cette épée, dit Raoul à son tour, me vient de mon aïeul, Guillaume Chenard, un des héros de la première croisade. Le neveu d'un scheik et bien d'autres musulmans l'ont teinte de leur sang. Accepte-la en échange de la tienne, et qu'elle soit un gage de nos mutuels serments.

Le jeune chef sarrasin hésitait à accepter. La tête penchée sur sa poitrine, il semblait préoccupé d'un scrupule.

—A quoi penses-tu ? lui dit Raoul. Crains-tu de toucher cette arme, ou te défies-tu de ma sincérité ?

—Je songeais, chrétien, que la partie n'est pas égale.

—Veux-tu dire que ton cimenterre est habilement travaillé ? que sa trempe est plus fine, sa poignée mieux ouvragée, son fourreau plus riche ?

—Je songeais que tu m'as donné la vie, et que j'ai voulu te l'ôter. Il n'y a pas de traité possible entre nous. Toujours tu soupireras après la vengeance ; et, si jamais le sort des combats nous remet en face l'un de l'autre, tu devras t'acharner sur Gibor-ben-Salem.

—Ainsi le conseillerais ta religion grossière, fils du Coran ; mais bien autres sont les préceptes du Dieu que j'adore : il m'ordonne de te pardonner, et je te pardonne. Tu n'es pas digne de cette faveur, si tu ne la comprends pas.

Gibor tend la main à son jeune adversaire, la serre vivement, et lui dit :

—Puisse Allah me donner un jour l'occasion de me venger ! Adieu !

Il ceint alors à ses reins l'épée de Raoul, et s'éloigne. Celui-ci traverse de nouveau la rivière ; et, jetant un regard vers l'autre bord, il voit une ombre s'effacer dans le lointain.

### XIII

#### QUESTIONS INDISCRÈTES

La personne qui demandait à voir Roselle de Châtillon était assise contre un arbre, le front tourné vers la lune, quand la jeune fille arriva près d'elle. Son attitude calme et méditative, c'est-à-dire immobile, l'aurait fait prendre pour une femme morte ou endormie. C'est du moins ainsi que pensait Roselle ; car elle recula de plusieurs pas, dès qu'elle l'eut aperçue. Elle crut reconnaître le bizarre personnage qui avait fait naguère une apparition au manoir du Pui-set. La foi la plus éclairée n'est pas toujours en garde contre certaines idées superstitieuses. En ces temps-là, surtout, on péchait par cette sorte d'excès, qui est proprement une exubérance de sentiments religieux. Hélas ! aujourd'hui l'on pêche par défaut. Quoique élevée par une femme d'un esprit très-éclairé, notre héroïne subissait cependant l'influence de son siècle. Aussi la première idée qu'elle se forma de cet être extraordinaire fut celle d'un habitant de l'autre monde, échappé à sa sphère pour accomplir ici-bas une mission surnaturelle. Il fallut que le vieil Onfroy l'encourageât à surmonter sa timidité.

—Est-il vrai que vous me demandez ? dit-elle à la femme, d'une voix où un peu d'émotion perçait.

—Je ne tiens pas à te voir. J'étais bien sûre d'ailleurs que tu viendrais. Je t'ai véritablement demandée ; mais ta présence ne m'est plus nécessaire : je puis tout mener à terme sans toi.

—Que voulez-vous dire, étrange créature ? Gérard, comprends-tu un mot de tout cela ?

—Quand la vieillesse, chère petite, a posé sur une tête ses doigts glacés, presque tous les sentiments s'y éteignent. Il y a trente ou quarante ans, je vous aurais démêlé subitement, non-seulement ce qu'une personne aurait dit, mais même ce qu'elle aurait voulu dire. Aujourd'hui j'avoue que j'ai de la peine à saisir les idées les plus communes. Mais si vous avez quelque répugnance à converser avec cette



étrangère, laissez-moi ce soin. Femme, que demandez-vous ?

—La permission de mourir tranquille sous les murs d'un château.

—Avez-vous donc faim ? Avez-vous soif ? Êtes-vous souffrante ?

La femme ne répondit rien.

—Parlez, s'il vous plaît reprit ici la douce voix de Roselle, dont la compassion remuait le cœur. Nous ne souffrirons pas que personne meure de faim si près de nous. Le château du Puiset n'est point habité par des barbares. Expliquez-vous : quels sont vos besoins ?

L'étrangère ouvrit les yeux, regarda fixement la lune, fit deux ou trois mouvements en l'air, avec ses bras, et se laissa glisser à terre.

—Mon Dieu ! s'écria Roselle, elle meurt ! C'est une honte pour nous de laisser les pauvres expirer de besoins à nos portes. Mon Dieu ! mon Dieu !

—Ne pleurons pas encore, chère petite. Cette femme m'a l'air robuste ; elle ne doit pas avoir sitôt fait de mourir : ce ne peut être qu'une défaillance.

—Hâte-toi, Gérard, d'aller chercher quelqu'un pour l'emporter au château. Morte ou évanouie, je veux qu'on la soigne.

—Pas si vite, petite, pas si vite ! Et que dira notre maître, si nous prenons cette liberté, sans le consulter ? Il nous en a assez coûté d'avoir, une fois ou deux, introduit des étrangers en pareil cas. Je suis vieux, et j'ai envie de mourir sous le toit du Puiset, vu que je n'ai point d'asile ailleurs.

—Ne crains pas, Onfroy, je prends l'affaire sur mon compte. J'accompagnerai moi-même le brancard. . . Mais la voilà qui remue. . . Dieu soit loué ! elle n'est pas morte.

L'inconnue se redresse peu à peu, reprit sa première position, soupira profondément et regarda fixement la lune.

—Souffrez-vous, ma pauvre femme ? lui dit Roselle.

—Assez. . . pas mal. . . beaucoup. . .

—Avez-vous la force de vous lever et de me suivre ? Nous vous soutiendrons.

—Volontiers.

Et la voilà qui se lève prestement, comme une personne qui jouit de toutes ses forces.

—Ce n'était qu'une défaillance, alors, ce que vous éprouviez tout à l'heure ?

—Une défaillance ! J'appelle cela le mal de Damas : c'est là que j'en ai été prise pour la première fois. Mais ce pouvait être la mort.

—Comment ? la mort ! dit le vieil écuyer, que ce mot scandalisait. Il n'y a pas si près que cela de la vie au cercueil.

—Sans elle, dit l'inconnue en tendant la main vers la lune, vous n'auriez trouvé qu'un cadavre.

Roselle lève par hasard ses yeux vers l'astre des nuits, et croit y voir des signes particuliers.

—C'est le mal de Damas, reprit l'étrangère, et il ne fait pas bon y être sujet. Je l'ai éprouvé aux portes de Nicopolis, à la forteresse d'Icône, au palais de Constantinople, en plus d'un autre lieu encore. C'est

miracle si j'y ai échappé. Mais, mon garçon, tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. Et puis l'âge !

—L'âge ? Vous n'avez déjà pas l'air si vieille ! Si vous comptiez comme moi soixante-quinze années !

—Soixante-treize, seulement ; ne mentons pas. A moins que vous n'avez couru plus vite que les autres, depuis le jour où vous. . . N'en parlons plus. . . Le manteau était rouge, et le cimenterre tranchant. . . Mais les échos de Bethléem ont assez retenti de ses plaintes. . .

A ces paroles jetées comme au hasard et durant la marche, le vieil écuyer s'arrêta subitement, frappé de terreur et pris de tremblement dans les membres.

—Qu'as-tu donc, Onfroy ? dit Roselle, qui s'aperçut de son malaise.

—Je suis vieux, chère demoiselle, très-vieux, quoique. . . elle en dise. Allez un peu en avant ; je vous rejoindrai.

Roselle se remit en marche, et dit à l'étrangère :

—Vous parlez de Damas, de Constantinople ; ce sont des noms qui volent maintenant dans toutes les bouches chrétiennes. Je ne les entends jamais prononcer sans une vive émotion. Avez-vous réellement parcouru ces lieux ?

—Telle que vous la voyez, répondit la femme, en faisant le même geste vers la lune, telle elle m'a vue et suivie dans mon long pèlerinage. Et telle que vous la voyez ici, telle elle paraît dans ces contrées, moins cette barbe jaune que lui fait votre air épais.

—Y a-t-il longtemps que vous avez quitté ces pays-là ?

—J'en viens. . . pas immédiatement, cependant. Il y a quelques mois que j'ai quitté Constantinople.

—Et les Croisés y étaient-ils déjà ?

—On les y attendait. Le poison était déjà préparé dans chaque. . .

—Le poison ?

—Eh ! mais oui, le poison. Les gens de la maison de l'empereur, les spathaires, les doryphores, les eunuques, tous les fonctionnaires civils et militaires s'étaient distribué les quartiers et les fontaines de la ville, pour empoisonner les eaux et les farines. Mais malgré l'étendue de l'opération, le secret avait été bien gardé : car il n'en transpirait rien au camp des croisés. Un secret pareil ne coûte rien à garder chez les Grecs.

—Le poison ! ô mon Dieu ! est-il possible que la perfidie soit poussée aussi loin ? Les Grecs ne sont-ils pas les alliés des croisés ?

—Sans doute, comme le diable l'était d'Adam et d'Eve. Mais. . . je m'arrête : le courage et les forces me manquent.

En disant cela, l'étrangère s'assied sur une borne.

—Nous voilà à la porte du château. Si vous êtes souffrante, entrez : on vous donnera tous les soulagements possibles.

—Dieu m'en garde ! Pour un empire, je ne mettrais pas les pieds dans ce manoir.

—Et pourquoi ? S'il fut un temps où il passait pour inhospitalier, aujourd'hui ce renom doit tomber. Le pauvre et le malade, le pèlerin, surtout, y trouvent facilement entrée.

—On dit, en effet, qu'une jeune fille qui y habite a tant soit peu changé les habitudes du maître. Mais je ne m'y fierais qu'à demi. Enfant, si vous la connaissez, contez-lui de ma part cette courte histoire : Un jour, disent les Arabes, un vautour trouva une petite colombe délaissée; il la recueillit, la porta dans son nid, la réchauffa sous ses ailes et la nourrit, jusqu'à ce qu'elle fût assez grande pour voler. Comme elle se disposait à partir, et qu'elle le remerciait de ses soins : —Ohé ! lui dit-il, si je t'ai nourrie, ce n'est pas pour tes beaux yeux, mais parce que, sans cela, tu ne m'aurais procuré qu'un maigre repas. Dites à cette jeune colombe de se défier du vautour...

—Je ne lui dirai point du tout cette vilaine histoire

—Vous ne connaissez donc point cette jeune fille ?

—Je la connais beaucoup, au contraire.

—Vous ne l'aimez donc point ?

—Je l'aime trop. Mais je connais aussi le puissant baron de ces lieux, et certainement il n'est point tel que vous le dépeignez. Son cœur est bon, et même généreux. Il n'est terrible que pour ses ennemis.

—En ce cas-là, tout le monde est son ennemi. Faites, du reste, de ceci tout ce qui vous plaira. Je n'aurai rien à me reprocher; et si un jour une malédiction s'élève à cette occasion, elle ne tombera pas sur moi. Adieu, jeune fille ! Je vous remercie de votre bonne volonté, et vous souhaite...

—Un moment, de grâce. Vous dites que vous avez parcouru la Terre-Sainte ; que disait-on des croisés ?

—Il y a croisés et croisés, ma fille, comme il y a ennemis et ennemis. Parlez-vous des Teutons ? Ils sont écrasés, anéantis; c'est à peine s'il en reste quelques douzaines, pour venir donner des nouvelles au pays. Les terres de Cappadoce ont mangé cette nombreuse armée, comme les lacs absorbent des légions de sauterelles. J'étais là, j'ai vu de mes yeux cette effroyable catastrophe. Les os de ces infortunés doivent encore blanchir la plaine.

—La renommée nous avait parlé vaguement de tout cela ; mais nous n'osions y croire.

—O Roi du ciel et de la terre ! que tes vengeances sont terribles ! Que ta droite est pesante ! Mais ce n'est pas sans raison que tu décharges ainsi ta colère; ces hommes avaient péché, ils avaient emporté avec eux les abominations de leurs cœurs. Les ravages des campagnes, les incendies des villes, l'oppression des innocents montaient vers le ciel comme un concert de malédictions, et il fallait que tout cela retombât en désastres et en calamités. Gloire à Dieu ! Cette juste rétribution n'a pas manqué.

—Et les Français ?

—Leur conduite est meilleure, et, surtout, leur roi plus sage. Quand je traversai les terres de la Hongrie, leur innombrable armée était encore en bon ordre. Il est vrai que je n'ai vu que l'avant-garde. Mais c'était superbe.

—Superbe ? Je le crois bien. La fleur de la chevalerie et à l'avant-garde.

—Tout beau, l'enfant ! Et l'arrière-garde, donc ? C'est là qu'est le roi Louis, et l'élite de la noblesse.

Je vous répons que les anges descendraient volontiers pour voir défler ces fiers barons. On ne peut rien désirer de plus magnifique.

—Je croyais que l'orifamme était portée à l'avant-garde.

—Sans doute, et j'ai vu moi-même flotter ses plis, au moment où l'on entrait à Bude. Vingt jeunes chevaliers escortaient Enguerrand de Coucy qui la portait. J'y ai reconnu plusieurs seigneurs des terres de Beauce. Quel dommage d'envoyer ces agneaux à la boucherie !

—Comment ? ces agneaux !

—Oui, des agneaux comme cet Anseau de Poissy, ce chevalier d'Étampes, ce sire de Louville... et tant d'autres.

Les joues de Roselle se déteignirent, puis devinrent rouges comme l'écarlate.

—Avez-vous donc vu réellement, mais réellement vu ces jeunes seigneurs ?

De mes yeux. Ils étaient beaux encore, et nobles d'air et de tournure, malgré les tourments de la fatigue et les effets de la faim.

—Avez-vous distingué parmi eux le sire de Louville ?

—Comme on distingue un rosier en fleurs, parmi les arbustes d'un jardin.

—Je le crois ! je le crois ! songeait Roselle. Mon bien-aimé est choisi entre mille, comme dit l'Épouse des Cantiques. Oui, il doit briller dans l'élite même de cette jeunesse.—Avait-il l'air abattu, fatigué ?

—Hé ! qui ne le serait pas après ces marches forcées, après ces intempéries de saisons, surtout quand on a à peine de quoi se nourrir ? Pourtant il est encore de ceux qui se soutiennent le mieux. Et puis il y a des figures dont l'abattement relève les charmes.

—Je le crois ! je le crois ! se répétait Roselle ; il est si nerveux et si fort, même sous l'élégance de ses formes ! — Mais pourquoi dites-vous que c'étaient comme des agneaux envoyés à la boucherie ?

—Ah ! mon enfant, c'est que ce n'est pas peu de chose que d'aller affronter des Turcs. Si vous aviez vu ce que j'ai vu !

—Qu'avez-vous donc vu de si terrible ?

—Il ne vous servirait à rien de le savoir, à moins que vous n'ayez quelque envie d'y aller vous-même. Ces peuples sont des barbares, des ennemis acharnés du nom chrétien; et malheur à tout homme qui tombe entre leurs mains ! La mort la plus cruelle est son partage.

La curiosité de la vierge allait croissant. Son cœur battait d'une force extraordinaire.

—On dit qu'on les empale sans pitié.

—Ma chère demoiselle, j'en ai vu des rangées, comme d'oisillons embrochés, ou comme d'échalas dans les vignes. C'est chose commune dans ces pays-là que de trouver des allées de corps morts, à peu près comme des palissades autour des jardins. Et vous ne vous figurez pas les grimaces qu'ils font dans cette pitoyable situation. Mais ceci ne s'applique qu'aux prisonniers. Il est clair que, sur le champ de bataille, on se contente de les tailler en

quartiers, je veux dire en cinq ou six morceaux, plus ou moins gros. Cette habitude tient à ce que les musulmans prétendent que les chrétiens possèdent des secret de magie pour ressusciter leurs morts, à moins que les cadavres ne soient si bien dépecés, que les pièces ne puissent plus se rejoindre.

Le sang de Roselle se glaçait dans ses veines. Son imagination se représentait déjà son fiancé, ce fiancé qu'on lui peignait tout à l'heure si beau, maintenant fiché au bout d'un pieu, ou coupé en cinq ou six morceaux, et nous laissons à penser quelle terreur cette seule pensée lui causait. Tout absorbée dans ces images, elle ne remarquait plus les paroles et les gestes de l'étrangère, invoquant la lune à grands tours de bras, et à grands renforts de formules mystérieuses, prononcées dans une langue inconnue. Seulement, quand elle la vit s'éloigner, elle la pria instamment de revenir la visiter au manoir, pour lui donner plus de détails sur la Terre-Sainte.

—Que me répétez-vous, vierge folle ? Vous savez bien que le seigneur de ces lieux est un homme cruel, à qui tout est suspect. J'ai maudit sa demeure ; j'ai jeté l'anathème au nom de son père, au sien, à tout ce qui tient à sa race. Celle-là (elle montrait la lune) en sait plus que je n'en veux dire. Répétez de ma part à la vierge innocente qui habite ces lieux que...

Ces derniers mots se perdirent dans l'éloignement. Roselle vit, en se retournant, le vieil écuyer à genoux au pied d'une croix : de la croix que le sire Hugues avait fait abattre, parce qu'elle le *gênait*, et que la piété des habitants avait rétablie, aussitôt après son départ pour la Syrie. Onfroy était en prière, l'œil fixé sur ce signe consolateur ; mais il ne le regardait pas sans un certain effroi.

—Te voilà remis, Gérard, et tu fais bien de chercher ton appui dans Celui qui n'abandonne jamais les affligés. La bonne Gudule disait que la croix doit toujours être de moitié dans nos douleurs comme dans nos prospérités. Que dis-tu de cette femme ? Ses paroles m'épouvantent.

—Elle dit soixante-treize, répondit le vieillard tout rêveur. Sa mémoire est plus sûre que la mienne. Il faut bien qu'elle ait raison... Je n'ai pas peur de la lune, puisque nous avons le soleil de justice... Arrière Satan ! arrière Sapirah !... Il n'y a plus d'échos à Bethléem... Depuis le temps !... Sentez-vous le frais, chère petite colombe ? Rentrons vite ! Si le sire savait ceci, il vous gronderait...

## XIV

## L'ORDRE DU DÉPART

Le jour commençait à poindre, quand Raoul entra, heureux et fier de sa découverte. Un grand tumulte régnait déjà dans le camp ; le roi venait d'arriver avec l'arrière-garde. Une immense multitude de soldats, mais surtout de femmes, d'enfants, de pèlerins sans armes, couvraient la terre au loin, et se pressaient sur les bords de la rivière. De l'autre côté, on voyait une multitude non moins grande

d'ennemis, pressés aussi sur la rive du fleuve, et disposés, à ce qu'il semblait, à en disputer vivement le passage. Là, des cavaliers caracolaient sur des coursiers rapides comme le vent ; ici des fantassins bardés de fer, immobiles comme des pieux ; ailleurs des coureurs armés à la légère, portant à la main de courtes piques ou des javelines ; plus loin des guerriers revêtus d'armures plus riches, dont l'acier poli ou l'argent étincelait au soleil ; dans l'enfoncement et sur les hauteurs, des tentes de toile blanche ou de soie rouge ou bleue, indiquant les quartiers des chefs. Ce spectacle, aussi extraordinaire que terrible, se découvrant tout à coup aux yeux de l'armée chrétienne, y fit naître des émotions bien diverses. Les uns, c'étaient les soldats, éprouvaient une vive ardeur d'en venir aux mains avec les ennemis ; quelques-uns même s'élançaient déjà à cheval dans l'eau, comme pour mesurer la force du courant, et s'essayer au passage. Les autres promenaient leurs regards avec terreur sur cette foule considérable de Sarrasins, et parlaient de l'acharnement avec lequel le bord serait défendu. La plupart devisaient sur la profondeur de la rivière, sur l'élévation de ses rives. L'imagination, toujours si habile à nourrir la frayeur, exagérait les difficultés. Jamais, pensait-on, on ne viendrait à bout de surmonter un tel torrent ; nécessairement la plupart seraient emportés dans ces vagues, et ceux qui parviendraient à l'autre bord y trouveraient une forêt de lances et de flèches, prêtes à les repousser. Les femmes, surtout, et la multitude des pèlerins désarmés, se laissaient aller à ces sombres pressentiments. Plusieurs se reportaient en pensée vers la patrie, et regrettaient le zèle inconsidéré qui les avait portés à tenter un si long voyage. Des larmes mouillaient leurs yeux, comme autrefois ceux des Israélites captifs à Babylone.

Cependant les trompettes sonnaient de tous les points du camp. Les principaux chefs volaient de tous côtés, rassemblant leurs gens ; chaque bannière, plantée en son quartier, servait de point de ralliement. Là, le comte de Nevers monté sur son haut palefroi, l'épée nue à la main, exhortait ses nombreux vassaux au courage ; ici, le comte de Dreux, frère du roi, parcourait les rangs pour rappeler aux soldats qu'ils portaient la fortune de la France ; Thierry, comte de Flandre, animait ses valeureux Flamands par le souvenir de Godefroy de Bouillon ; Archambaud de Bourbon se contentait de brandir son épée, en criant de toute sa force : *mort aux ennemis de la croix !* Il n'était chevalier ou baron qui ne se crût obligé de courir à travers le camp, pour calmer les frayeurs de la multitude. De leur côté, le peu d'Allemands échappés à la ruine de leur armée, contemplaient d'un œil sombre ces nuées de Turcs et brûlaient d'en tirer vengeance. Ils connaissaient trop bien la force des ennemis, pour partager la confiance joyeuse, et quelque peu aveugle, des Français ; mais leurs sentiments, pour être moins visibles, n'en étaient que plus profonds. Le feu de leurs yeux attestait combien il leur tardait de faire expier à ces barbares la mort de leurs frères. Le spectacle

de tant de bannières flottant au vent ; ce mouvement des lignes, qui se formaient ou se brisaient ; ces allants et ces venants ; des hennissements des chevaux ; ce son des clairons ; ce tumulte ; ces cris de toute nature offraient le spectacle le plus varié et le plus pittoresque. Il était évident que l'ardeur des soldats ne pourrait se contenir ; tous étaient impatients de se jeter à l'eau ; il n'était pas possible de songer à modérer leur fougue.

Telle était la situation du camp, lorsque nos explorateurs arrivèrent. Immédiatement, Raoul se sentit pris de son ardeur chevaleresque ; ce parfum de bataille lui monte à la tête ; plus que tout autre, il est pressé d'en venir aux mains. Monté sur un petit tertre, il contemple avec satisfaction ces légions d'infidèles, semées comme des sauterelles sur l'autre bord du fleuve. C'est seulement maintenant qu'il peut se faire une idée exacte de la grandeur des obstacles ; et son courage, loin de faiblir, ne fait que s'en accroître. Il a déjà vu des Turcs de près ; la connaissance qu'il a acquise de leur caractère cruel et perfide lui fait plus ardemment désirer de mettre à l'épreuve leur talent sur le champ de bataille.

—Ne perdons pas notre temps en rêveries, lui dit Cuthbert ; car il se peut qu'on donne l'ordre du départ, et nous devons être en rang. Aussi bien voici venir le sire de Rancon sur son coursier blanc. Hâtons-nous d'aller à lui.

—Est-ce toi, Cuthbert ? criait le sire de sa voix rauque. Par la barbe de saint Martin ! j'ai cru que tu étais passé à l'ennemi. Tu as fait, j'imagine, le tour de la Judée.

—Il serait à souhaiter, noble sire, que je fusse resté au champ, au moins pour mon propre intérêt ; car je n'aurais pas perdu mon malheureux neveu, ce pauvre Othon.

—Motif de plus pour demander raison à ces chiens de musulmans. Que Dieu vous protège, Raoul d'Alonville ! Etes-vous content, mon garçon, de votre expédition nocturne ? Oh ! Ragnaire, à ta place ! Herebert, Anseau, à vos tentes ! Châteauneuf, où sommes-nous ? De l'ordre ! en place ! aux armes ! Les pèlerins et les femmes, au centre ! Au centre, vous dis-je !

Pendant que le bouillant chevalier distribuait ainsi les avis et les ordres, non sans faire usage du gros bout de sa lance, Cuthbert finit par lui surprendre un moment d'attention.

—Notre mission est remplie, noble sire ; voulez-vous entendre le compte que nous avons à vous rendre ?

—Que parles-tu de compte ? Au diable tes comptes !

—C'est que nous avons trouvé un gué.

—Eh bien ! que le diable emporte tes gués. Qu'avons-nous besoin de gués, quand tous ces mécréants sont là, en face, qui nous font la nique ? Estimes-tu que des chevaliers français doivent éviter une attaque de front ? Je ne sais ce que font tes Teutons ; mais nous autres, du grand royaume de France, nous briserons en visière. Je veux perdre mon nom, si je profite d'un détour, pour prendre un ennemi en traître. Holà ! d'Oisolay, et vous, d'Arguet, que

faites-vous là à regarder couler l'eau ? Trompettes, sonnez la boute-selle... Au centre les femmes ! en rang les gens d'arme !

—Il m'est avis que le sire de Rancon aurait besoin d'un peu de plomb dans la cervelle, Raoul, dit le vieil écuyer, en suivant de l'œil son maître qui caracolait comme un fou à travers la multitude. L'étendard un roi est pour huit jours entre ses mains ; je souhaite qu'il ne lui arrive pas malheur. Le sire de Rancon est brave ; mais il ne me paraît pas avoir toute la prudence nécessaire. A quoi bon nous envoyer chercher des gués, s'ils n'en veulent pas profiter ?

—C'est que vraiment il est noble de prendre ses ennemis de front, Cuthbert. Dans notre royaume de France, l'art des ruses et des détours n'est guère connu. Nous aimons à nous battre en face ; je suis sûr que beaucoup de ces chevaliers aimeront mieux périr dans l'eau que d'avoir l'air d'éviter une difficulté. Condamnez-vous cette manière-là, Cuthbert ?

—Je ne condamne rien, répondit le vieil écuyer, en secouant la tête. Mais je dis que la prudence est une chose belle et bonne. Je dis, surtout, qu'il faudrait ne pas songer qu'à soi ; mais se rappeler qu'on a à dos une multitude de femmes, d'enfants et de gens sans défense, auxquels il serait bon de procurer un moyen de salut.

—Nous les avons, Cuthbert, quand nous traversons le Tartius, l'Æsopus, le Granique et le Caïstre.

—Oui, sire de Louville ; mais aviez-vous aussi en face de vous ces innombrables légions, qui rendraient difficile même une marche par terre ? Ne voyez-vous pas combien ces bords ards, escarpés, rendent le passage dangereux ? Que peut la valeur contre ces obstacles de la nature ?

En ce moment, un certain tumulte s'opérait au milieu du camp. Le roi Louis, suivi de toute sa cour et de la reine Eléonore, s'avancait du côté de la rivière. Une immense acclamation accueillit sa présence. Tous les barons vinrent se placer autour de lui, suivant l'ordre de leur puissance, c'est-à-dire suivant l'étendue de leurs domaines (1). Il était monté sur un magnifique cheval blanc, dont deux écuyers tenaient la bride. Il portait le manteau royal, et était précédé de l'oriflamme, portée par Geoffroy de Rancon. En arrière, une foule de hauts barons faisaient caracolier leurs chevaux et flotter leurs étendards. A la droite du prince, mais à une certaine distance, paraissait la reine, portant un magnifique costume de guerre et montée sur un joli palefroi d'Ecosse, dont deux pages tenaient la bride toute garnie d'or et de pierreries. La selle était en damas blanc bordé de pourpre et de franges d'or. Un long manteau brodé en or descendait des épaules de la princesse sur la croupe du cheval. Son front portait un bandeau de pierreries, sur lequel brillait une croix en rubis ; c'était le signe du croisé. Ses deux bracelets présentaient la même image, comme nouvel indice de l'intention de la reine en prenant part à

(1) Les princes du sang eux-mêmes devaient céder le pas aux seigneurs plus riches qu'eux.

l'expédition ; sur quoi un vieil historien observe que *moult mieus eust esté qu'icelle portast ladite croix ès la cuer, que non pas ès front et bras*. Un grand nombre de dames la suivaient, montées aussi sur d'éléphants palefois : toutes illustres par leur naissance ou remarquables par leur beauté, mais beaucoup plus pleines des désirs de la vanité que des pensées de la dévotion. Aucune cependant n'effaçait, par la noblesse de ses traits ou la grâce de ses manières, l'orgueilleuse princesse qui marchait à leur tête : astre fatal de cette expédition, génie funeste qui contribua beaucoup à sa ruine.

L'explosion de joie causée par la présence de ces augustes personnages fut universelle. Longtemps les acclamations retentirent, et les échos du fleuve les répétèrent. Les Sarrasins eux-mêmes avaient les yeux fixés sur cette scène imposante ; toute la rive du Méandre était garnie de leur foule curieuse et empressée.

— Il n'y est pas, non, il n'y est pas, murmurait Cuthbert à l'oreille de son ami, pendant qu'ils se rangeaient tous les deux autour du sire de Rancon. La honte et le regret le tiennent à l'écart.

— De qui parlez-vous Cuthbert ?

— Du prince qui ne fut pas moins grand que le vôtre, Raoul, et qu'une auréole aussi belle ceignait tout à l'heure. Je parle de notre bon prince Conrad, notre illustre empereur. Voyez-vous là-bas, sur ce monticule, ces tentes peu nombreuses ? Elles ont appartenu à son quartier général ; c'est le reste de sa cour. Je l'ai vu cependant environné d'un éclat bien touchant, quand subjugué par la parole de Bernard, il baisait le pavé de la cathédrale de Spire. Alors qu'il partit de Ratisbonne, monté sur son grand cheval noir, entouré de son frère Henri de Bavière, de Bernard, duc de Carinthie, de l'évêque de Freisingen, de milliers de barons et de seigneurs et que les trompettes retentissaient, et que les cloches sonnaient à pleines volées, et que des centaines de milliers de voix couvraient ces bruits de leurs immenses acclamations : oui, c'était beau, c'était enivrant, cela faisait voler toutes les têtes. Et vous voyez !

— Il en a eu la gloire, Cuthbert ; et, bien certainement, Dieu lui en tiendra compte.

— Et voyez, reprenait l'écuyer attristé, ce que tout cela est devenu ! Cette belle, cette magnifique armée s'est fondue, pour ainsi dire, comme la neige au soleil ! Et celui qui la commandait, à peine environné de quelques guerriers, débris de ce triste naufrage, ressemble maintenant à un roi découronné ! Ce que c'est que la grandeur humaine !

— Mais il reste à Conrad sa valeur et son épée. Je suis bien sûr, Cuthbert, que, s'il était là, il ne serait pas le dernier à fendre ces flots écumants. Je n'aimerais pas, si j'étais sarrasin, à me trouver en face de lui.

Le but de la démarche royal était d'examiner l'état de la rivière, et de déterminer le lieu et l'heure où s'opérerait le passage. Le prince, naturellement prudent et sage, aurait aimé à entendre quelques jours, jusqu'à ce que les eaux diminuées permissent

de tenter cette entreprise difficile. Mais les vivres manquaient : car tous les habitants des pays que traversait l'armée s'enfuyaient devant elle, emportant tout avec eux. L'ardeur des croisés était d'ailleurs si grande, qu'il ne paraissait pas possible de la modérer. En cet instant même, le roi put voir une troupe de cavaliers déjà livrée au cours de l'eau, et disputant l'abordage à quelques Sarrasins. Il fut donc décidé que l'opération commencerait vers midi.

— Folie ! dit le vieil écuyer à son élève. On se bat contre des hommes, Raoul, mais non contre des éléments. Je n'ai point d'avis à donner au roi de France ; si pourtant je m'appelais Enguerrand de Coucy, ou Henri de Champagne, je me hasarderais à lui donner un petit conseil de prudence. L'empereur Conrad, si sa disgrâce ne l'eût rejeté loin d'ici, pourrait lui apprendre ce que l'on gagne à braver les lois de la sagesse la plus vulgaire. Pour avoir voulu diviser son armée, ce malheureux prince l'a perdue. J'ai peur que, pour avoir massé la sienne, le roi Louis n'en fasse autant.

Mais nous devons dire que ces conseils de la prudence n'étaient guère du goût de celui à qui on les communiquait. Raoul partageait l'avis de tout le monde. Il brûlait de s'élancer à l'eau, pour signaler sa valeur. Son coursier lui-même paraissait impatient de tenter les périls. L'immense applaudissement, dont la décision du roi venait d'être saluée, emportait toutes les têtes. Le sire de Louville ne pouvait donc voir, dans les observations de son guide, que les boutades d'un caractère morose, aigri du rôle secondaire que jouaient ses compatriotes. Le bruit courait de bouche en bouche que la reine Eléonore sollicitait le passage incontinent ; il eût, par conséquent, été honteux qu'un homme, qu'un chevalier, parût redouter ce qu'une femme même était impatiente d'affronter. La multitude ayant appris cette décision, joignit aux cris de *vive le roi !* celui de *vive la reine !* Au fond c'était moins le courage qui dictait ces applaudissements que l'espérance de trouver enfin un terme à une situation devenue intolérable. On s'imaginait que, par delà ce fleuve, on trouverait enfin des vivres ; la foule se laisse si facilement entraîner à tout ce qui lui fait espérer un soulagement à ses maux ! L'ordre du passage fut donc communiqué à tous les rangs.

Au milieu de ce tumulte, un homme seul semblait n'y point prendre part, et promenait sa figure soucieuse parmi ces figures épanouies et empressées. Depuis quelques instants, on l'avait vu s'attacher à la suite du roi, parcourir avec lui les divers quartiers, assister aux acclamations qui y éclataient sur le passage du prince, mais garder toujours son air sombre et préoccupé. L'ordre donné s'exécutait déjà. A peine Louis avait-il fixé les corps qui devaient ouvrir la marche, qu'on les vit s'ébranler sous leurs chefs. Alphonse de Saint-Gilles, Yves de Soissons, pleins d'un enthousiasme guerrier, se multipliaient, pour ainsi dire, en volant de bataillons en bataillons. Après avoir constaté de ses yeux ce premier mouvement, le roi venait de rentrer dans sa tente. Il avait été décidé que chaque cavalier prendrait un fantassin en

croupe ; qu'au premier choc on enfoncerait les ennemis, et que, la rive une fois débarrassée, le centre composé de la multitude sans armes et des bagages effectuerait le passage. Le roi, qui commandait en personne l'arrière-garde, devait appuyer et soutenir la marche.

Le vieil écuyer s'était arrêté à la porte de la tente royale, dans l'attitude d'un homme qui sollicite une audience. Après plus de deux heures d'attente, un valet lui demanda enfin qui il était, et ce qu'il voulait.

—Je suis, répondit-il, le débris d'un grand corps d'armée, et je demande à parler au roi.

—Est-ce pour obtenir, par hasard, un habit neuf ? car le tien est terriblement vieux ; ou bien est-ce pour demander un palefroi un peu moins efflanqué que celui que tu montes ? Je jure qu'il a dû faire un long carême, pour arriver à un tel état de maigreur. Mon ami, le roi est invisible. Tu sens assez que dans un moment comme celui-ci, Sa Majesté n'a pas le temps de s'amuser à donner l'aumône.

—L'aumône que je demande peut t'être aussi utile qu'à moi, jeune imprudent ; car ce que j'ai à dire intéresse toute l'armée, et le salut même de Sa Majesté.

—Il ne manque pas de donneurs d'avis en circonstances pareilles, répartit brusquement le valet. Le roi lui-même s'en plaint, et prétend qu'il préfère un bon coup d'épée au meilleur conseil. Ainsi, mon garçon, tâche de faire bonne besogne ; et, quand nous aurons passé le fleuve, il sera encore temps de nous apprendre comment nous aurions dû faire pour le passer.

Le vieil écuyer se retira en murmurant.—Comme ils voudront, disait-il à Raoul, lorsqu'il l'eut rejoint. Je désirais donner à votre roi un conseil salutaire ; on ne m'en laisse pas la faculté : soit. Mais vous concevez, jeune homme, qu'il importerait au prince de savoir tout ce qui peut contribuer au succès de son entreprise. On n'a pas trop de toutes les lumières dans un cas comme celui-ci. Mais ces valets sont gens orgueilleux et fats ; je plains les princes d'être obligés d'en avoir. C'est là le malheur des cours : on n'y voit que de vils flatteurs, toujours prêts à jeter l'encens, quand il faudrait donner de bons avis. Raoul, fuyez l'air empesté des cours ; il aurait bientôt corrompu la candeur de votre âme...

Après ce peu de paroles, prononcées avec amertume, le vieux guerrier rentra au quartier de son chef Geoffroy de Rancon.

## XVI

### LE MÉANDRE

Vers midi, la trompette du départ sonna. Aussitôt l'étendard royal, porté par Geoffroy de Rancon, annonça la présence du roi et de la reine, qui vinrent se placer en vue de tous, sur une petite hauteur, pour servir d'encouragement et de témoins. L'ardeur des troupes était extrême. Chaque cavalier prit un fantassin en croupe. Les chevaux eux-mêmes poussaient des hennissements multipliés, comme s'ils eussent été

pressés d'agir. Au signal donné par la reine et répété par la voix de vingt chefs, parmi lesquels le bouillant sire de Courcy et le frère du roi, Robert, de nombreux cavaliers s'élançant à l'eau. Un sentiment d'inquiète curiosité saisit toutes les âmes ; mais un cri unanime d'approbation s'élève dans les airs : *Montjoie saint Denis !* s'écrie le roi et toute l'armée après lui : *Montjoie saint Denis !* répètent la reine et toute l'armée après elle. Les Turcs poussent à leur tour un immense hurrah à l'honneur d'Allah et de son prophète. En même temps, on voit leurs cavaliers courir dans toutes les directions, soulever des tourbillons de poussières ; puis bientôt la rive se garnit de bataillons pressés, et une haie de lances se dresse, attendant les braves, mais imprudents, croisés. La rapidité et la profondeur des flots laissent bientôt pressentir un terrible obstacle. Ceux qui étaient exposés les premiers repoussés par les vagues furieuses, avaient peine à se soutenir. La plupart étaient refoulés contre leurs voisins, quelques-uns même entraînés. Plusieurs des plus imprudents, que leur ardeur téméraire avait emportés en avant, subirent ce triste sort. Les spectateurs purent voir, là, un corps rouler sur les flots, déjà inanimé ; ici, un guerrier lutter contre le courant, mais gêné par ses armes ; ailleurs, des chevaux ou nageant ou noyés ; et ce spectacle enflammait les uns et attristait les autres.

Aussitôt que le premier rang fut à portée des ennemis, une grêle de flèches et de pierres tomba sur lui. Grâce à leurs armures, les cavaliers résistaient à cette terrible avalanche ; mais quelquefois les chevaux, atteints aux parties sensibles, s'agitaient et perdaient l'équilibre. Il fallait tout l'art des cavaliers pour les assujettir. Les fantassins montés en croupe ripostaient bien de tout leur pouvoir ; mais leur position mal assurée leur donnait un grand désavantage vis-à-vis de l'ennemi. Et à mesure que l'on approchait du bord, le péril augmentait ; car alors de longues lances, de terribles cimenterres attendaient qui-conque était assez hardi pour poser les pieds sur le rivage. Ajoutons que ce rivage fort escarpé présentait une nouvelle difficulté, et exposait misérablement les croisés aux coups des Turcs.

On devine avec quelle anxiété le roi suivait l'opération. Les cris partis du camp ne cessaient d'encourager les efforts. S'il arrivait qu'un guerrier, plus heureux ou plus habile, parvint à monter sur le bord, de grands applaudissements éclataient ; mais bientôt, écrasé par le nombre, il succombait et était jeté à la rivière. Une certaine quantité avaient déjà subi ce triste sort. On voyait alors rouler pêle-mêle cavaliers et chevaux, sur les ondes rougies. Mais sans cesse de nouveaux arrivants remplaçaient les victimes ; on eût dit que ce triste spectacle enflammait l'ardeur, au lieu de l'éteindre. Chaque seigneur se disputait l'honneur d'aller venger ses frères. Ceux mêmes de la garde du roi demandaient permission de se jeter à l'eau ; il semblait à chacun qu'il serait plus heureux ou plus habile que ses devanciers. Encouragés par le succès, soutenus par la position, les Turcs poussaient leurs formidables clameurs, surtout quand un coup mieux dirigé avait précipité une plus noble victime.

Que de guerriers généreux périrent en cette rencontre, c'est ce que l'histoire ne dit pas. Combien de nobles barons, de puissants seigneurs mêlèrent en ce jour leur sang à celui de leurs vassaux ! Les files se renouvelaient toujours et disparaissaient toujours. Tout ce que peut l'habileté consommée, réunie au plus grand courage, fut tenté; c'était merveille que de voir ces héros lutter contre tant de désavantages et obtenir, pourtant, des succès; car, si la plupart d'entre eux finissaient par succomber, ce n'était pas avant d'avoir vendu chèrement leur vie. A chaque instant tombaient des Sarrasins; mais on avait soin de faire aussitôt disparaître leurs corps, tandis que les chrétiens avaient la douleur de suivre longtemps sur la surface des eaux les cadavres de leurs infortunés compagnons.

Parmi les ennemis qui se pressaient sur le rivage, les croisés avaient surtout remarqué une troupe de quelques douzaines d'hommes à tête chauve, à longue barbe, vêtus de robe d'un jaune sale, ceints d'un cordon rouge, et brandissant, de leurs bras nus, de terribles cimenterres. Leur gesticulation étrange, leurs prostrations, leurs cris, leurs mains élevées vers le ciel, l'empressement avec lequel ils se portaient de rang en rang, présentaient le spectacle le plus extraordinaire. L'un d'entre eux, surtout, distingué par sa taille et par la puissance de sa voix, paraissait exercer le commandement sur les autres. Il frappait comme un énergumène sur chaque croisé qui se trouvait à sa portée. Si son cimenterre venait à se briser, il enlevait de force le premier qu'il rencontrait, et recommençait sa sauvage opération. On vit ainsi tomber sous ses coups plus d'un guerrier valeureux. Simon d'Estoges, l'orgueil des bandes champenoises, avait reçu de lui une blessure. Se dressant alors sur son cheval, il s'élança d'un bond sur le rivage, et saisit corps à corps le cruel Sarrasin. Une lutte effrayante s'engage; un moment les deux armées sont suspendues d'étonnement et d'effroi. Dix fois le vaillant sire est entraîné jusqu'au milieu des rangs ennemis; dix fois, de sa main d'Hercule, il ramène son adversaire au bord du fleuve. Enfin, par un effort désespéré, il l'entraîne avec lui dans les flots. Les deux corps roulent quelque temps, séparés ou entrelacés, jusqu'à ce qu'on les voie se désunir une dernière fois; mais le Sarrasin était noyé, et le vaillant croisé regagnait son rang, au milieu des applaudissements des chrétiens.

Or ces féroces guerriers n'étaient autres que des santons, espèce de moines turcs, que le bruit de la guerre sainte avait arrachés de leur solitude. Vivant pour l'ordinaire dans les rochers ou dans des cellules près des villes, ils avaient cru devoir venir prêter l'appui de leur autorité au Coran menacé; et leur zèle était d'autant plus redoutable qu'il se renforçait du fanatisme. Leur présence animait singulièrement les combattants. Volant sans cesse d'un rang à l'autre, ils ne cessaient de souffler le feu qui les remplissait.

Cette lutte terrible durait depuis trois heures, et n'avait encore abouti qu'à des massacres. L'œil du roi comptait avec douleur les vides que chaque instant opérail dans les rangs. Vingt fois il avait voulu

se jeter à l'eau pour courir au secours de ses braves; mais les observations des seigneurs de sa garde et les prières de la reine l'avaient retenu. La situation des combattants était si désavantageuse, qu'il prévoyait le moment où il faudrait sonner la retraite. Et l'on peut s'imaginer ce qu'il en coûtait à un roi de France, ou de laisser périr inutilement tant de héros, ou de s'avouer vaincu, en renonçant à l'entreprise. Autour de lui s'étaient rangés les principaux barons de sa suite, et tous ensemble devisaient sur le parti qu'il y avait à prendre.

La majorité opina pour la retraite. Un coup de trompette en donna aussitôt le signal. Mais les combattants n'eurent pas même l'air d'y faire attention. Un groupe de chevaliers, commandés par un moine, avait fini par poser le pied sur le rivage, à une demi-lieue environ plus haut que le lieu du combat; et, de là, abattant ou refoulant tout ce qui se trouvait sur leur passage, ils s'avançaient à grands pas pour tendre la main à leurs amis. Cet incident rendit l'espoir aux croisés; un cri d'approbation s'éleva du camp, et un grand nombre de nouveaux soldats se précipitèrent dans l'eau, afin de profiter de cette chance de succès. Malheureusement, la petite troupe du moine venait d'être prise à dos; et, trop faible pour résister à une nuée d'assaillants, elle avait peine à défendre sa vie. Guy, comte de Nevers, irrité de ce que le roi avait fait sonner la retraite, criait à tue-tête:—A quoi songe monsieur le roi? S'imagine-t-il que nous soyons venus pour rien? N'y aurait-il pas honte de reculer devant ces ennemis de Dieu et des hommes? Courage! soldats de la croix! Montrez aujourd'hui la différence qu'il y a entre un adorateur du Christ et un sectateur de Mahomet... Ne voyez-vous pas que plusieurs des nôtres ont enfin touché terre? *Monjoie saint Denis!* il nous faut tous faire comme eux..."

Ces paroles ranimèrent l'ardeur des croisés. Jamais, répétons-le, on ne déploya plus de bravoure et d'intrépidité. Malheureusement les fidèles compagnons du moine, enveloppés de toutes parts, avaient disparu. La rive était de nouveau couverte de Sarrasins, recevant à coups de lance et de cimenterre tous ceux qui approchaient. Témoin de ce triste spectacle, le roi avait ordonné que toutes les trompettes du camp réitérassent l'ordre de la retraite, quand tout à coup un événement singulier changea la face des affaires.

## XVII

## UNE SCÈNE EN PRISON

Roselle était retournée plus d'une fois vers le sombre réduit où languissait Etienne le fou. Malgré l'effroi que lui inspirait l'aspect de cet homme, malgré les cruels souvenirs qu'il lui rappelait, elle n'hésitait pas à aller lui porter un mot de consolation et de paix. Mais elle ne pouvait le faire qu'en secret. Quelque bonté que lui témoignât le sire du Puiset, elle voyait encore trop bien percer son caractère cruel, pour oser le mettre à l'épreuve. Chaque fois que

quelque événement ou même la conversation, rappelait certains noms, certains faits du temps passé elle avait vu Everard manifester des sentiments si inhumains, former des projets si sanguinaires, se livrer à de si sombres accès de fureur, quelle tremblait même quand il prenait avec elle le ton d'une douce et indulgente familiarité. Pour rien elle n'aurait voulu lui fournir l'occasion de se livrer à sa mauvaise humeur. Quand on a vu une horrible basse-fosse, on n'ose pas même porter le pied de ce côté.

Mais chez elle la charité était trop vive, pour ne pas compatir aux souffrances de l'infortuné, que le hasard lui avait fait découvrir. Depuis ce moment, cette funèbre image lui revenait sans cesse à la mémoire. Elle eût fort désiré retourner souvent à sa prison ; mais la porte qui lui en avait fourni l'entrée, ne s'ouvrait pas, et celle par laquelle le geôlier arrivait se refermait avec soin. Chaque soir, elle jetait un coup d'œil d'un côté et de l'autre ; et toujours les barres et les verroux étaient en place. On se rappelle que, dans une conversation avec Everard, alors que son mariage paraissait prochain, elle avait réservé son cadeau de nocces, et que le sire s'était engagé à le lui faire selon son désir. Or, ce cadeau, c'était la délivrance d'Étienne de Francourville. Mais son fiancé était parti, et son mariage remis à un temps indéterminé. Et puis, le caractère de sire Everard s'était montré à elle sous de si tristes aspects, et elle en avait contracté une telle timidité, qu'elle ne se croyait pas assez forte pour lui demander une telle faveur. Elle eût craint même d'atteindre un but tout opposé, c'est-à-dire de pousser le baron à une dernière extrémité à l'égard de son infortunée victime. Mais qu'elle souffrait de sentir là ce malheureux ! Que de fois, le jour et la nuit, elle pensait à lui ! Combien de fois elle crut entendre, dans ses heures d'insomnie, cette voix sauvage, hurlante, dont le son s'est si fidèlement gravé dans sa mémoire !

Un soir, pourtant, il se trouva que la porte, la même porte, était encore ouverte. Elle regarda autour d'elle, ne vit personne, entra ; et, de peur de surprise, poussa cette porte derrière elle. Le bruit tira le captif de sa torpeur. Cette fois, l'obscurité était complète. Elle surmonta cependant sa terreur, et s'approcha de la grille en tâtonnant :

— Etienne de Francourville, dit-elle de sa voix la plus douce, dormez-vous ?

— Il y a longtemps que le sommeil a déserté ma paupière, chère enfant, répondit-il, en se levant d'un bond et en s'élançant vers la grille.

Ce saut de tigre effraya Roselle.

— Je viens vous voir : me permettez-vous de ne me point faire de mal ?

— Comment ferais-je du mal à celle qui a pitié de moi ? Vous êtes le seul être au monde qui pensiez à Etienne le fou.

— Je pense, en effet, souvent à vous. Mais à quoi cela sert-il, si je ne puis vous rendre la liberté ?

— Ah ! qu'il doit faire bon voir les champs, les prés verts, les forêts ! . . . Jeune fille, en quelle saison

de l'année sommes-nous ? Voilà trois ans que vous n'êtes venue me voir.

— Trois ans ! Il n'y a pas trois mois, Etienne. Vous trouvez donc le temps bien long ?

— Je n'ai aucun moyen de le compter. Pour moi le soleil ne se lève pas, la lune ne brille pas ; je n'ai pas les oiseaux pour m'annoncer le printemps, la moisson pour me parler de l'été . . . Ma vie est un hiver sans fin, une nuit perpétuelle. Je suis comme les morts dans leurs sépulcres.

— Votre sort est bien triste ; il me serait extrêmement agréable de pouvoir le soulager.

— Cela vous est bien facile : venez me voir quelquefois. Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière là, pour que j'aperçoive encore votre douce figure ? Oh ! que vous m'avez fait de bien, la première fois que vous m'avez visité ! Le son de votre voix, les traits de votre visage m'étaient toujours présents. Ils sont encore dans ma mémoire ; ils ne me quittent ni le jour ni la nuit. Quand la souffrance m'accable, quand mon âme fatiguée de secouer ses fers est tentée de désespoir, votre souvenir me console ; je me dis : Il y a encore un être au monde qui a pitié de toi ; tu n'es pas totalement abandonné sur la terre : prends courage ! C'est ainsi que je me parle à moi-même. Mais, depuis quelque temps, je songe que cela aussi est une folie.

— Eh ! pourquoi pensez-vous cela, Etienne ?

— C'est que je me dis qu'il n'est guère possible d'aimer un malheureux comme moi.

— Je ne sais ce qu'il en est des autres. Etienne ; mais je puis assurer que ce ne sont pas là mes sentiments. Plus un être est malheureux, au contraire, et plus il me semble avoir droit à mes affections. J'ai moi-même éprouvé l'infortune ; je sais, par conséquent, combien on a besoin de consolation, quand on souffre. Mon seul regret est de ne pouvoir pas faire le bien que je voudrais.

— O vierge bénie ! vous pourriez pourtant m'accorder une faveur.

— Parlez, Etienne, et si cela m'est possible, vous l'obtiendrez immédiatement.

— Je voudrais avoir une fleur. Il y a si longtemps que je n'en ai vu, senti ! Il y a si longtemps que leur odeur n'a flatté mes narines !

— Et quelle fleur aimeriez-vous ?

— Laquelle que ce soit. Il me semble qu'elles sont toutes aussi belles les unes que les autres. Cependant . . . il en est une qu'elle aimait ; et celle-là m'est plus chère.

— De qui parlez-vous ?

— Elles avaient le même nom. Mais la marguerite des champs n'était pas aussi belle, pas aussi fraîche, pas aussi douce à voir.

— S'il ne vous faut qu'une marguerite, vous l'aurez. Vous aurez d'autres fleurs encore ; consolez-vous. Mais il m'est si difficile de parvenir jusqu'à vous !

— Et c'est pour cela, peut-être, que vous vous êtes enfermée aujourd'hui . . . avec moi ! Ah ! quelle charité est la vôtre ! Que la vierge de Nanterre vous



protège ! Que Dieu veuille sur la fille de Gislebert de Châtillon !

A ce mot *enfermée*, les jours de Roselle avaient pâli. Elle s'avança tout doucement près de la porte, et s'assura qu'elle était vraiment fermée, et ne pouvait s'ouvrir que du dehors et avec la clef. Une grande terreur s'empara d'elle.

—Ha ! ha ! ha ! s'écria le fou, avec un grand éclat de rire, je ne suis pas si malheureux. L'oiseau du paradis est dans ma cage ; elle me chantera une chanson de sa belle voix, et mon cœur en sera consolé. Ha ! ha ! ha ! j'ai déjà entendu ses chansons ; mais je ne les sais pas toutes.

Dès l'instant que la jeune fille a la certitude qu'elle est prisonnière, sa tête s'emplit de toutes sortes d'idées sombres. Elle entend des bruits, des pas, des menaces ; il lui semble que le sire du Puiset est pris de sa grosse colère... Il lui semble qu'on ne saura pas où elle est ; qu'on ne viendra plus apporter de nourriture à Etienne ; qu'elle sera condamnée à mourir de faim... Nous ne savons tout ce qu'elle imagina de terrible, de douloureux. Elle tâcha pourtant de se raffermir, de ne pas paraître épouvantée. — Quand même je serais enfermée ici, Etienne je suis bien sûre que vous ne me ferez pas de mal. Est-ce vrai ?

—Eh ! quel mal ferais-je à qui ne me veut que du bien ? Ha ! ha ! ha ! l'oiseau du paradis est dans ma cage... Que je suis joyeux !

—Vous n'êtes pas totalement abandonné sans doute et la nourriture ne vous manque pas. Vient-on souvent vous en apporter ?

Elle disait cela pour s'assurer si le geôlier entrerait bientôt.

—Ils ne viennent que le moins qu'ils peuvent. Tous les ans une fois... Mais non ; ma tête se brouille... Tous les six mois... Je ne compte plus le temps, je ne puis plus le compter... Le soleil ne se lève jamais pour Etienne le fou.

—Avez-vous à manger, enfin ?

—Oui ; Etienne le fou a toujours un morceau de pain sec à manger, et une cruche d'eau sale à boire. Mais il y touche rarement, et ses ennemis le savent bien. Dans deux ans, ils reviendront me montrer leurs hideuses figures... Mais je ne les regarderai pas. Ha ! ha ! ha ! l'oiseau du paradis est dans la cage d'Etienne le fou.

En même temps Roselle entendait que la grille s'ébranlait sous l'effort de ce terrible maniaque. L'éclat de sa voix, son rire sonore et railleur indiquaient que la joie inondait son âme ; mais il n'était pas aisé de voir si cette joie était l'effet d'une satisfaction raisonnée, ou le sauvage transport d'un cerveau en délire. Le malheureux sautait, gambadait, se couchait à terre, se relevait, riait, hurlait, puis revenait toujours essayer contre la grille la vigueur de son bras frénétique. Et, à chaque fois, il semblait à la pauvre enfant que quelque chose craquait, comme si l'obstacle eût cédé peu à peu à la violence qu'on lui faisait subir. Et aux bonds gigantesques que faisait le prisonnier, elle devinait qu'il avait le pressentiment de n'être bientôt plus séparé d'elle.

Oh ! quel moment ! quelle affreuse situation ! Dans cette prévision, elle tâchait de l'adoucir pour se garantir des premiers accès de sa joie brutale.

—Pas tant de sauts, pas tant de cris, Etienne, je vous en prie. Ne craignez-vous pas qu'on vous entende ? Ce serait sitôt fait de vous mettre aux chaînes !

—Ah ! ils sont habitués aux folies d'Etienne ; ils ne se dérangent pas pour si peu... Ils... Tais-toi, Brisefer !... Je ne compte plus... Brisefer ! je ris de tes mâchoires ! Tu ne peux m'enlever l'oiseau du paradis. Ha ! ha ! ha !

Brisefer, le dogue, était en effet contre la porte, grommelant, flairant, grattant les panneaux, répondant par des grognements sourds aux crix retentissants du fou. Nous ne savons pourquoi : cette pensée consolait Roselle ; elle songeait : J'ai là un ami... peut-être un défenseur.

—Que remuez-vous si fort ? Vous finirez par renverser ce grillage. Malheureux que vous êtes ! voulez-vous donc me faire du mal ? Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

—J'aime l'oiseau... j'aime les oiseaux du paradis... Sa chair était blanche et molle ; rien n'était meilleur à manger... Ah ! le pain sec ! ah ! l'eau sale !... Je veux manger, moi !... Ils me priveront pas d'une chair blanche et molle... J'ai faim ! j'ai soif !

Le frisson courut de nouveau dans les nerfs de Roselle. Cet énergumène parlerait-il de la manger ? Irait-il jusque là dans sa folie ? Hélas ! de quoi un tel homme n'était-il pas capable ! En attendant, il redouble d'efforts contre le treillis de fer ; il l'ébranle, il le mord ; elle entend son souffle, son rire muet ; elle croit voir (c'est une illusion, la nuit est si sombre !) elle croit voir une figure hideuse, grimaçante, bouleversée par une joie sauvage, s'encadrer dans le grillage ; deux yeux de loup se fixent sur elle ; deux rangées de dents claquent avec fureur ; cette bouche cruelle s'ouvre, comme si elle était avide de déchirer sa chair et de boire son sang. Oh ! dans quel antre s'est-elle imprudemment aventurée ! Elle sent elle-même que sa tête se brouille ; des idées étranges lui passent dans l'esprit ; elle n'est plus bien sûre de ce qu'elle sent ni de ce qu'elle entend.

Chaque éclat de voix du furieux augmentait son malaise. Brisefer avait fini aussi par prendre part à ce qui se passait. A tous les hurlements du prisonnier, il répondait par les siens ; et Etienne, excité par ces coups de gorge lugubres, en prenait occasion de crier et de secouer sa grille plus fort. Il sembla enfin à la pauvre enfant que la barrière cédait à cette force d'athlète : elle entendit un craquement, le bruit sourd d'une chose qui tombe ; ou plutôt elle ne sut ce qu'elle entendait : car elle tomba elle-même privée de sentiment.

Lorsqu'elle se réveilla, une lueur jaunâtre frappa sa vue, et elle aperçut un homme à genoux près d'elle, murmurant avec tendresse des paroles d'amitié. Elle était couchée sur le mauvais lit de planches, où ce malheureux étendait ses membres fatigués ; il avait rejeté sur elle la couverture qui servait

à le défendre du froid, et il lui disait de sa voix la plus douce :

—Dors là, fille des Châtillon, et qu'aucune inquiétude ne trouble ton sommeil ! Dors, ô ange béni ! sous la protection des anges du ciel et de la vierge de Nanterre ! Ne crains pas que rien t'afflige dans la sombre demeure d'Etienne le fou. Ah ! que ma main droite se dessèche, si jamais elle cesse de veiller à ta défense ! Crois-en à ma parole : il n'est pas d'asile plus sûr ici pour toi que la noire prison où te voilà renfermée. Ailleurs, tu serais aux griffes du vautour ; ici, tu seras dans un nid de colombe. Que ne puis-je t'offrir un lit de verdure, une couche de fleurs, où tu goûtes en paix le sommeil de l'innocence !...

—Est-ce vous, Etienne ? murmura la voix défaillante de Roselle. Oh ! comment me trouvé-je ici ? Est-ce vous qui m'avez ainsi transportée ?

—J'ai péché, reprenait le maniaque attendri oui, j'ai péché contre vous, contre votre famille ; je le confesse, et j'en ai regret. Si des larmes sincères peuvent effacer une faute, la mienne ne doit plus exister... Ces souvenirs amers, ces tristes événements d'Auneau, oui, je voudrais les noyer dans un torrent de larmes... Fille de Châtillon, victime innocente de l'injustice, dites-moi, dites-moi que vous me pardonnez...

Etienne avait prononcé ces dernières paroles, étendu à terre et frappant le pavé de son front.

—Que faites-vous donc, mon ami, oh ! que faites-vous ? Oui, je vous pardonne de tout mon cœur ; je vous aime, je veux vous aimer et vous délivrer, si je le puis...

—*Mon ami ! mon ami !* Elle m'aime ! elle m'aime ! répète le fou en se levant et en gambadant de joie. O paroles bénies ! ô baume qui pénètre mon cœur ! Que je suis heureux ! Que m'importent maintenant la captivité et ses horreurs ? Cet ange m'a pardonné ! au nom de son père ! au nom de sa mère !... Oh ! que je suis content ! Je ne pourrai plus être triste jamais ! je ne pourrai plus me plaindre !... *Mon ami ! mon ami !* Elle m'aime ! elle m'a pardonné !... Leurs ombres ne courront plus après moi...

Roselle revenue entièrement à elle, regardait le pauvre prisonnier manifestant ainsi son bonheur. Elle remarquait elle-même que sa joie était plus calme, plus mesurée que tout à l'heure, et que sa raison et sa tendresse semblaient triompher de la maladie. Il revient bientôt se mettre à genoux près d'elle ; il lui saisit la main, la baise avec une inexprimable affection ; elle y sent couler des larmes brûlantes. Que veut dire tout cela ? De quoi lui demande-t-on pardon ? Quel mystère étrange a pesé sur sa naissance, sur son berceau ? N'aura-t-elle jamais la clef de cette énigme ?

Elle allait essayer de demander des explications ; la figure sereine, l'œil intelligent du captif, son air rassis et calme, une sorte de dignité qui reparaisait sous les ravages de la douleur et de la faim, tout prouvait à la jeune fille qu'elle avait affaire à un homme rendu à son bon sens. Mais tout à coup elle le vit bondir comme un tigre et pousser un cri sourd.

En même temps deux paires de bras faisaient tomber sur lui de vigoureux coups de lanières, armées de pointes de fer ; on entendait résonner ces cruels instruments. La figure sauvage des deux bourreaux était totalement inconnue de Roselle ; elle ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable parmi les nombreux serviteurs du Puiset. Leurs mains assurées manquaient rarement leurs coups, malgré les sauts agiles du malheureux patient. Des cris de douleur péniblement étouffés étaient toute la résistance qu'il opposait. Et pourtant il était doué d'une force prodigieuse.

—Que faites-vous cruels ? s'écria la vierge émue ; par pitié arrêtez donc ! Que mal a fait cet homme privé de raison ? De quoi le punissez-vous ? Est-ce de son malheur ? Est-ce d'avoir perdu le sens ? Je vous en supplie, cessez, cessez de le maltraiter de la sorte... Je vous en conjure... ayez pitié de lui ! C'est mon ami, ayez pitié de moi !

—Vous faites des folies, enfin, dit alors une voix que la jeune fille reconnut pour celle du vieil Onfroy. Voyons ! avez-vous envie de nous faire tous pendre aux fourches du Puiset ? Ne craignez-vous pas de pousser à bout la patience de notre maître ?...

—Gérard ! s'écrie-t-elle de nouveau, je t'en supplie, fais cesser ces misérables. Je ne te dirai plus un mot de ma vie, si tu ne leur ordonnes pas de laisser ce malheureux tranquille...

Des larmes pressées mouillaient les joues de Roselle.

—Assez, Rewald ; Gaufried assez ! Elle l'ordonne. Retirez-vous.

Les deux sauvages suspendirent leurs coups, et Roselle les vit s'enfoncer sous une porte basse, et disparaître à la façon de l'animal qui rentre dans sa tanière. Le pauvre captif abattu, haletant, les membres couverts de sang, eut cependant encore la force de se traîner jusqu'auprès de la pieuse enfant ; il lui prit de nouveau la main, la colla avidement contre ses lèvres à plusieurs reprises, puis alla tomber dans un coin de sa prison.

Roselle l'entendit encore murmurer :

—*Mon ami ! mon ami !* Elle m'aime ! elle m'aime ! Oh ! maintenant j'aurai la force de vivre et le courage de mourir. Leurs ombres ne courront plus après moi...

## RESSEMBLANCE GARANTIE

Les portraitistes ont toujours de curieuses histoires à conter. L'un d'eux reçut un jour la visite d'une dame maquillée qui, par l'artifice des fards, cherchait à réparer des ans l'irréparable outrage.

—Garantisseriez-vous la ressemblance ? demanda cette cliente qui, sans doute, avait eu des déboires en se maquillant mal.

—Oui, Madame.

—Et... pendant combien de temps ?

—Oh ! Madame, cela ne dépend que de vous...